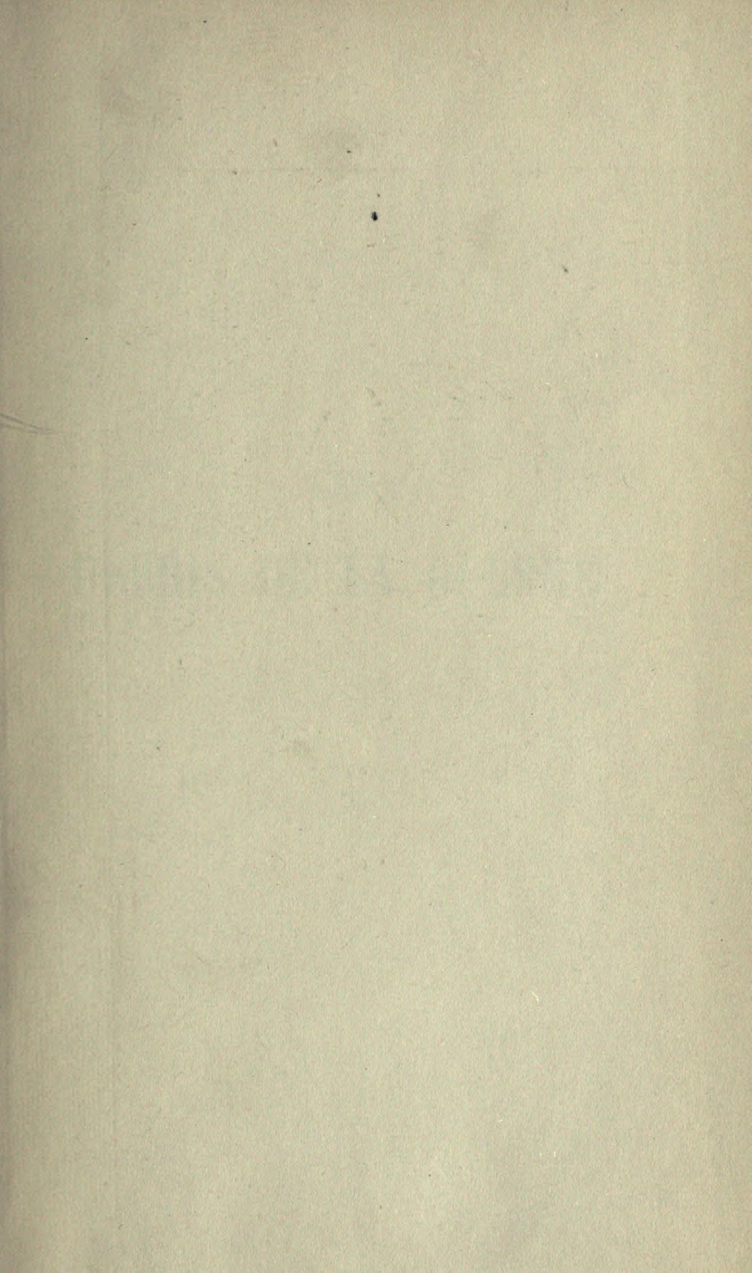
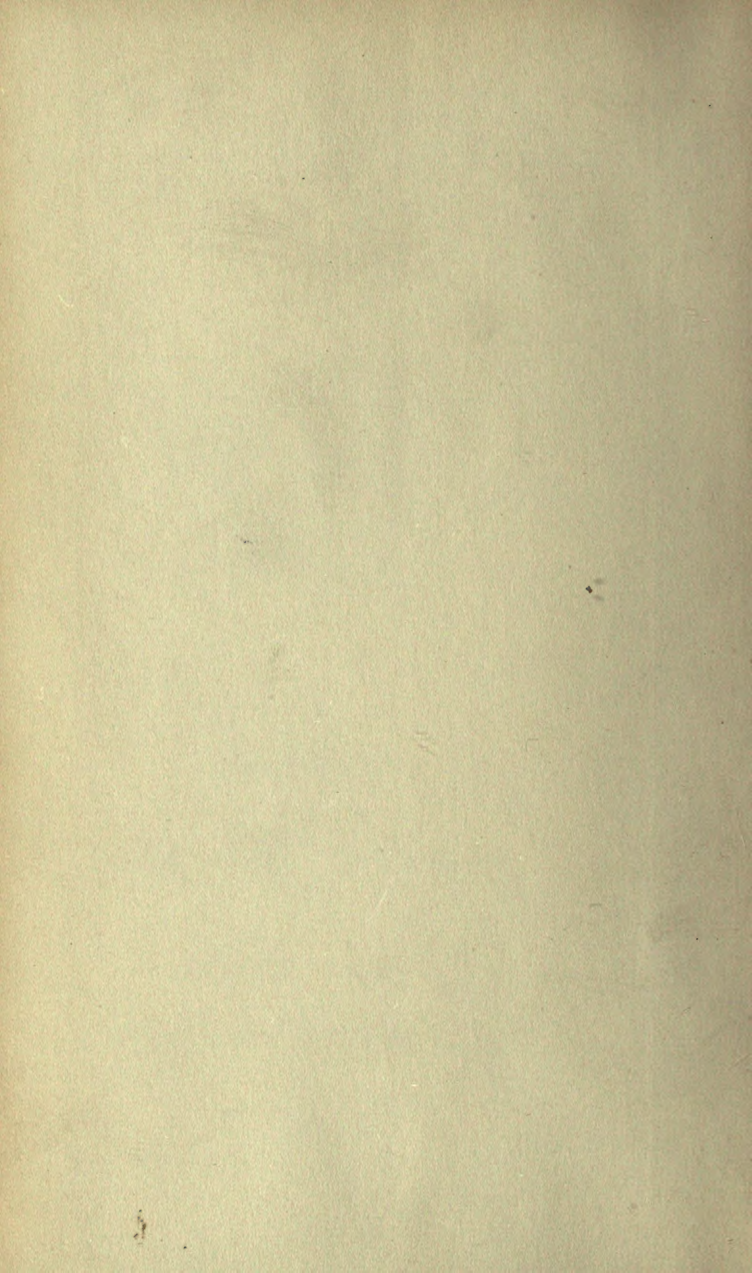




LES

DÉBRIS DE LA GUERRE

OUVRAGES DE MAURICE MAETERLINCK

La Sagesse et la Destinée (62e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50
La Vie des Abeilles (77e mille). (Fasquelle, édit.). . . . . 3 fr. 50
Le Temple Enseveli (28e mille). (Fasquelle.) 3 fr. 50
Le Double Jardin (22e mille). (Fasquelle, édit.). 3 fr. 50
L'Intelligence des Fleurs (35e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50
La Mort (47e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50
Les Débris de la Guerre (16e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50
L'Hôte Inconnu (18e mille). (Fasquelle, édit.). 3 fr. 50
Le Trésor des Humbles (88e édition). (Mercure de France) . . . . 3 fr. 50
Joyzelle, pièce en 5 actes (12e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 3 fr. 50
Monna Vanna, pièce en 3 actes (40e mille). (Fasquelle, édit.) . . . . 2 fr. »
Monna Vanna, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux. Musique de Henry Février. (8e mille). (Fasquelle, édit.). . . . . 1 fr. »
L'Oiseau Bleu, féerie en 6 actes et 12 tableaux (42e mille). (Fasquelle, édit.). . . . . 3 fr. 50
La Tragédie de Macbeth, de Villiam Shakespeare. Traduction nouvelle avec une *Introduction* et des *Notes* (6e mille). . . . . . . 3 fr. 50
Marie-Magdeleine, drame en 3 actes (6e mille). (Fasquelle, édit.). . . . . 3 fr. 50
Théatre, tome II. — *Pelléas et Mélisande* (1892), *Alladine et Palomides* (1894), *Intérieur* (1894), *La Mort de Tintagiles* (1894). 3 fr. 50
L'Ornement des Noces spirituelles, de Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand et précédé d'une Introduction. (Lacomblez, éditeur à Bruxelles, Belgique). . . . . . . 5 fr. »
Serres Chaudes (poésies). (Lacomblez, édit.). 3 fr. »
Les Disciples a Saïs et les Fragments de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une Introduction. (Lacomblez, édit.) . . . 5 fr. »
Album de douze Chansons. (Stock, édit.) . . . *Épuisé.*

17179. — L.-Imp. réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

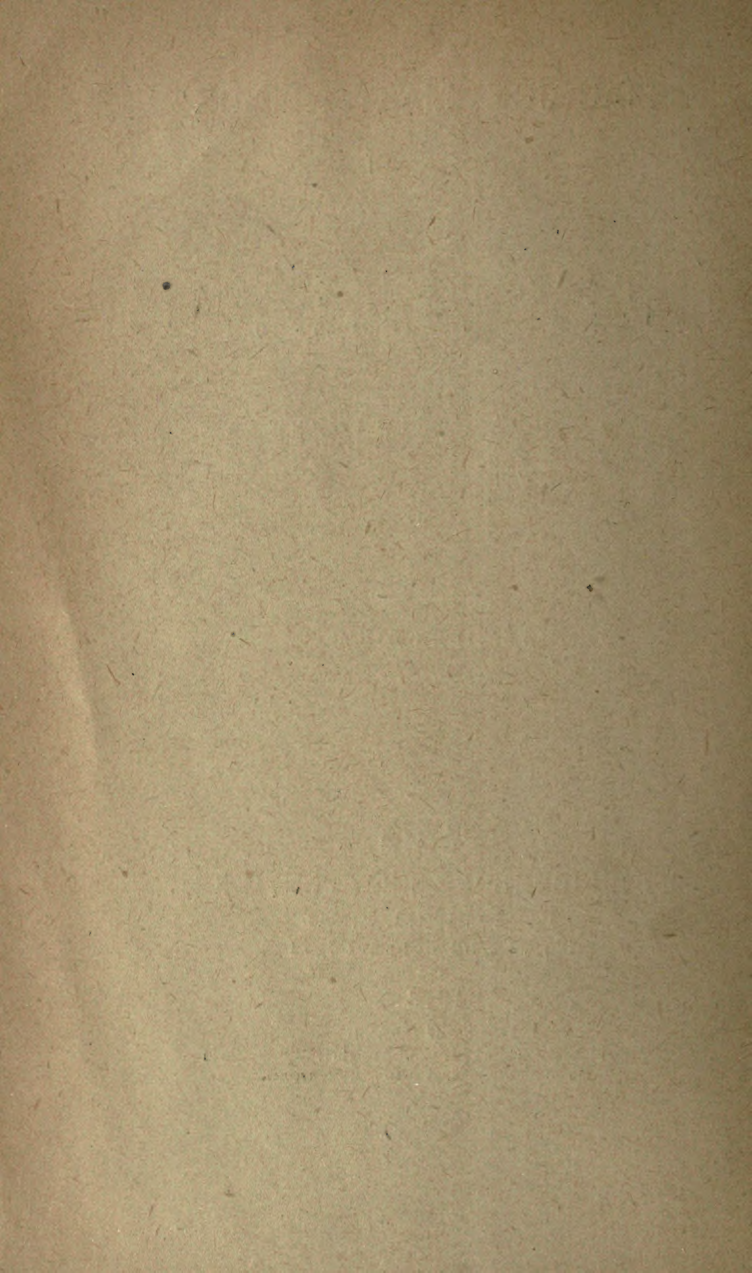
MAURICE MAETERLINCK

LES DÉBRIS DE LA GUERRE

SEIZIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1918



LES

DÉBRIS DE LA GUERRE

AVANT-PROPOS

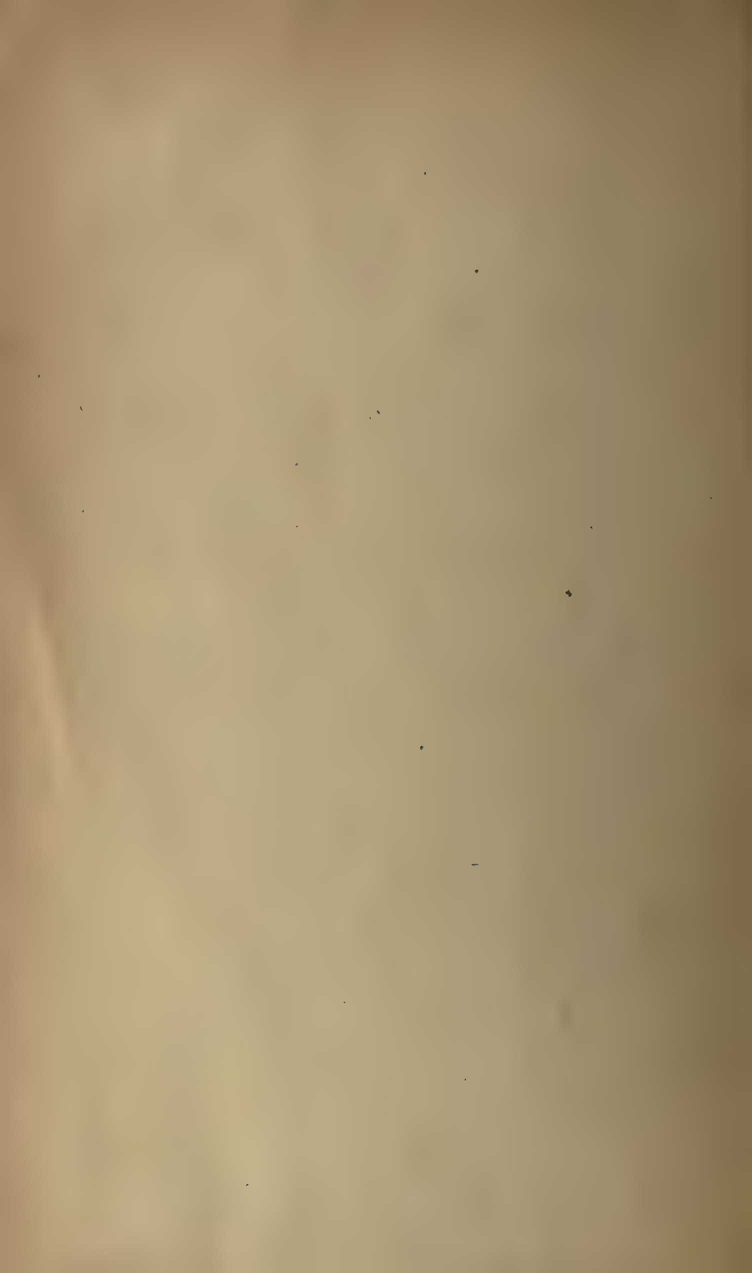
Les articles et discours réunis en ce volume y sont reproduits dans l'ordre chronologique où ils furent publiés. Seuls, *Le Massacre des Innocents* paru en 1886 et l'essai intitulé : *Les Dieux de la Guerre*, emprunté à *L'Intelligence des Fleurs*, parue en 1907, sont antérieurs à cette guerre. Il m'a semblé qu'ils seraient ici mieux à leur place que nulle autre part.

Ils sont réimprimés tels qu'ils furent écrits. Pour la première fois, dans une œuvre

qui jusqu'à ce jour n'avait maudit personne, on entendra des paroles de haine et de malédiction. J'aurais voulu les éviter, estimant que quiconque se permet d'écrire s'engage à ne rien hasarder qui puisse porter atteinte au respect et à l'amour que nous devons à tous les hommes. Il m'a fallu les prononcer; et je m'étonne autant que je m'attriste de ce que la force des choses et de la vérité m'a obligé de dire. J'ai aimé l'Allemagne, j'y comptais des amis qui maintenant, morts ou vivants, sont pour moi dans la tombe. Je l'ai crue grande, honnête et généreuse et elle me fut toujours hospitalière et bienveillante. Mais il y a des crimes qui anéantissent le passé et ferment l'avenir. En écartant la haine, j'aurais trahi l'amour.

J'ai essayé de m'élever au-dessus de la mêlée; mais plus je m'élevais, plus j'entendais ses cris et mieux j'apercevais sa démence

et son horreur, la justice de notre cause et l'infamie de l'autre. Il est probable qu'un jour, lorsque le temps aura lassé les souvenirs et réparé les ruines, des sages affirmeront que nous nous sommes trompés et n'avons pas regardé d'assez haut, qu'on peut tout oublier, tout expliquer et qu'il faut tout comprendre; c'est qu'ils ne sauront plus ce que nous savons aujourd'hui et qu'ils n'auront pas vu ce que nous avons vu.



APRÈS LA VICTOIRE[1]

En ces heures tragiques nul ne devrait avoir le droit de parler qui ne porte pas le fusil ; et tout ce qu'on peut écrire semble monstrueusement inutile, prodigieusement puéril en regard du grand drame qui pour longtemps sans doute, peut-être pour toujours, va délivrer l'humanité du fléau de la guerre, le seul qui soit inexplicable et sans excuse puisqu'il est le seul qui tout entier tienne dans la main des hommes. Mais tandis que nous sommes encore au centre du fléau, il est bon de peser dès ce jour le crime inexpiable de ceux qui l'ont déchaîné. C'est

1. *Daily Mail*, septembre 1914.

pendant que nous en ressentons et en subissons toute l'horreur que nous avons l'énergie et la clairvoyance nécessaires pour le juger ; c'est du fond de la plus criante injustice que l'on voit le mieux la justice. A l'heure du règlement de comptes, qui ne saurait tarder, nous aurons oublié la plupart de nos maux et une pitié coupable viendra troubler notre lucidité. Prenons dès à présent nos résolutions implacables, car après la victoire, après l'écrasement de l'ennemi, on cherchera à nous attendrir. On nous dira que le malheureux peuple allemand est la première victime de son roi et de sa caste féodale; on nous fera remarquer que ce n'est pas la bonne et sympathique Germanie des tilleuls, des clairs de lune, des vieilles maisons ingénues et de la simplicité cordiale, mais la seule Prusse haineuse et arrogante qui a fait tout le mal ; on insinuera que le gros et pacifique Bavarois, l'affable et accueillant habitant des bords du

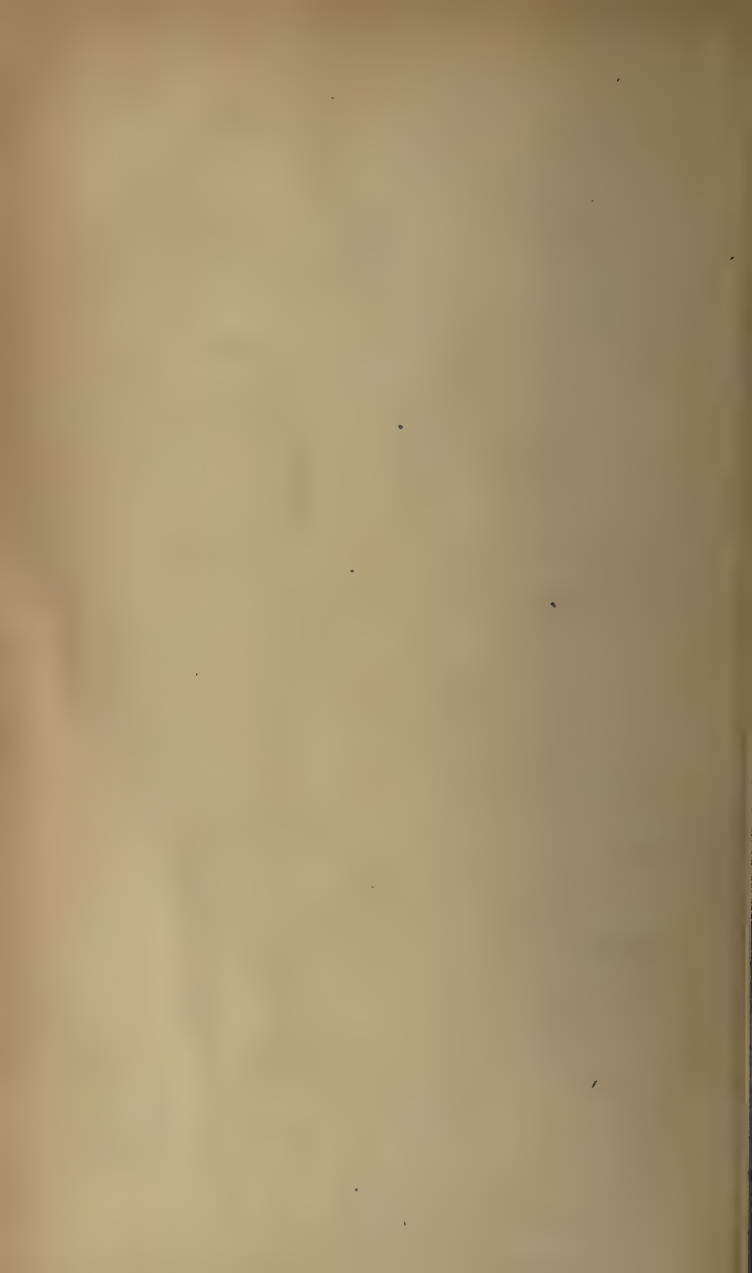
Rhin, le Silésien et le Saxon, que sais-je, car tous deviendront subitement plus blancs et plus inoffensifs que les agneaux d'une bergerie anglaise, n'ont fait qu'obéir malgré eux à des ordres détestés mais irrésistibles. Regardons la vérité bien en face et fixons dès à présent notre sentence, car c'est en ce moment que toutes les preuves, tous les éléments du crime palpitent sous nos yeux et proclament une vérité qui ne tardera pas à s'affaiblir dans notre souvenir. Disons-nous dès cette heure que tout ce qu'on nous dira plus tard sera faux et tenons-nous à ce que nous décidons à présent dans la grande clarté de l'horreur. Il n'est pas vrai qu'il y ait dans cet immense forfait des innocents et des coupables ou des degrés dans l'attentat ; tous ceux qui y prirent part se trouvent sur le même plan. Il n'y a pas d'allemands du nord plus ou moins carnassiers ou d'allemands du sud, plus ou moins bénévoles ou attendris-

sants. Il y a l'allemand tout court qui du sud au septentrion, s'est révélé une bête de proie que rejette enfin la volonté de la planète. Il n'y a pas de malheureux esclaves entraînés par un roi tyrannique et seul responsable. Les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent ou plutôt le gouvernement n'est que la projection agrandie et publique de la moralité et de la mentalité secrète d'une nation. Si soixante-dix millions d'innocents choisissent ou supportent un roi monstrueux, les soixante-dix millions d'innocents révèlent simplement que leur innocence est fallacieuse et superficielle et que le vrai de leur nature est dans le monstre qu'ils ne maintiennent à leur tête que parce qu'il représente plus exactement que leurs vertus apparentes et passagères, les aspirations éternelles de leur race. Il ne saurait être question d'erreur, d'égarement, d'intelligence déviée ou faussée. On ne trompe pas un peuple qui n'aspire pas à

l'être et du reste ce n'est pas l'intelligence qui manque à l'Allemagne. Tout ceci ne se passe pas dans la zone de l'intelligence ou dans celle de la volonté réfléchie. Une nation ne se laisse pas entraîner ainsi au seul crime que l'homme ne puisse plus pardonner. Elle y court d'elle-même et ce n'est pas son chef qui l'y pousse, c'est elle qui y pousse son chef. Il s'agit ici de forces bien autrement invincibles que toutes celles que l'on voit. Ce sont ces forces-là qu'il faut anéantir une fois pour toutes, parce que ce sont les seules que nulle expérience, nulle leçon, nul progrès ne pourra jamais améliorer, adoucir ou discipliner. Elles sont inaltérables et inamovibles, elles s'alimentent plus bas que tout espoir et que toute influence. Il n'y a rien à faire qu'à les détruire comme on détruit un nid de guêpes, parce qu'on sait qu'aucun effort n'en fera jamais un nid d'abeilles. Alors même qu'individuellement et chacun pris à part, les alle-

mands seraient tous innocents et égarés; ils sont coupables en masse. C'est cette culpabilité seule qui importe, qui est seule réelle et véritable parce que sous l'innocence superficielle de chacun elle décèle la criminalité subconsciente de tous. Or rien ne peut agir sur l'inconscient ou le subconscient. Il n'évolue jamais. Dans mille ans, si civilisé, si adouci par l'éducation et les arts de la paix qu'on le suppose, le subconscient, c'est-à-dire l'élément invariable de l'âme allemande, sera absolument pareil à ce qu'il est en ce moment et si l'occasion s'en présente, se manifestera sous les mêmes aspects, dans la même infamie. On a toujours remarqué à travers toute l'histoire, deux volontés distinctes qui sont comme deux manifestations opposées et irréductibles de l'âme de notre globe; l'une ne cherche que le mal, l'injustice, la tyrannie, la douleur, l'autre exige le droit, la liberté, la lumière et la joie. Elles se

trouvent en présence une dernière fois; ne laissons pas échapper l'occasion d'anéantir celle qui vient d'en-bas. Sachons être impitoyables pour n'avoir plus besoin de la pitié. C'est une œuvre de défense organique. Il est nécessaire que le monde moderne élimine le militarisme prussien, comme une toxine qui depuis un demi-siècle empoisonne et empeste ses heures. Il y va de la santé de la planète. Demain les États-Unis de l'Europe auront à fixer le régime de la convalescence de la terre.



LE ROI ALBERT[1]

De tous les héros de cette énorme guerre qui survivront dans la mémoire des hommes, l'un des plus purs, l'un de ceux qu'on ne saura jamais comment assez aimer, sera certainement le jeune et grand roi de ma petite patrie. Il fut vraiment, à l'heure décisive l'homme providentiel, celui qu'attendaient tous les cœurs. Il sut incarner en beauté soudaine la volonté profonde de son peuple. Il fut tout à coup toute la Belgique révélée à elle-même et aux autres. Il eut cette admirable chance de prendre et de donner conscience dans l'instant le plus tragique et le

1. *Journal*, 13 octobre 1914.

plus trouble où les meilleures consciences perdent leur assurance. S'il n'avait pas été là, les choses, sans nul doute, ne se fussent pas passées de la même façon, et l'histoire eût perdu une de ses belles et nobles pages. Assurément, la Belgique eût été loyalement fidèle à sa parole, et le gouvernement qui aurait hésité eût été irrésistiblement et impitoyablement balayé par l'indignation d'un peuple qui, si haut qu'on remonte dans ses souvenirs, n'avait jamais trahi. Mais il y aurait eu je ne sais quelle confusion, quels flottements inévitables dans une foule foudroyée. Il y aurait eu des bavardages inutiles de fausses manœuvres, des tâtonnements légitimes mais irréparables; et surtout, les paroles nécessaires, précises, inaltérables n'auraient pas été dites, les gestes qu'il est impossible d'imaginer plus fermes et plus beaux n'auraient pas été faits à l'heure qu'il fallait. Grâce à lui, l'acte éclate et se main-

tient sans retouches, sans défaillances, sans bavures; la ligne héroïque est droite, nette et magnifique, comme celle des Thermopyles indéfiniment prolongée.

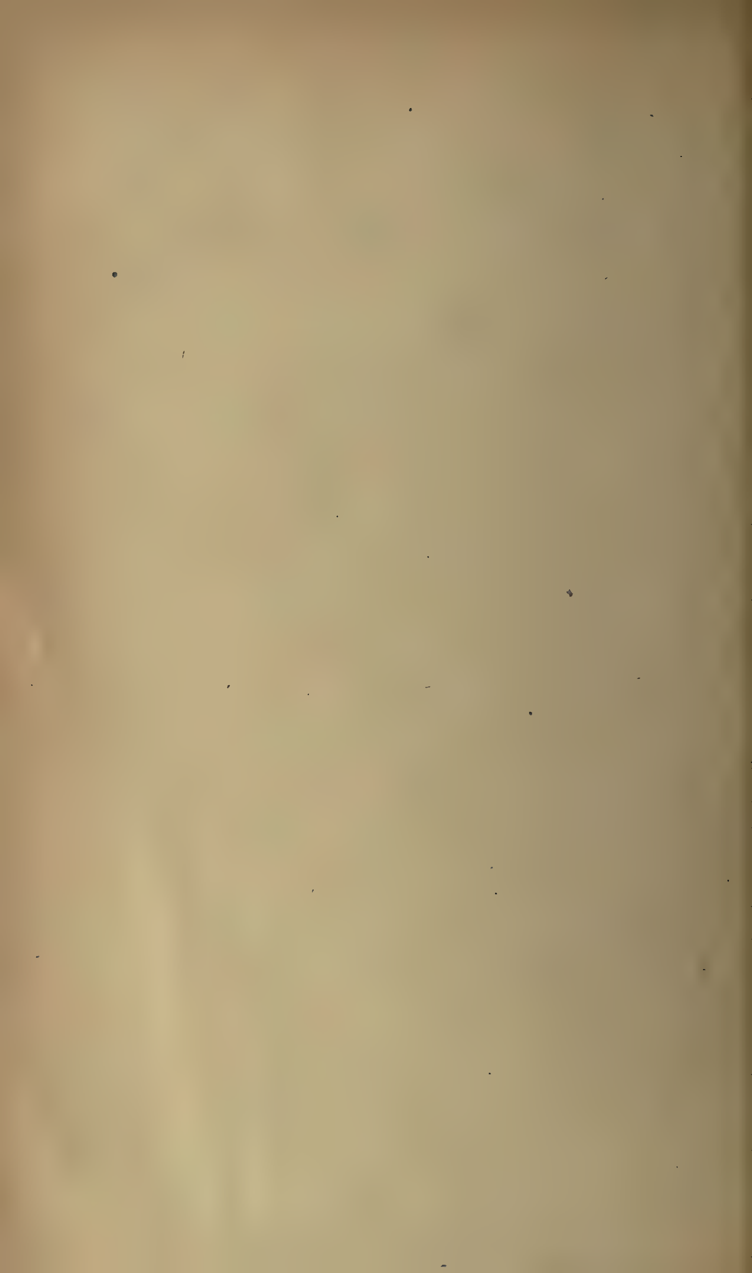
Mais ce qu'il a souffert, ce qu'il souffre chaque jour, ceux-là seuls le comprennent qui eurent le bonheur d'approcher ce héros, le plus sensible et le plus doux des hommes, discret, silencieux, ne vibrant qu'en dedans, d'une timidité délicieuse et déconcertante, et qui aime son peuple moins comme un père aime ses enfants que comme un fils aime une mère qui l'adore. De tout ce cher royaume son orgueil et sa joie, sa maison de bonheur, son foyer de confiance et d'amour, il ne reste plus que quelques villes intactes que menace à chaque instant l'envahisseur le plus immonde que la terre ait porté. Toutes les autres, si jolies ou si belles, si riantes, si tranquilles, si heureuses de vivre et d'être inoffensives, joyaux de la couronne de la paix, modèles de

l'existence familiale droite et claire; séjours de l'activité loyale et consciencieuse, de la bonhomie cordiale et toujours souriante, du bon accueil sans phrases, des mains toujours tendues, des cœurs toujours ouverts; toutes les autres sont mortes, il n'en reste plus pierre sur pierre, et la campagne même, aux verdures si tendres, une des plus belles de ce monde, n'est plus qu'un champ d'horreur. Des trésors ont péri qui comptaient parmi les plus nobles, les plus touchants de l'humanité; des témoignages ont disparu que rien ne pourra remplacer; la moitié d'une nation entre toutes attachée à ses vieilles et simples habitudes, à ses humbles foyers, erre à présent par les routes de l'Europe; des milliers d'innocents ont été massacrés, et presque tout ce qui survit est voué à la misère et à la faim. Mais ce qui survit n'a qu'une âme réfugiée dans la grande âme de son roi. Pas un murmure, pas un reproche. Hier, une ville de

trente mille habitants reçoit l'ordre de quitter ses maisons blanches, ses églises, ses places séculaires où la vie s'écoulait industrieuse et débonnaire. Les trente mille habitants, femmes, enfants, vieillards, s'enfoncent dans la nuit pour chercher un asile incertain dans une cité voisine presque aussi menacée que la leur et qui, demain peut-être, devra s'en aller à son tour, elle ne saura plus où, car la patrie est si petite qu'on arrive tout de suite au bout de ses terres et qu'il ne reste plus d'abri. N'importe, ils obéissent en silence, tous approuvent et bénissent leur souverain. Il a fait ce qu'il fallait faire, ce que tous à sa place auraient fait; et, si tous souffrent ce qu'aucun peuple n'a souffert depuis les invasions féroces des premiers siècles, ils savent qu'il souffre plus qu'eux tous, car c'est en lui qu'aboutissent et retentissent toutes leurs douleurs agrandies. Ils n'ont même pas l'idée qu'on eût pu agir autrement, qu'on eût pu les

sauver en sacrifiant l'honneur. Ils ne séparent point le devoir du destin. Ce devoir, avec toutes ses épouvantables conséquences, leur semble aussi inévitable qu'une force de la nature contre laquelle on ne songe même pas à lutter tant elle est invincible. Il y a là un exemple d'héroïsme collectif, anonyme, ingénu et presque inconscient qui égale et, par moments, surpasse ce que nous avons de plus haut dans la légende et dans l'histoire: car, depuis les grands martyrs, on n'était pas mort plus simplement pour une simple idée. Du reste, si parmi les angoisses où nous nous débattons il était permis de parler d'autre chose que de deuils et de larmes, on trouverait une magnifique consolation au spectacle de l'héroïsme inattendu qui, subitement, nous entoure de toutes parts. On peut affirmer qu'en aucun temps, depuis qu'existe la mémoire des hommes, on n'a fait le sacrifice de sa vie avec une telle ardeur, une telle

abnégation, un pareil enthousiasme, et que les vertus immortelles qui, jusqu'à ce jour, soulevèrent et sauvèrent les avant-gardes de l'humanité n'eurent jamais plus d'élan, de jeunesse, de puissance et d'éclat.



LES VILLES OTAGES[1]

Grâce à l'héroïsme des alliés, l'heure approche où les hordes de Guillaume le Dément quitteront le sol de la douloureuse Belgique.

Après ce qu'elles y ont fait de sang-froid, quels excès, quels désastres ne faut-il pas attendre des dernières convulsions de leur rage? L'angoisse est d'autant plus poignante qu'ils se débattent en ce moment dans la partie la plus ancienne, la plus précieuse de la Flandre. C'est entre toutes une terre historique et sacrée. Ils ont détruit Termonde, Dinant, Roulers, Charleroi, Mons,

1. *Figaro*, 31 octobre 1914.

Namur, Thielt, etc., petites villes heureuses et charmantes qui renaîtront plus belles de leurs cendres. Ils ont anéanti Louvain et Malines; ils viennent de raser Dixmude; leurs torches, leurs pompes incendiaires et leurs bombes vont s'abattre sur Bruxelles, Anvers Gand, Bruges, Ypres et Furnes, qui sont des sortes de musées vivants et l'une des plus délicieuses, des plus délicates, des plus fragiles parures de l'Europe. Ici commence et s'achèverait l'irréparable. Il y aurait là, pour notre race, une perte que rien ne saurait compenser. Un aspect tout spécial, familier, savoureux, bienveillant et unique de la beauté que peut acquérir et accumuler une longue suite de bonnes vies humaines, disparaîtrait à jamais de la surface de la terre; et l'on ne peut, dans le trouble et le désarroi de ces heures trop tragiques, embrasser l'étendue, la signification et les conséquences d'un tel crime.

Nous avons tout sacrifié sans murmure,

mais ceci passerait toute mesure. Que faire? Comment les arrêter? Ils ne semblent plus accessibles à la raison, à aucun des sentiments dont s'honorent les hommes; ils ne sont sensibles qu'aux coups. Nous aurons bientôt, ils doivent le savoir, de quoi les frapper durement. Pourquoi les alliés, dès ce jour et d'urgence, pendant qu'il en est temps encore, ne désigneraient-ils pas des villes otages qui répondraient, pierre pour pierre, de l'existence de nos chères cités? Si Bruxelles, par exemple, était détruite, Berlin serait rasée jusqu'au sol. Hambourg disparaîtrait si Anvers était dévastée. Nuremberg garantirait Bruges, et Munich serait la caution de Gand.

A l'heure où nous sommes, sentant le vent de la défaite dans leurs drapeaux déchiquetés, il est possible que cette menace solennelle, officiellement notifiée, les fasse réfléchir s'ils sont encore capables de quelque

réflexion. C'est le seul moyen qui nous reste; il n'y a plus temps à perdre. Devant certains adversaires, la menace la plus barbare est légitime et nécessaire, parce qu'elle est la seule qu'ils soient à même de comprendre. Il ne faut pas que nos fils puissent nous reprocher quelque jour de n'avoir pas tout tenté, même ce qui nous répugne, pour sauver des trésors auxquels ils ont droit.

POUR SAUVER QUATRE VILLES[1]

Après Louvain, Malines, Termonde, Lierre, Dixmude, Nieuport (je ne parle que des désastres de la Flandre), Ypres n'est plus et Furnes est ébréchée. A côté des grandes cités flamandes, Bruxelles, Anvers, Gand et Bruges, vastes et incomparables musées vivants que gardait attentivement tout un peuple plus que nul autre attaché à ses traditions, elles formaient une pléiade de petites villes délicieuses et hospitalières, trop peu connues des voyageurs. Chacune d'elles avait son visage de paix, d'aménité, d'allégresse innocente ou de recueillement. Chacune d'elles possédait

1. *Figaro*, 23 novembre 1914.

ses trésors jalousement aimés, ses beffrois, ses églises, ses canaux, ses vieux ponts, ses calmes béguinages, ses antiques maisons qui lui donnaient une physionomie spéciale que l'on n'oubliait plus.

Mais l'incontestable reine de ces belles délaissées était Ypres avec son énorme grand'-place bordée de petites demeures aux pignons dentelés et ses halles prodigieuses qui occupaient tout un côté de l'immense quadrilatère. Cette place hantait à jamais la mémoire de celui qui l'avait vue, ne fût-ce qu'une fois, entre deux trains, tant elle était inattendue, féerique, presque hallucinatoire dans sa disproportion au reste de la ville. Alors que la vieille cité dont la vie se retirait de siècle en siècle s'était graduellement rétrécie autour d'elle, elle demeurait l'inébranlable, le magnifique et gigantesque témoignage de la puissance et de l'opulence d'autrefois, quand Ypres était avec Gand et

Bruges l'une des trois souveraines du monde occidental, l'un des foyers les plus ardents de l'industrie et de l'activité humaines et le berceau des grandes libertés. Telle qu'elle était hier, — hélas! je n'ose plus dire telle qu'elle est aujourd'hui, — cette place, avec la masse énorme mais indiciblement harmonieuse de ces halles à la fois puissantes et élégantes, sombres, farouches, fières et pourtant cordiales, demeurait l'un des plus parfaits, des plus merveilleux paysages urbains que l'on pût voir sur notre vieille terre. Dans un autre ordre, avec d'autres éléments et sous des cieux plus austères, elle méritait d'être aussi précieuse aux hommes, aussi sacrée et aussi intangible que la place Saint-Marc de Venise, la Seigneurie de Florence ou la place du Dôme de Pise. Elle formait un objet d'art unique, irréprochable, qui arrachait un cri d'admiration aux plus indifférents, un ornement qu'on espérait impérissable, une de ces

choses de beauté qui, comme le dit le poète anglais, « sont une joie pour toujours »...

***

Je ne puis croire qu'elle ne soit plus; et cependant, dans cette horrible guerre, il faut tout croire, surtout le pire. Maintenant, fatalement, inévitablement, viendra le tour de Bruges, puis le flot des barbares repassera sur Gand, sur Anvers, sur Bruxelles; et du coup disparaîtra l'un des coins de ce monde où s'étaient accumulés le plus de souvenirs, le plus de substance historique et le plus de beautés. Nous avons fait ce que nous avons pu pour le défendre, nous ne pouvons plus rien. Les armées les plus héroïques sont impuissantes à empêcher les bandits qu'elles refoulent de massacrer les femmes, et les enfants et de détruire méthodiquement et inutilement tout ce qu'ils trouvent

sur le chemin de leur déroute. Il ne nous reste plus qu'un seul espoir : l'intervention immédiate, impérieuse des neutres. Vers eux se tournent nos regards angoissés. Deux grandes nations notamment : l'Italie et les États-Unis, tiennent en leurs mains le sort des derniers trésors dont la perte compterait quelque jour parmi les plus lourdes, les plus irréparables qu'ait faites au cours des siècles l'humanité civilisée. Elles peuvent ce qu'elles veulent; il est temps qu'elles fassent ce qu'il n'est plus permis de ne pas faire. Par ses mensonges affolés, la bête d'outre-Rhin, aux abois de la mort, montre assez quel prix elle attache à l'opinion des seuls peuples que n'ait pas encore armés contre elle l'exécration de tout ce qui respire. Elle a peur. Elle sent que tout croule sous elle et que tout l'abandonne. Elle quête en tous lieux un regard qui ne la maudisse point. Il ne faut plus qu'elle trouve ce regard. Il n'est pas nécessaire

d'apprendre à l'Italie ce que valent nos villes en danger. Elle est par excellence la terre des nobles villes. Notre cause est sa cause; elle nous doit son appui. En détruisant une œuvre de beauté, c'est son propre génie et ses dieux éternels qu'on outrage.

Quant à l'Amérique, elle représente mieux que tout autre peuple, l'avenir. Elle doit songer aux jours qui suivront cette guerre. Lorsque la grande paix descendra sur la terre, qu'elle ne la trouve pas déserte et dépouillée de toutes ses parures. Les lieux où cette terre est belle, grâce aux efforts des siècles, aux heureuses réussites de la bonne volonté, de la patience, du génie d'une race, ne sont pas très nombreux. Ce coin de Flandre sur quoi plane la mort est un de ces lieux consacrés. S'il périssait, il manquerait aux hommes qui vont naître et qui enfin seront peut-être heureux, des souvenirs et des exemples que rien ne saurait remplacer.

PRO PATRIA[1]

Je n'ai pas à rappeler ici les événements qui précipitèrent la Belgique dans l'abîme de glorieuse détresse où elle se débat aujourd'hui. Elle est punie comme jamais peuple ne le fut, pour avoir fait son devoir comme jamais peuple ne le fit. Elle a sauvé le monde, tout en sachant qu'elle ne pouvait pas être sauvée. Elle l'a sauvé en se jetant en travers de la ruée barbare, en se laissant piétiner jusqu'à la mort, pour donner aux défenseurs de la justice le temps, non point de la secourir, car elle n'ignorait point qu'elle ne pouvait plus être secourue à temps, mais de ras-

1. Discours prononcé à Milan, le 2 décembre 1914.

sembler les forces nécessaires pour arracher au plus grand péril qui l'ait menacée, la civilisation latine. Elle a ainsi rendu à cette civilisation, qui est la seule où la plupart des hommes veuillent et puissent vivre, un service exactement pareil à celui que la Grèce, lors des grandes invasions asiatiques, avait rendu à la mère de cette civilisation. Mais si le service est pareil, l'acte passe toute comparaison. On a beau regarder dans l'histoire, on n'y découvre rien qui monte à sa hauteur. Le magnifique sacrifice des Thermopyles, qui est peut-être ce que nous trouvons de plus fier dans les annales de la guerre, s'éclaire d'une lumière aussi héroïque mais moins idéale, parce qu'il était moins désintéressé et moins immatériel. Léonidas et ses trois cents Spartiates défendaient en effet leurs foyers, leurs femmes, leurs enfants, toutes les réalités qu'ils venaient de quitter. Le roi Albert et ses Belges, au contraire, n'ignoraient point qu'en

barrant la route à l'envahisseur, ils sacrifiaient inévitablement leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants. Loin d'avoir comme les héros de Sparte un intérêt impérieux et vital à combattre, ils avaient tout à gagner à ne combattre point, et rien à perdre, — fors l'honneur. Il y avait en balance, d'un côté les pillages, les incendies, la ruine, les massacres et l'immense désastre que nous voyons; et de l'autre, ce petit mot d'honneur qui représente aussi d'immenses choses; mais des choses qu'on ne voit point, ou qu'on ne découvre que si l'on est très pur et très grand. Qu'un homme plus haut que les autres aperçoive ce que représente ce mot et sacrifie sa vie et celle de ceux qu'il aime à ce qu'il aperçoit, cela s'est rencontré çà et là dans l'histoire, et l'on a voué non sans raison à ces hommes une sorte de culte qui les met presque au rang des dieux. Mais que tout un peuple, grands et petits, riches et pauvres,

savants et ignorants, se soit à ce point délibérément immolé à une chose qu'on ne voit point, je l'affirme sans craindre qu'en fouillant dans la mémoire des hommes on trouve de quoi me contredire, cela ne s'était pas encore vu.

Et remarquez qu'il ne s'agit pas d'une de ces résolutions héroïques prises dans une heure d'enthousiasme où l'homme se dépasse facilement soi-même et qu'il n'a pas à soutenir, lorsque son ivresse oubliée, il retombe le lendemain au niveau de sa vie quotidienne. Il s'agit d'une résolution qu'il faut prendre et soutenir chaque matin, depuis près de quatre mois, au sein d'une détresse et d'un désastre qui croissent chaque jour. Et non seulement cette résolution n'a pas fléchi d'une ligne, mais elle s'élève du même pas que le malheur; et aujourd'hui que ce malheur atteint son comble, elle atteint elle aussi son sommet.

J'ai vu un grand nombre de mes compa-

triotes réfugiés : les uns avaient été riches et avaient tout perdu; les autres étaient pauvres avant la guerre et maintenant ne possédaient même plus ce que possède le plus pauvre. J'ai reçu un grand nombre de lettres venues de tous les coins de l'Europe où les exilés du devoir avaient cherché un instant de repos. J'y ai trouvé des plaintes trop naturelles, mais pas un reproche, pas un regret, pas une récrimination. Je n'y ai pas surpris une seule fois cette phrase découragée mais excusable, qui devrait naître si facilement, semble-t-il, sur des lèvres désespérées : « Si notre roi n'avait pas fait ce qu'il a fait, nous ne souffririons pas ce que nous souffrons aujourd'hui ». Ils n'y songent même pas. On dirait que cette pensée n'est plus de celles qui puissent vivre dans l'atmosphère purifiée par leur malheur. Ils ne sont pas résignés, car se résigner c'est renoncer et ne plus tendre son courage. Ils sont heureux et fiers dans leur

détresse. Ils sentent obscurément que cette détresse va les régénérer comme un baptême de confiance et de gloire et les ennoblir à jamais dans la mémoire des hommes. Un souffle inattendu, venu des réserves secrètes de la race et des sommets du cœur humain, a passé tout à coup sur leur vie et leur a donné une seule âme formée de la même substance héroïque que celle de leur grand roi.

Ils ont fait ce qu'on n'avait pas encore fait; et il faut espérer pour le bonheur des hommes qu'aucun peuple n'aura plus à refaire pareil sacrifice. Mais cet exemple admirable ne sera pas perdu, même s'il n'y a plus lieu de l'imiter. A l'heure où sous le poids d'un long bien-être et de réalités trop égoïstes, la conscience universelle allait subir je ne sais quel fléchissement, il a élevé de plusieurs degrés ce qu'on pourrait appeler la morale politique du monde et l'a portée d'un coup à une hauteur qu'elle n'avait pas encore atteinte et

d'où elle ne pourra plus redescendre, car il est des actes si éclatants et qui prennent une telle place dans la mémoire, qu'ils fondent une religion nouvelle et fixent définitivement le niveau de la conscience, de la loyauté et du courage humains.

Ils ont réellement, comme je l'ai dit et comme l'histoire l'établira quelque jour avec plus d'éloquence et plus d'autorité, sauvé la civilisation latine. Ils se trouvaient depuis des siècles au confluent de deux cultures puissantes et ennemies. Ils avaient à choisir. Ils n'ont pas hésité. Et leur choix est d'autant plus significatif, d'autant plus lourd d'enseignements que nul n'avait autant qu'eux qualité pour choisir en connaissance de cause. Vous n'ignorez pas, en effet, que plus de la moitié de la Belgique est de souche germanique. Elle était donc, par ses affinités de race, mieux à même que quiconque de comprendre cette culture qu'on lui offrait avec la

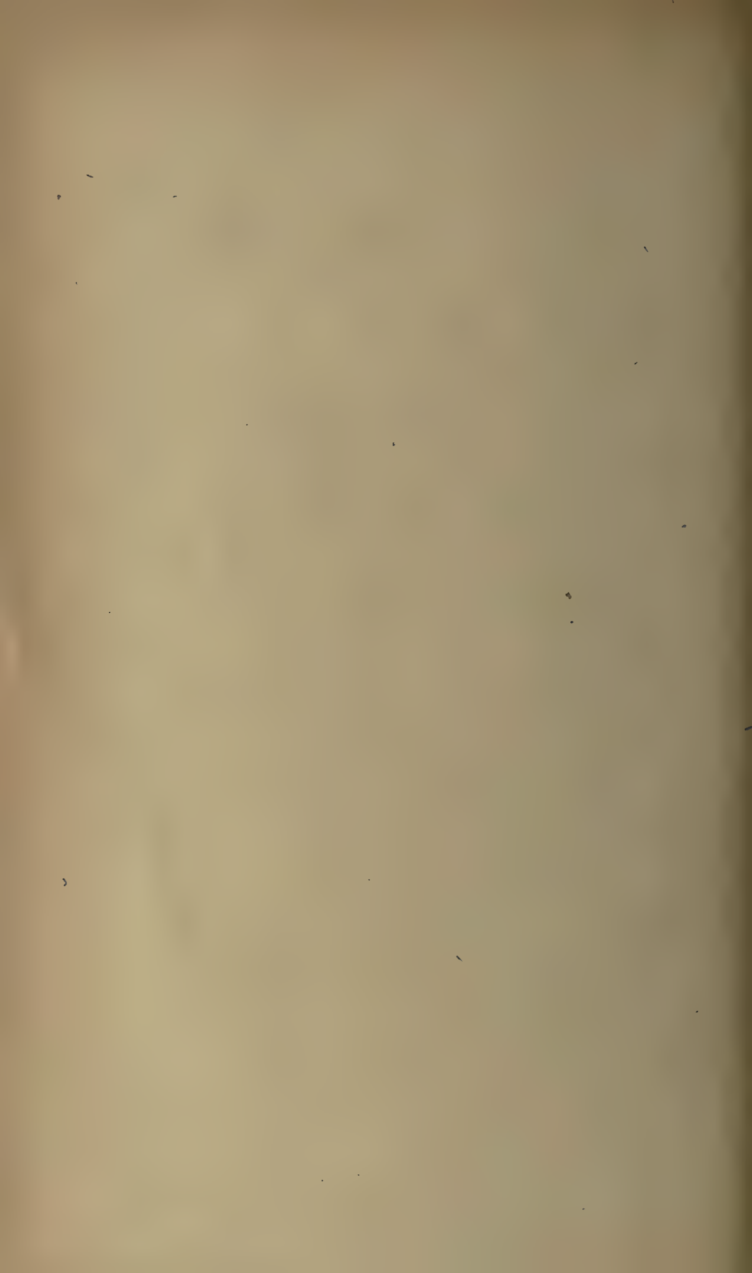
théorie du déshonneur qui s'y trouvait incluse. Elle l'a si bien comprise, elle la connaît si bien, qu'elle l'a rejetée avec une horreur, un dégoût d'une violence sans égale, spontané, unanime, irrésistible, portant ainsi une sentence sans appel et donnant au monde une leçon péremptoire scellée de tout son sang.

Mais, maintenant, elle n'en peut plus. Elle est à bout, non point de courage, mais de force. Elle a payé de tout ce qu'elle possède l'immense service qu'elle vient de rendre à l'univers. Des milliers et des milliers de ses enfants sont morts, toute sa richesse est anéantie, presque tous ses souvenirs historiques qui faisaient son orgueil et sa joie, presque tous ses trésors artistiques qui comptaient parmi les plus beaux de ce monde, sont à jamais détruits. Elle n'est plus qu'un désert d'où émergent seules, à peu près intactes, quatre grandes villes que les hordes

d'outre-Rhin, auxquelles on fait vraiment trop d'honneur en les qualifiant simplement de barbares, n'épargnèrent, semble-t-il, que pour se réserver à l'heure de l'inévitable déroute une monstrueuse et suprême vengeance. Il est certain qu'Anvers, Gand, Bruges et Bruxelles sont irrévocablement condamnées. L'admirable grand'place, l'hôtel de ville et la cathédrale de Bruxelles, notamment, — parce qu'ils forment l'ensemble le plus beau, — périront tout d'abord. Il suffira d'une étincelle pour faire d'une des plus authentiques merveilles de l'Europe un amas de décombres pareil à ceux d'Ypres, de Malines, de Louvain. Peu après, — car à moins d'une intervention immédiate le désastre est aussi certain que s'il était accompli, — Bruges, Gand et Anvers subiront le même sort; et du coup, comme je le disais récemment, disparaîtra l'un des coins de cette terre où s'étaient accumulés le plus de sou-

venirs, le plus de substance historique et le plus de beautés. Il est temps que cela finisse! Il est temps que tout ce qui respire se soulève à la fin contre ces destructions systématiques, insensées et stupides, sans excuses guerrières et sans buts stratégiques. Si nous poussons enfin un grand cri de détresse, nous qui sommes un peuple avant tout silencieux; si nous nous adressons à la noble Italie, c'est qu'elle est aujourd'hui la seule puissance de l'Europe qui soit encore à même d'arrêter au bord du crime la bête déchaînée. Vous êtes prêts. Vous n'avez qu'à tendre la main pour nous sauver. Nous ne venons pas supplier pour nos vies; elles ne comptent plus pour nous et nous en avons fait le sacrifice. Mais au nom des dernières beautés que nous ont laissées les barbares, nous venons implorer la terre de toutes les beautés. Il ne faut pas qu'au jour où nous reviendrons enfin, non point dans nos foyers, puisque la plupart de

ceux-ci sont détruits, mais sur le sol natal, ce sol soit à tel point désert et dévasté qu'il nous soit impossible de le reconnaître. Vous savez mieux que nul autre ce que sont pour un peuple les souvenirs et les chefs-d'œuvre puisque votre patrie est couverte de souvenirs et de chefs-d'œuvre. Elle est aussi la terre de la justice et le berceau du droit qui n'est que la justice qui a pris conscience d'elle-même. A ce titre, elle nous doit justice. Elle se doit à elle-même d'arrêter la plus grande iniquité de l'histoire, car ne pas l'arrêter quand on peut, c'est presque y prendre part. C'est pour elle autant que pour la France que nous avons souffert. Elle est la source, elle est la mère de l'idéal pour lequel nous avons combattu et pour lequel combattent encore dans nos dernières tranchées les derniers soldats qui nous restent.



LA JOURNÉE DU DRAPEAU BELGE[1]

Il faut que ce jour où notre drapeau va palpiter comme un symbole d'amour et de reconnaissance dans toutes les mains françaises, soit un jour d'espérance et de gloire pour toute la Belgique.

Oublions un instant notre affreuse détresse, nos campagnes, les plus belles, les plus fertiles de l'Europe, à ce point ravagées, que tout ce qu'on en dit ne peut donner l'idée d'une désolation qui semble irrémédiable. Oublions, s'il se peut, les femmes, les enfants, les vieillards, les innocents, les paci-

1. *Petit Journal* 20 décembre 1915.

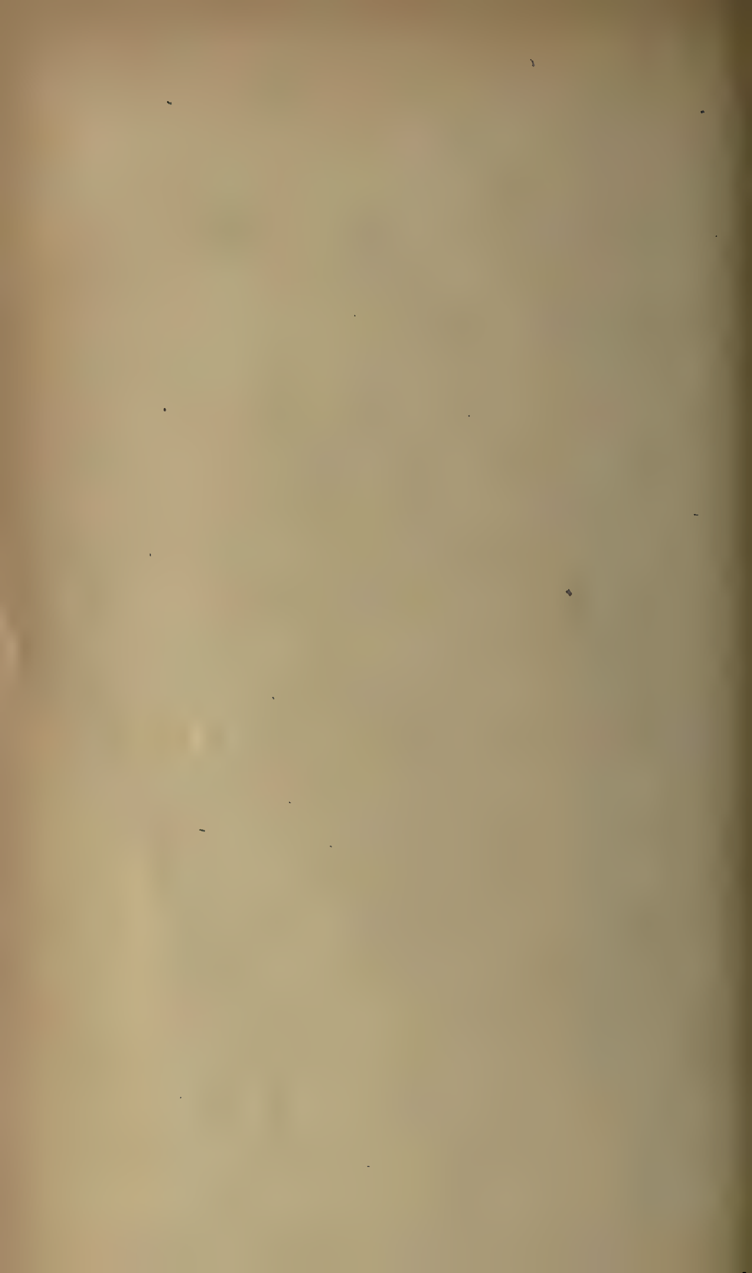
fiques massacrés par milliers, dont le compte étonnera le monde, lorsque sera brisée la sinistre barrière derrière laquelle se passent tant de secrètes horreurs. Oublions ceux qui meurent de faim dans notre pays sans moissons, sans maisons, méthodiquement rançonné, pillé et pressuré jusqu'à la dernière goutte de sa vie. Oublions le reste de notre peuple dispersé par les routes de l'exil, vivant de la charité publique qui, si fraternelle, si affectueuse qu'elle se montre, est cependant si lourde à des mains entre toutes laborieuses, qui ne connurent jamais le poids déprimant de l'aumône. Oublions enfin nos dernières villes menacées, les plus belles, les plus fières, les plus chères, celles qui forment le visage même de la patrie et qu'un miracle seul pourrait encore sauver. Oublions, en un mot, la plus grande calamité et la plus criante injustice de l'histoire, pour ne songer qu'à notre délivrance qui s'approche. Il n'est pas trop

tôt pour la saluer. Elle est déjà dans toutes les pensées comme dans tous les cœurs. Elle est déjà dans l'air que nous respirons, dans tous les yeux qui nous sourient, dans toutes les voix qui nous acclament, dans toutes les mains qui se tendent vers nous en agitant des palmes; car c'est vraiment l'admiration du monde entier qui nous délivre!...

Demain nous rentrerons dans nos foyers. Nous ne pleurerons point si nous les retrouvons en ruine. Ils renaîtront plus beaux des cendres et des décombres. Nous connaîtrons des jours d'héroïque misère; mais nous avons appris que la misère n'attriste pas les âmes qu'entoure un grand amour et que nourrit une noble pensée. Nous rentrerons la tête haute, régénérés dans une Europe régénérée, rajeunis par un magnifique malheur, purifiés par la victoire et dépouillés des petitesses qui voilaient les vertus endormies en nous-mêmes et que nous ignorions.

Nous aurons perdu tous les biens qui périssent, mais qui renaissent aussi facilement qu'ils périssent. En échange, nous en aurons acquis qui ne mourront plus dans nos cœurs. Nos yeux étaient fermés à bien des choses; ils sont ouverts à des horizons agrandis. Nos regards n'osaient pas quitter nos richesses, notre petit bien-être, nos petites habitudes. Ils se sont détachés de la terre et atteignent à présent des sommets qu'ils n'avaient pas encore aperçus. Nous ne nous connaissions pas nous-mêmes, nous ne nous aimions pas assez les uns les autres; nous avons appris à nous connaître dans l'étonnement de la gloire et à nous aimer dans l'ardeur douloureuse du plus immense sacrifice qu'un peuple ait jamais accompli. Nous allions oublier les vertus héroïques, les pensées sans entraves, les idées éternelles qui mènent l'humanité. Non seulement nous savons aujourd'hui qu'elles existent, mais nous avons enseigné

à l'univers qu'elles triomphent toujours, que rien n'est perdu tant que la foi demeure, tant que l'honneur est sauf, tant que l'amour subsiste, tant que l'âme ne cède pas; et que les plus monstrueuses puissances ne prévaudront jamais contre les forces idéales qui sont le bonheur, la gloire et la seule raison d'être de l'homme.



L'HÉROÏSME[1]

Une des surprises consolantes de cette guerre, c'est l'héroïsme inattendu et pour ainsi dire général qu'elle révèle soudain chez tous les peuples qui y prennent part. On croyait volontiers que le courage, l'endurance physique et morale, l'abnégation, l'oubli de soi, le renoncement à tout bien-être, la faculté de se sacrifier et d'affronter la mort, n'appartenait qu'aux peuples les plus primitifs, les moins heureux, les moins intelligents, les moins capables de raisonner, de se rendre compte du danger et de se représen-

1. *Figaro*, 11 février 1915.

ter par l'imagination l'effroyable abîme qui sépare cette vie de celle que nous ne connaissons point. On était même bien près de se persuader que les guerres s'éteindraient quelque jour faute de soldats, c'est-à-dire faute d'hommes assez aveugles où assez malheureux pour hasarder, au profit d'une idée plus ou moins invisible comme toutes les idées, les seules réalités incontestables que chacun possède ici-bas, à savoir sa santé, son bien-être, l'intégrité de son corps et avant tout sa vie qui surpasse tout ce qui existe. Il était d'autant plus naturel de céder à la pente de ce raisonnement, qu'à mesure que l'existence devenait plus douce et les nerfs plus sensibles, les moyens de destruction de la guerre s'affirmaient plus cruels, plus implacables et plus irrésistibles. Il paraissait de plus en plus vraisemblable que nul homme ne supporterait plus les horreurs infernales d'un champ de bataille;

et qu'après les premières hécatombes, les armées ennemies, officiers et soldats, prises d'une panique incoercible, fuiraient, en se tournant le dos, dans une épouvante naturelle et simultanée, des fléaux surhumains dépassant les plus monstrueuses prévisions de ceux qui les avaient déchaînés.

Et voici qu'à notre grand étonnement, c'est le contraire qui éclate. Nous constatons avec stupeur que jusqu'à nos jours nous n'avions qu'une idée assez incomplète, assez inexacte du courage de l'homme. Nous le considérions comme une vertu exceptionnelle, et, à mesure que nous remontons le cours de l'histoire, d'autant plus admirée qu'elle est plus rare. Rappelez-vous, par exemple, les ancêtres de tous nos héros : ceux d'Homère. Regardez-les de près. Eux qui sont les premiers professionnels, les premiers maîtres de la bravoure et qui l'ont enseignée à toute l'antiquité dont ils furent

les modèles, ils ne sont au fond pas très braves. Ils ont une crainte salutaire des coups et des blessures et une peur ingénue et manifeste de la mort. Leurs grands combats, avant tout déclamatoires et décoratifs, sont assez peu sanglants, on y fait plus de bruit que de mal et l'on y parle beaucoup plus qu'on n'y frappe. Les armes défensives, ce qui est caractéristique, sont très supérieures aux offensives, et la mort est un événement insolite, imprévu, presque inconvenant, qui jette le désarroi dans les rangs et le plus souvent arrête net le combat ou détermine un sauve-qui-peut qui semble tout naturel. Quant aux blessures, elles sont comptées, décrites, chantées et déplorées comme des phénomènes considérables. Par contre, les fuites les moins avouables, les paniques les plus honteuses sont fréquentes, et le vieux poète les raconte sans les blâmer, comme des incidents ordinaires, imputables

aux dieux et inévitables en toute guerre.

Ce genre de courage est à peu près celui de toute l'antiquité. Il est aussi celui des batailles du moyen âge et de la Renaissance, où les mêlées les plus acharnées des condottieri ne laissaient bien souvent sur le terrain qu'une demi-douzaine de victimes. Certes, les Grecs de Marathon et des Thermopyles, les Dix-Mille de Xénophon et les Macédoniens d'Alexandre, les légionnaires de César et les Gaulois d'Ambiorix, les Normands de Guillaume le Conquérant, les compagnons du Cid, les Suisses de la Birse, les Suédois de Charles XII, les Français de Jeanne d'Arc et de Turenne, ceux de Napoléon dont le courage est déjà plus proche du nôtre, étaient de vaillants guerriers; mais c'étaient avant tout des professionnels. Ce n'était pas la nation tout entière qui se battait, mais une délégation, une sélection guerrière qui s'étendit, il est

vrai, peu à peu, sous l'Empire, mais n'atteignit jamais, comme aujourd'hui, tout ce qui, de dix-huit à cinquante ans, est capable de porter une arme. Ensuite et surtout, toute guerre se résolvait en deux ou trois batailles, c'est-à-dire qu'elle avait deux ou trois moments culminants, efforts immenses, mais de quelques heures, d'une journée au plus, où se condensait toute l'énergie, tout l'héroïsme accumulé durant de longues semaines ou de longs mois de préparation ou d'attente. Après, victoire ou défaite, c'était fini, c'était la détente, la solution, le repos, le retour au foyer; il ne fallait affronter le destin qu'une seule fois; et l'on savait que dans la plus effroyable mêlée on avait trois chances sur quatre d'échapper à la mort.

*
* *

Maintenant, tout est changé; et la mort même n'est plus pareille à ce qu'elle était. Naguère, on la voyait en face, on savait d'où elle venait et qui l'envoyait. Elle avait une forme terrible, mais qui restait humaine. On n'ignorait pas ses mœurs, ses longs sommeils, ses brefs réveils, ses jours mauvais, ses heures dangereuses. A présent, à toutes ses horreurs elle ajoute l'effroi intolérable du mystère. Elle n'a plus de visage, elle n'a plus d'habitudes, elle n'a plus de sommeil, elle n'a plus de relâche. Elle est toujours tendue, toujours aux aguets, partout présente, éparse, insaisissable et dense, insinuante et lâche, diffuse, obsédante, innombrable, surgissant de tous les points de l'horizon, émergeant de la terre et tombant du ciel, infati-

gable, inévitable, occupant tout l'espace, occupant tout le temps, durant des jours, des semaines, des mois, sans une minute d'interruption, sans une seconde de rémission. On marche, on dort, on vit dans son réseau fatal. On sait que le moindre mouvement vers la droite ou la gauche, la tête qui s'incline ou se relève, le buste qui se penche ou se redresse, arrête et fixe son regard et sa foudre. On n'avait pas d'exemple d'une telle prépondérance des forces du néant. On n'avait pas cru jusqu'ici que les nerfs de l'homme pussent résister à une pareille épreuve. Les nerfs de l'homme le plus brave sont trempés pour affronter la mort durant l'espace d'un clin d'œil, mais non point pour ne plus vivre que dans l'attente de la mort. L'héroïsme était un sommet âpre et aigu, qu'on atteignait un moment mais que l'on quittait aussitôt, car les sommets ne sont pas habitables. Aujourd'hui c'est une plaine

sans limite, aussi inhabitable que les sommets mais d'où il n'est plus permis de descendre. Ainsi, au moment même que l'homme paraissait le plus épuisé, le plus amolli par le bien-être et les vices de la civilisation, au moment qu'il était le plus heureux, et semblait nécessairement le plus égoïste, qu'ayant le moins de foi et cherchant vainement un nouvel idéal, il paraissait le moins capable de se sacrifier à une idée quelconque, il est mis brusquement en présence d'un péril sans précédent, devant lequel il est à peu près certain que n'auraient pas tenu et n'auraient même pas songé à tenir les peuples les plus héroïques de l'histoire; au lieu que lui ne songe même pas qu'il soit possible de ne point tenir. Et ne dites qu'il n'avait pas le choix, que le péril et la lutte étaient inévitables, qu'il fallait se défendre ou mourir étranglé; et que, dans ces cas-là, il n'y a plus de lâches. Ce n'est pas vrai : il avait, il a

toujours eu, il a encore le choix. Il n'y va pas de sa vie, mais de l'idée qu'il se fait de l'honneur, du bonheur, des devoirs de sa vie. Pour avoir la vie sauve, il n'avait qu'à céder à l'ennemi; l'envahisseur ne l'aurait pas exterminé. On n'extermine pas un grand peuple; il est même impossible de l'asservir sérieusement et de le rendre longtemps malheureux. Il n'avait à redouter que la honte. Il n'a même pas vu poindre à l'horizon de ses plus instinctives craintes l'infâme tentation, il ne se doute même pas qu'elle puisse exister; et quels que soient les sacrifices qui l'attendent, il ne l'apercevra jamais. Il ne s'agit donc pas d'un héroïsme qui ne serait qu'un pis-aller du désespoir, l'héroïsme de l'animal acculé qui lutte aveuglément pour retarder d'une seconde la venue de la mort. Non; c'est bien l'héroïsme librement assumé, voulu, acclamé, unanime; l'héroïsme pour une idée et pour un senti-

ment, c'est-à-dire l'héroïsme sous sa forme la plus pure, la plus nette, la plus vierge, le sacrifice sans mélange et sans arrière-pensée à ce qu'on regarde comme le devoir envers soi, envers les siens, envers l'humanité et l'avenir. Si la vie et l'absence de danger étaient plus précieuses que l'idée d'honneur, de patrie, de fidélité aux traditions et à la race, il y avait, je le répète, il y a encore moyen de choisir, et jamais peut-être, dans aucune guerre, choix ne fut plus facile, car jamais les hommes ne se sentirent et ne furent, en fait, plus libres de choisir.

Mais ce choix qui, comme je viens de le dire, n'a même pas osé montrer son ombre basse aux plus bas horizons des moins nobles consciences, êtes-vous sûrs qu'en d'autres temps que nous croyons meilleurs et plus vertueux que le nôtre, on ne l'eût pas aperçu, on n'en eût point parlé? Trouverez-vous un peuple, même parmi les plus grands, qui,

au bout de six mois d'une guerre au prix de laquelle toutes les autres semblent des jeux d'enfants, d'une guerre qui menace et épuise toute sa vie et tout ce qu'il possède, trouverez-vous, dis-je, dans l'histoire, non pas un exemple, — il n'y en a point, — mais quelque analogie qui vous permette de présumer que ce peuple n'aurait pas fléchi, n'aurait pas tout au moins, ne fût-ce qu'un instant, abaissé les regards vers une paix sans gloire?

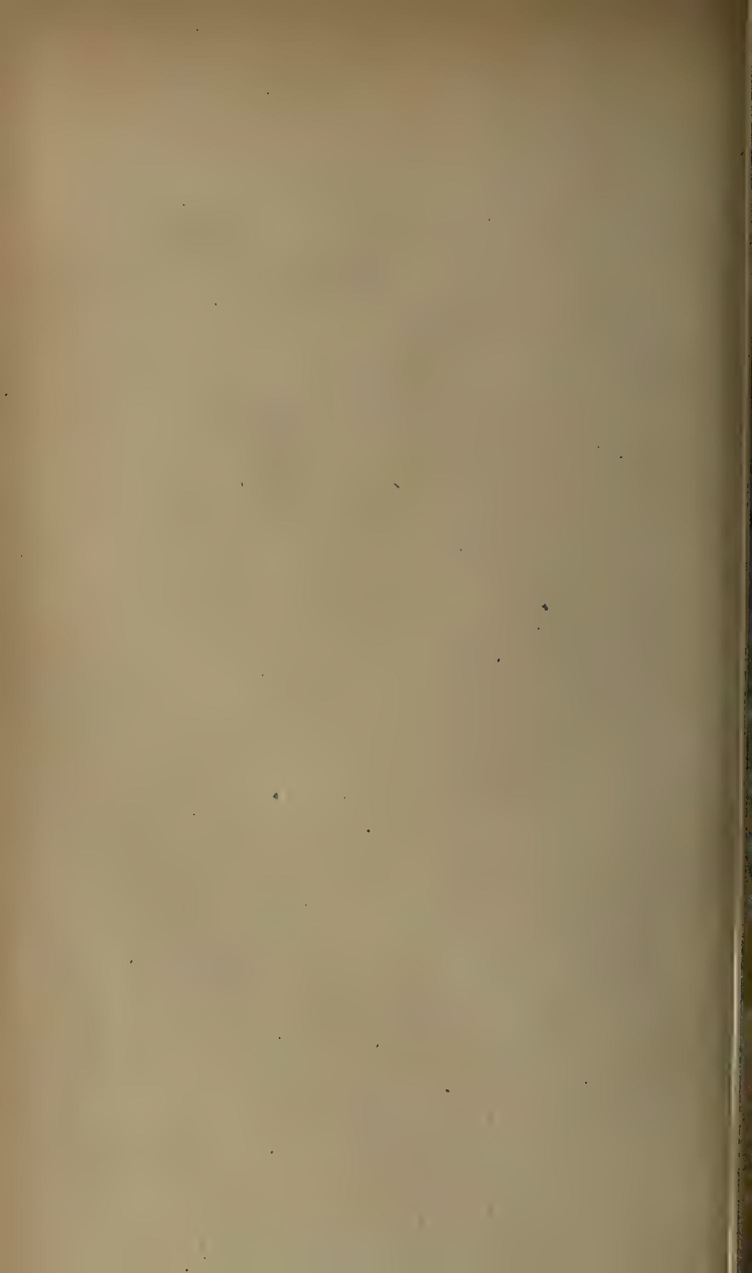


Pourtant, ils semblaient bien plus forts que nous, tous ceux qui nous ont précédés. Ils étaient rudes, austères, plus près de la nature, pauvres et souvent malheureux. Ils avaient des pensées plus simples et plus rigides, ils avaient l'habitude des souffrances physiques, des fatigues et de la mort. Mais

je ne crois pas que quelqu'un oserait soutenir qu'ils auraient fait ce que font nos soldats, qu'ils auraient supporté ce qu'on supporte autour de nous. N'a-t-on pas le droit d'en conclure que la civilisation, au contraire de ce qu'on redoutait, loin d'énerver, de dépraver, d'affaiblir, de diminuer, d'abaisser l'homme, l'élève, le purifie, l'affermit, l'ennoblit, le rend capable de sacrifices, de générosités, d'actes de courage qu'il ne connaissait point? C'est que la civilisation, alors même qu'elle semble corrompre, apporte de l'intelligence; et que l'intelligence, aux jours d'épreuve, c'est de la fierté, de la noblesse et de l'héroïsme en puissance. Voilà, comme je le disais en commençant, la révélation inattendue et consolante de cette affreuse guerre; nous pouvons définitivement compter sur l'homme, avoir en lui pleine confiance et ne plus craindre qu'en s'éloignant de la brutalité primitive il perde ses vertus viriles.

Plus il avance dans la conquête de la nature, plus il paraît s'attacher aux biens matériels, plus cependant, à son insu, tout au fond, au meilleur de lui-même, il devient capable de se détacher de soi, de s'immoler pour le salut de tous, mieux il comprend qu'il n'est rien s'il se compare à la vie éternelle de ses morts et de ses enfants. C'était une si grave épreuve qu'on n'aurait pas, avant cette guerre, osé l'envisager. L'avenir de l'humanité s'y trouvait en question; et la magnifique réponse qui nous vient de toutes parts nous rassure pleinement sur l'issue d'autres luttes plus formidables qui sans doute nous attendent quand il ne s'agira plus de combattre nos semblables, mais de vaincre les forces plus cruelles et plus puissantes des grands ennemis mystérieux que la nature tient en réserve contre nous. S'il est vrai, comme je le crois, que l'humanité vaut ce que vaut la somme d'héroïsme virtuel qu'elle recèle, on

peut affirmer qu'elle ne fut jamais plus forte ni meilleure et qu'elle atteint en ce moment un de ses points culminants d'où elle peut tout espérer. C'est de quoi, par-dessus nos tristesses, nous avons le droit de nous féliciter et de nous réjouir.



PRO PATRIA

Il y a plus de trois mois, j'étais parmi vous, dans une de vos plus nobles villes qui voulut bien faire à la cause que je défends, un accueil que je n'oublierai pas. Je venais, comme je le disais alors, au nom des dernières beautés que nous ont laissées les barbares, implorer la terre de toutes les beautés. Ces beautés menacées, nos seules cités intactes, trésors et sanctuaires de tout notre passé, de toute notre race, penchent toujours au bord du même abîme, et, à moins d'un miracle que l'on n'ose espérer, subiront le

1. Discours prononcé à Rome, Naples et Florence, en mars 1915.

sort d'Ypres, de Louvain, de Malines, de Termonde, de Dixmude et de tant d'autres victimes plus obscures. Le danger qu'elles courent a sans doute indigné le monde civilisé; mais pas un bras ne s'est armé pour les défendre. Je ne récrimine point; la morale des peuples est une vertu qui n'est pas encore sortie de l'enfance; et puis, heureusement, les hasards de la guerre ont voulu qu'il ne soit pas encore trop tard pour sauver les quatre cités innocentes.

Aujourd'hui, je ne viens plus vous parler de monuments, de souvenirs historiques ni même d'injustices, de violations de tous les droits, de toutes les lois de la guerre, de toutes les conventions internationales, d'incendies, de pillages, de massacres, je viens simplement jeter devant vous le dernier cri de détresse d'un peuple qui se meurt.

Il se passe en ce moment en Belgique une tragédie qui n'a pas de précédent dans l'his-

toire des peuples civilisés, ni même dans celle des barbares, car les barbares, lorsqu'ils commettaient leurs plus énormes crimes, n'avaient pas l'infernale suite dans les idées ni les moyens scientifiques et tout puissants de faire le mal que possèdent aujourd'hui ceux qui ne profitent des ressources et des bienfaits de la civilisation que pour les tourner contre elle et tenter de l'anéantir dans ce qu'elle a de plus noble et de plus généreux. Les rumeurs désespérées de cette tragédie ne nous parviennent qu'à travers les fissures de la sanglante muraille qui l'isole du reste du monde. Rien n'arrive à nos oreilles que les mensonges de l'ennemi. En réalité toute la Belgique n'est plus qu'une vaste prison prussienne où tous les cris sont méthodiquement et cruellement étouffés et d'où ne s'élève plus d'autre voix que celle des geôliers. Seule, çà et là, après mille aventures, à travers mille périls, une lettre d'un

parent, d'un ami captif, nous parvient du fond de l'immense *in pace* et nous apporte une lueur d'authentique vérité.

Cette vérité, vous la connaissez aussi bien que moi. Au moment de l'envahissement de son territoire, la Belgique comptait sept millions sept cent mille habitants. On estime que deux cent cinquante à trois cent mille ont péri dans les batailles, les massacres et par suite des misères subies; et je ne parle pas des enfants en bas âge, dont l'hécatombe, faute de lait, est, paraît-il, effroyable. Cinq ou six cent mille malheureux se sont réfugiés en Hollande, en France et en Angleterre. Il reste donc dans le pays près de sept millions d'habitants; dont plus de la moitié vit presque uniquement de la charité américaine. Dans une contrée avant tout industrielle, qui déjà, normalement, en temps de paix, ne produit pas le tiers du blé nécessaire à sa

consommation, l'ennemi a systématiquement tout réquisitionné, tout enlevé pour l'entretien de ses armées et a expédié en Allemagne ce qu'il ne pouvait consommer sur place. Le résultat d'une manœuvre aussi monstrueuse se devine facilement : sur tout ce sol, naguère si heureux et si riche, aujourd'hui rançonné, pillé et repillé, ravagé, dévasté par le fer et le feu, il ne reste plus rien. Et la situation de cette douloureuse Belgique est si cruellement paradoxale que ses meilleurs amis, ses plus chers alliés, ceux-mêmes qu'elle a sauvés, ne peuvent la secourir. Alors même qu'on ne lui eût rien pris, isolée du reste de la terre, elle mourrait de faim. Or on l'a dépouillé de tout ce qu'elle possédait; et, d'autre part, l'Angleterre et la France ne peuvent lui envoyer ni vivres ni argent qui tomberaient aux mains de ceux qui la torturent; en sorte que tout ce qu'elles tenteraient pour soulager ses maux retar-

derait d'autant sa délivrance. Y eut-il jamais dans l'histoire tragédie plus poignante et plus désespérée ?

Il est vrai qu'au sein de cette guerre, nous nous trouvons de toutes parts en présence d'événements que l'histoire n'avait pas encore entrevus. Un énorme peuple de proie, pour châtier une loyauté et un héroïsme qu'il devrait vénérer à genoux s'il lui restait la moindre notion du juste et de l'injuste, le moindre sentiment de la dignité et de l'honneur humains, un énorme peuple de proie a sournoisement l'intention d'exterminer un inoffensif petit peuple dont il sent que l'âme est trop grande pour qu'il puisse l'asservir ou la rendre semblable à la sienne. Il allait y réussir, dans le silence, l'impuissance ou l'effroi de l'univers, quand de l'autre côté de l'Atlantique une nation généreuse a pris sous sa protection le petit peuple héroïque. Elle a compris qu'il s'agis-

sait non seulement ici d'une œuvre de justice et de pitié élémentaires, mais encore et surtout d'un plus haut devoir envers la morale et la conscience éternelles des hommes. Grâce à son intervention, il ne sera pas établi dans l'avenir que la justice, la loyauté, l'honnêteté et l'héroïsme ne sont que mensonges dangereux et marchés de dupes; que le mal a nécessairement et partout et toujours raison lorsque la force le soutient, et que la seule récompense qu'ait à se promettre ici bas le devoir magnifiquement accompli, c'est toutes les douleurs, tous les désastres et la mort par la faim. Un exemple d'iniquité à tel point immense et triomphant, porterait à l'idéal humain un coup dont il ne se relèverait pas avant des siècles.

Mais déjà cette aide s'épuise, elle ne saurait se prolonger et bientôt ne suffira plus. Elle est du reste à la merci de la moindre complication diplomatique ou politique;

et alors s'accomplira l'irréparable. Ce sera la famine intégrale et l'extermination sans exemple, qui, jusqu'à la fin du monde criera vengeance au ciel. Ce n'est plus une question de mois ou de semaines, mais une question de jours. Voilà où nous en sommes et voici les dernières heures qu'accorde le destin à l'Europe immobile pour effacer la honte de son indifférence.

C'est à vous presque seuls, car les autres n'ont pas votre puissance, qu'appartiennent ces heures. Quoiqu'il arrive, quels que soient vos atermoiements, vous devrez un de ces jours vous jeter dans la mêlée; tout vous le conseille, tout vous l'ordonne et je n'aperçois rien, du côté de l'honneur, de la justice, de l'humanité, du côté de la volonté des siècles et de la race, de la prudence et de l'intérêt même, qui vous permette de l'éviter.

Voici donc la minute unique et péremptoire où votre aide peut rompre l'équilibre

entre les puissances du bien et du mal qui, depuis plus de deux cents jours tiennent en suspens, au-dessus de l'abîme, l'avenir de l'Europe...

Il vous est accordé par le sort la grâce magnifique, le privilège presque divin de sauver de la plus épouvantable des morts, quatre ou cinq millions d'innocents, quatre ou cinq millions de martyrs qui périssent pour avoir défendu l'idéal que vos pères leur avaient enseigné. Je sais qu'il s'agit là de devoirs dont il n'avait jamais été question jusqu'à ce jour dans la morale des états, car il n'est que trop vrai que cette morale se traîne encore à plus de mille coudées au-dessous de celle du plus humble des paysans. Mais si cela ne s'est pas encore fait, il y a d'autant plus de gloire à le faire les premiers et à donner enfin un grand coup d'aile pour élever la vie des peuples à une hauteur que la vie des individus atteint

depuis longtemps. Et nul autant que le peuple italien n'a qualité pour donner ce coup d'aile que l'univers et l'avenir attendent comme une délivrance.

Je m'arrête. On m'a reproché de parler de choses auxquelles, n'étant qu'un étranger, il ne m'appartient pas de toucher. Je croyais que ces questions intéressaient l'humanité entière. Je me suis peut-être trompé. Je respecte le grand silence où se préparent de grandes résolutions et je livre aux méditations de vos cœurs ce que je suis contraint de taire. Ils vous diront mieux que je ne le saurais faire, tout ce que j'avais à vous dire.

SUR LA MORT D'UN PETIT SOLDAT[1]

Si je parle ici de ce petit soldat tombé là-haut, dans les Vosges, il y a quelques jours, ce n'est pas pour le pleurer publiquement. Il convient de pleurer nos morts dans le secret. Aujourd'hui, les douleurs personnelles ne comptent plus et doivent savoir se taire dévant la grande douleur qui se répand partout, et surtout devant celle des mères, qui nous donne l'exemple du plus héroïque silence que la souffrance humaine ait appris à garder depuis que la souffrance a visité la femme; car le silence admirable des mères est une des grandes leçons inattendues de

1. *Figaro*, 23 avril 1915.

cette guerre. Dans ce silence tragique et magnifique, nul regret n'a le droit d'élever la voix. Mais si ma douleur ne dit rien, mon admiration peut se faire entendre; et, en parlant de ce jeune soldat, à peine adolescent et mort comme les plus braves, c'est de tous ses frères que je parle, c'est des milliers de ses pareils que je salue en son nom qui devient un vaste et glorieux symbole; car, à cette heure, où une prodigieuse vague d'abnégation et de courage, venue des plus profondes réserves de la race, soulève tous ceux qui luttent et meurent pour l'avenir, ils se ressemblent tous dans la même beauté.



Mon ami Raymond Bon était sergent au ...e bataillon des Chasseurs alpins. Parti en août avec ceux de la classe de 1915, — c'est vous dire qu'il comptait à peine vingt ans,

— il avait gagné ses galons sur les champs de bataille, à la suite de deux citations à l'ordre du jour, dont la seconde, au retour d'un assaut sanglant près de Thann, en Haute-Alsace, où il s'était particulièrement distingué, s'exprimait ainsi : « Le caporal Bon est cité à l'ordre du bataillon pour sa belle conduite au feu et son insouciance de la mort. Après avoir pris le commandement de sa section, le chef étant mort, il s'est jeté en avant de ses hommes en criant : « Suivez-moi! », donnant ainsi une preuve d'énergie et de courage inouï. Il fut le premier avec sa section à sauter dans les tranchées ennemies. »

Le même jour, il était fait sergent et félicité en ces termes par son général devant le bataillon assemblé :

— « C'est la deuxième fois, mon ami, qu'on me parle de vous; la troisième, c'est de moi que l'on vous parlera. »

Aujourd'hui, c'est de sa mort que l'on parle; mais aussi de la gloire immortelle qu'elle seule confère. « Au Vieil-Armand, écrit un camarade de Bon, d'après le récit de son capitaine, la compagnie de notre ami était en réserve et prête à soutenir l'attaque exécutée par un régiment d'infanterie. Ordre est transmis de soutenir et renforcer cette attaque. La compagnie saute immédiatement hors des tranchées, le capitaine et Bon en tête. Rafale d'artillerie. Une grosse marmite de 150 atteint Raymond presque de plein fouet, lui broyant la jambe droite et la poitrine. Le capitaine est atteint à la main droite. Malgré ses horribles blessures, Bon ne perd pas connaissance; il peut balbutier quelques paroles et serrer la main que lui tend son capitaine; il retombe mort. En moins de deux minutes, tout fut fini. »

« Toujours prêt à payer de sa personne, ajoute le capitaine, un vaillant entre les vaillants. »

Humbles et glorieux détails! Humbles parce qu'ils sont si communs, qu'ils se répètent sans cesse dans leur monotonie sublime et surgissent de toutes parts, innombrables comme les gestes nécessaires de la vie quotidienne; si glorieux pourtant, parce qu'avant cette guerre ils paraissaient si rares et presque légendaires et incompréhensibles.



Raymond Bon était un enfant du Midi, de cette Provence qui, chaque jour, efface à grands flots de son sang, des calomnies auxquelles on ne peut plus penser sans pâlir de colère et d'indignation. Il était né en Avignon, la ville des papes et des cigales, où l'accent est le plus sonore et le cœur le plus prompt. C'était un petit prévôt de boxe qui gagnait sa vie et celle de ses vieux parents

à enseigner, à Nice, le noble art de se défendre avec les bonnes armes toujours prêtes que la nature nous a données. Il n'avait d'autre instruction que celle qu'on rapporte de l'école primaire; mais ce presque illettré possédait toute la finesse, l'éducation innée, la délicatesse et le tact inconscient, la gentillesse de paroles et de sentiments, l'élégance de cœur de cette jolie race dont les meilleurs enfants semblent purifiés et spiritualisés dès leurs premiers pas, par le plus beau soleil du monde et s'apparentent directement à travers les siècles et les mystères des générations, à ces délicieux éphèbes de la Grèce d'autrefois, qui naissaient à même de tout comprendre et de ressentir, avant d'avoir vécu, les plus pures émotions de la vie. Si j'y insiste, c'est qu'en cela surtout il représentait des milliers et des milliers de jeunes hommes de cet admirable pays où tout ce que l'humanité a acquis de meilleur

et de plus adorable se trouve partout caché sous l'écorce indifférente de l'existence de tous les jours et n'attend qu'une occasion favorable pour s'épanouir en surprenantes fleurs de grâce, de générosité et d'héroïsme.

***

Quand j'appris qu'il était parti pour le front, j'eus, hélas! la certitude que je ne le reverrais plus. Il était de ceux sur le sort de qui l'on ne se trompe point. Il était de ces prédestinés que leur courage marque d'avance pour la mort ou pour le laurier. Je connaissais trop son ardeur, sa sincérité sans bornes et son grand cœur limpide, son admirable cœur sans prudence, sans arrière-pensée, sans calculs, projeté tout entier, à toute heure et de toutes ses forces, vers l'honneur et vers le devoir. Il devait être dans la tran-

chée et dans l'attaque, tel que je le vis si souvent sur le ring, se donnant tout de suite totalement, infatigablement, aveuglément, joyeusement; et toujours prêt à affronter, avec un bon sourire d'enfant timide, n'importe quel géant qui l'aurait provoqué.

Je me rappelle qu'un jour de l'an dernier, il « entraînait » Carpentier qui allait se mesurer avec je ne sais plus quel nègre redoutable. Comme la disproportion des forces nous semblait assez inquiétante, mon ami Maurevert et moi avions pris à part le champion du monde pour lui recommander de ne pas frapper trop durement et d'épargner autant que possible notre petit prévôt. Le bon Carpentier, qui est plein de chevaleresque douceur, promit tout ce que nous lui demandions; mais après le premier « round », il vint nous retrouver et nous déclara : « Je ne veux pas le ménager comme je voudrais, il a trop de cœur, ce petit; et il

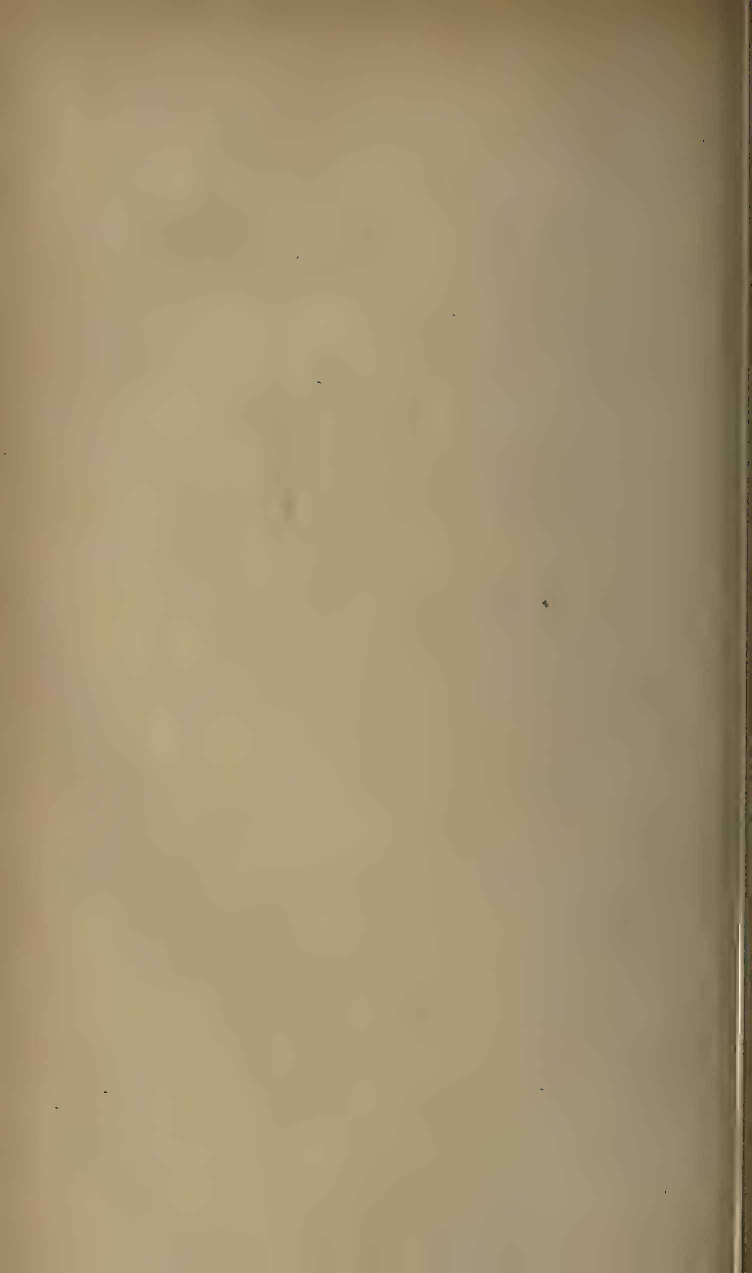
faut que j'attaque et me défende sérieusement. Du reste, il vous a entendus et m'a dit : « N'écoutez pas ces messieurs; ils sont trop gentils pour moi et ont toujours peur qu'on ne m'abîme. Il n'y a rien à craindre, allez-y carrément, sinon ce n'est pas du beau travail. »

***

« Du beau travail », c'est évidemment ce qu'il a fait là-bas et ce qu'ils y font tous. C'est en effet un beau travail, le plus sublime que l'homme puisse accomplir, que de mourir ainsi pour une cause dont on ne connaîtra point le triomphe, pour des biens qu'on ne voit pas et qui n'appartiendront qu'à ceux qu'on ne reverra plus. Car hormis ces biens-là, comme tant de milliers d'autres, comme presque tous les autres, il n'avait rien à perdre, rien à gagner dans cette guerre. Il

ne possédait en ce monde que la force de ses deux bras; et cette force trouve partout sa patrie. Mais il ne s'agit plus ici de l'intérêt personnel et immédiat qui dirige presque toutes les actions de la vie ordinaire. Une plus haute pensée a visité les âmes et les occupe tout entières; et les moins préparées, les plus humbles, celles qui semblaient ne presque rien comprendre dans l'existence qui précéda l'immense épreuve, la pénètrent aujourd'hui, cette pensée, la ressentent et la vivent aussi profondément et avec la même ampleur infinie que celles qui croyaient être seules à la saisir, à la juger de haut ou à en avoir fait le tour. Jamais idée pure ne descendit plus avant dans un plus grand nombre de cœurs et ne s'y maintint plus longtemps sans défaillance et sans vacillations. Aussi s'amasse-t-il, sans aucun doute, en ce moment, on ne sait où, là-haut, au sein des inconnus qui nous dominent, le plus pro-

digieux trésor de forces immatérielles que l'homme ait jamais possédé et où il puisera jusqu'à la fin des temps; car dans ce trésor surhumain rien ne se perd et nous nous nourrissons encore chaque jour des vertus qu'y déposèrent, il y a tant de siècles, les héros de la Grèce et de Rome, les martyrs et les saints des premières années de l'Église et la chevalerie du moyen âge.



L'HEURE DU DESTIN[1]

Il est déjà permis de parler de cette guerre comme si elle était terminée, et de la victoire comme si elle était assurée. En principe, et dans la région des certitudes idéales, l'Allemagne est vaincue depuis la bataille de la Marne; et la réalité, toujours plus lente, parce qu'elle traîne le poids de la matière, viendra docilement et nécessairement se superposer à ces certitudes. L'agonie de la bête se prolongera peut-être durant des semaines ou des mois; car elle est douée de la vitalité opiniâtre et presque inextinguible des carnassiers; mais elle est blessée à mort,

1. *Figaro*, 7 mai 1915.

et nous n'avons qu'à attendre patiemment, l'arme à la main, les derniers soubresauts qui précèdent la fin. L'événement historique, le plus grand, sans nul doute, depuis que l'homme a une histoire, est donc accompli; et, chose étrange, il semble bien qu'il se soit accompli en dépit de l'histoire, contre ses lois et au rebours de ses volontés. Il est, je le sais, assez téméraire de parler de ces choses et il convient de se montrer très circonspect dans ces spéculations qui dépassent ce que l'entendement humain peut embrasser; mais à considérer ce que nous ont appris les annales de cette terre, il paraissait écrit là où s'écrivent les destinées des mondes, que l'Allemagne devait vaincre. Ce n'est pas seulement, comme on le croit trop volontiers, au premier abord, la mégalomanie d'un autocrate qu'enivrait une vanité grossière d'histrion dénué d'intelligence; ce n'est pas les caprices belliqueux, l'infatuation et l'égoïsme

aveugles d'une caste féodale; ce n'est même pas l'envie et l'avidité impatientes et systématiquement attisées d'une race trop prolifique, à l'étroit sur un territoire attristant et ingrat, qui déchaînèrent l'abominable guerre. Tout cela, causes fortuites ou adventices, ne détermina que l'heure de la décision; mais la décision même était prise et écrite, probablement depuis des siècles, en d'autres sphères que n'atteignent point les volontés conscientes de l'homme et où règnent, sur des temps et des masses sans limites, d'énormes lois obscures. Toute la ligne, toute l'immense courbe de l'histoire, pour quiconque a essayé de lire ses hiéroglyphes terribles et sacrés, montrait que le jour d'un événement nouveau, redoutable et inéluctable, était proche. Les théories échafaudées sur ce point depuis une soixantaine d'annés par les savants allemands, notamment par Giesebrecht, l'historien des Othon et des

Hohenstaufen, et par Treitschke, l'historien des Hohenzollern, n'emportent pas nécessairement conviction, mais sont impressionnantes; et l'œuvre de ces deux écrivains, que nous ne connaissons pas assez, eut en Allemagne, surtout celle de Treitschke, une influence qui pénétra jusqu'au fond de toutes les consciences et dépasse de beaucoup celle de Nietzsche que nous croyions prépondérante. Mais gardons pour l'instant le silence sur tout ce qui appartient à un passé trop lointain dont l'étude exigerait un espace dont nous ne disposons pas. N'interrogeons pas l'Empire des Othon, des Hohenstaufen, des Habsbourg, où l'Allemagne, du moins en tant que nation et que race, ne joua qu'un rôle secondaire et ne prit pas conscience d'elle-même. Voyons ce qui se passe plus près de nous et pour ainsi dire sous nos yeux.

***

Il y a une centaine d'années, avec Napoléon, la France eut son heure d'hégémonie qu'elle ne put prolonger parce que cette hégémonie était plutôt l'œuvre d'un génie prodigieux mais accidentel, que le fruit d'une puissance intrinsèque et réelle. Ensuite vint le tour de l'Angleterre qui possède aujourd'hui le plus vaste empire que le globe ait connu depuis Rome, c'est-à-dire plus du cinquième de la terre habitable. Mais cet immense empire, non plus que celui de Napoléon, ne repose sur une force incontestable, puisqu'il n'était défendu jusqu'à ce jour que par une armée moins nombreuse et moins bien équipée que celle d'un petit peuple, appelant ainsi, presque inévitablement, une guerre, comme le faisait remarquer l'an dernier J.-H. Cramb, dans un livre prophétique :

Germany and England, qui vient d'avoir, en Angleterre, un grand retentissement et qui mériterait l'honneur d'une traduction française.

Il semblait donc qu'entre ces deux puissances plus illusoires que réelles, en attendant l'arrivée de la Russie dont l'heure n'était pas sonnée, dans cet hiatus de l'histoire, entre une nation sur son déclin, ou qui du moins paraissait incapable de se défendre, et une nation trop jeune, encore incapable d'attaquer, le Destin offrait une place magnifique à qui voulait la prendre. C'est ce que sentit l'Allemagne, instinctivement d'abord et poussée par toutes les forces mal débrouillées qui mènent l'humanité; puis, dans ces dernières années, avec une conscience de plus en plus lucide et acharnée. Elle comprit que son tour était venu de régner sur la terre, qu'il lui fallait courir sa chance et saisir l'occasion qui ne se présente qu'une fois. Elle

se mit en mesure de répondre à l'appel du Destin; et soutenue par les aides mystérieuses qu'il prête à ceux qu'il convoque, elle y répondit, il faut le reconnaître, de façon étonnante et formidable. Il s'en fallut de rien qu'elle ne réussît. Une résistance un peu moins longue et un peu moins courageuse de la Belgique, un mouvement suspect de l'Italie, une fausse manœuvre sur les bords de la Marne, et Paris succombait; la France, submergée, se débattait héroïquement jusqu'à son dernier souffle; la Russie, accablée mais lassant la victoire, finissait par s'entendre avec un vainqueur impuissant; bon gré, mal gré, les neutres se joignaient au plus fort; l'Angleterre, isolée, cédait ses colonies pour panser les blessures de son île envahie; des paix séparées et honteuses rompaient le faisceau de la justice, et l'Allemagne féroce, monstrueuse, implacable, se dressait enfin seule sur les décombres de l'Europe.

*
* *

Or il semble que nous ayons ployé l'inflexible décret. Il semble que nous ayons arrêté le destin qui allait s'accomplir. Il pesait sur nous de tout le poids des siècles, de tout le poids de toutes les volontés informes mais irrésistibles du passé et peut-être de l'avenir. Sous l'effort le plus grand que l'humanité ait jamais opposé aux dieux ignorés qui la mènent, on peut croire qu'il rebrousse chemin et que nous l'avons refoulé dans l'antre maléfique où jamais force humaine ne l'avait obligé de cacher sa défaite.

Je dis : « il semble », « on peut croire ». C'est que l'épreuve n'est pas finie. Même le jour où la guerre se trouvera terminée et la victoire dans nos mains, le destin ne sera pas

vaincu. Il est arrivé, — rarement, il est vrai, — mais enfin il est arrivé deux ou trois fois qu'un peuple ait comme nous fait dévier ou reculer le cours de la fatalité. Il s'en félicitait, comme déjà nous croyons avoir le droit de nous féliciter à notre tour. Mais l'événement ne tarda pas à lui apprendre qu'il s'était félicité trop tôt. La fatalité, c'est-à-dire l'énorme amas de causes et d'effets que nous ne comprenons point, n'était pas maîtrisée; elle n'était qu'en suspens. Elle attendait sa revanche et son jour, ou du moins ce qu'on appelle son jour, qui peut s'étendre à cent années quand il s'agit des peuples, car la fatalité ne compute pas à la façon des hommes, mais comme le font les grands mouvements de la nature. Il importe à présent de savoir s'il nous appartiendra d'éviter cette revanche et ce jour. Si les hommes et les peuples n'obéissaient qu'à la raison, si après avoir été tant de fois maîtres absolus de leur

bonheur et de leur avenir, ils n'avaient tant de fois anéanti ce qu'ils venaient de conquérir, on pourrait, on devrait dire que cela ne dépend que de nous. En effet, les trois quarts de la chance sont courus, le dernier quart est en notre pouvoir; nous n'avons qu'à l'y retenir. Presque tout ce qui appartenait aux hasards des combats nous appartient enfin, et la guerre terminée, notre sagesse et notre volonté se trouveront seules en face d'un destin qui désormais ne pourra plus agir que s'il parvient à les aveugler ou les pervertir. Voilà l'heure où tout ce qui se cache sous ce mot mystérieux nous attend pour savoir qui de nous ou de lui l'emportera. C'est après la victoire qu'il faudra vraiment vaincre; c'est à l'heure de la paix que commencera la véritable guerre contre un adversaire invisible, cent fois plus dangereux que celui que nous avons trop vu. Si, à cette heure-là, nous ne profitons pas de tous nos

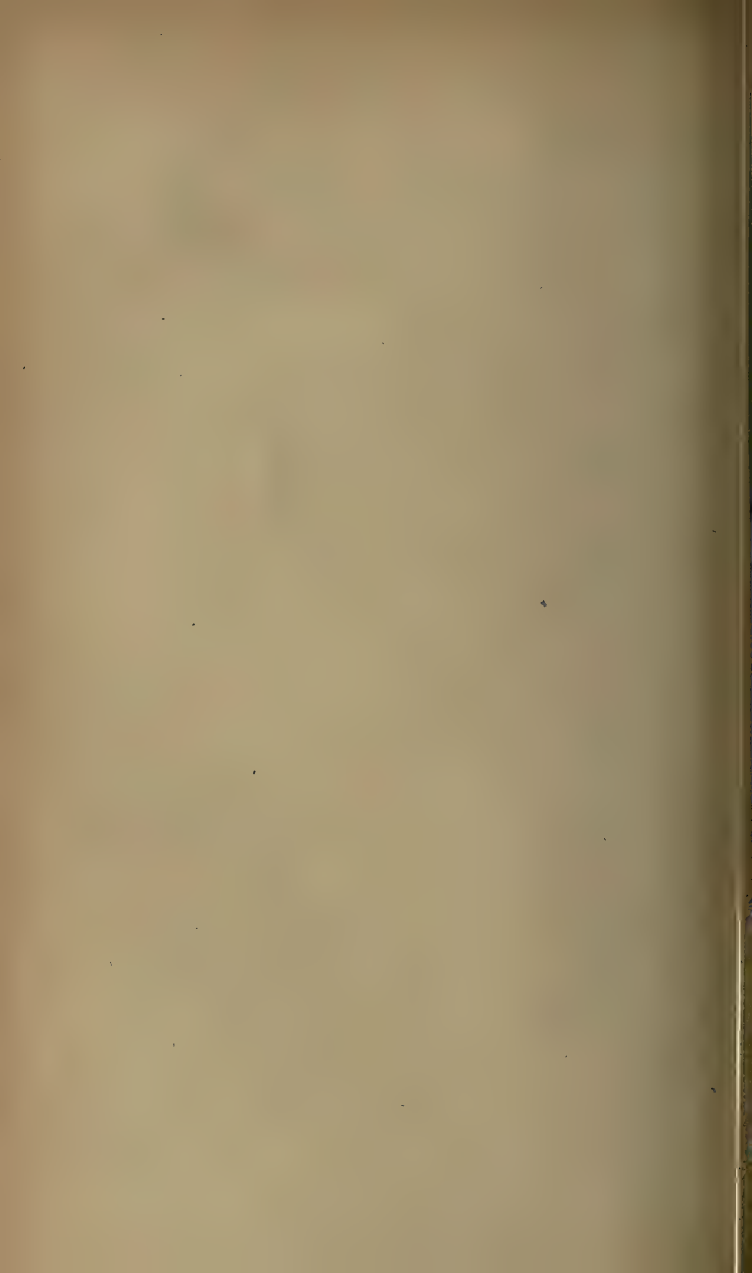
avantages, si nous ne détruisons pas à tout jamais, jusqu'en ses dernières racines, la puissance militaire d'un ennemi qui est l'ami secret des mauvaises volontés de la terre, si dès à présent, par un pacte irrévocable, nous ne nous prémunissons point contre notre pitié, notre générosité, notre faiblesse, nos imprudences, nos discordes et nos rivalités futures, si nous laissons à la bête aux abois une seule issue, si nous lui accordons par négligence un seul espoir, une seule occasion de remonter à la surface et de reprendre haleine, la fatalité attentive qui n'a qu'une idée fixe, redressera sa route et poursuivra sa marche en entraînant l'histoire et en se moquant, par-dessus son épaule, de l'homme une fois de plus joué et déconfit. Tout ce que nous avons fait et souffert; nos ruines, nos sacrifices, nos tortures sans nom comme nos morts sans nombre, n'auront de rien servi et seront perdus sans retour. Tout ne sera pas à

recommencer, car rien ne recommence et les hasards heureux ne passent pas deux fois, mais tout, sauf notre malheur et toutes ses conséquences, sera comme s'il n'avait jamais été.



Il s'agira donc de tenir tête à l'ennemi qu'on ne voit pas et de le maîtriser jusqu'à ce que le tour ou la chance de la race maudite soit passé. Combien de temps? — Nous n'en savons rien; mais dans l'histoire d'aujourd'hui qui se précipite, il est probable que cette attente et cette lutte seront beaucoup moins longues qu'elles ne l'eussent autrefois été. Est-il possible que la fatalité, c'est-à-dire ce qui fut peut-être un instant l'inavouable désir de la planète, ne reprenne pas le dessus? — Au point où en est l'homme, je l'espère, je le crois. Il ne l'avait pas encore vaincue

jusqu'ici; mais il ne s'était pas encore élevé à la hauteur où il se trouve en ce moment. Il n'y a pas de raison pour que ce qui n'était pas arrivé n'arrive pas un jour; et tout semble nous dire que l'homme touche à ce jour où saisissant la plus magnifique occasion qui se soit offerte depuis qu'il a conscience, il apprendra enfin qu'il peut, quand il le veut, tenir entre ses mains tout son sort en ce monde.



EN ITALIE[1]

Quelques jours avant que l'Italie eût pris sa grande résolution, on pouvait lire dans l'un des principaux organes pangermanistes d'outre-Rhin, les lignes que voici :

« Nous avons déjà dit qu'il ne fallait pas être trop optimiste au sujet de la décision de l'Italie; de fait, la situation est très grave. Si des considérations modérées gouvernaient seulement les intentions, la voie qu'elle choisirait serait peu douteuse, mais nous savons à quelle hauteur le flot germanophobe a atteint ce pays; une marque significative de ce sentiment populaire est la déclaration faite

1. Préface du livre de M. Jules Destrée : *En Italie*.

par les socialistes italiens qu'ils sont impuissants à s'opposer à la guerre. Le danger vient également de ce que le gouvernement ne se sent plus maître du courant populaire. »

Ces lignes résument tout le drame de l'intervention italienne et l'expliquent mieux que ne le sauraient faire les plus longs et les plus savants commentaires.

Le gouvernement italien, retenu par une sagesse et une prudence politiques, peut-être excessives mais très défendables, ne voulait pas la guerre. Jusqu'aux dernières limites de la patience et de ce que put supporter sa dignité et le sentiment de sa propre sécurité, il fit tout pour épargner à son peuple le plus grand des fléaux qui puisse s'abattre sur un coin de terre. Il résista jusqu'au moment où il fut littéralement submergé et emporté par le flot germanophobe dont parle l'entrefilet que je viens de citer. J'ai vu monter ce flot. Lorsque je vins à Milan, vers la fin de no-

vembre de l'année dernière, pour y prononcer quelques phrases dans une fête de charité organisée au profit des réfugiés belges, la haine de l'Allemand s'accumulait déjà dans les cœurs, mais ne se répandait pas encore à la surface. Elle éclatait par endroits, mais craintive, circonspecte, incertaine; on sentait qu'elle couvait et sévissait au plus profond des âmes, mais elle semblait se tâter, se compter et prenait péniblement conscience. Quand je revins en Italie, dans le courant du mois de mars, je fus émerveillé de voir à quelle hauteur inespérée avait rapidement monté le flot envahisseur. La haine saine, la haine nécessaire, qui n'est ici que l'envers d'un magnifique amour de la justice et de l'humanité, avait tout inondé. Elle s'étalait au grand soleil, elle frissonnait, elle frémissait au moindre appel, heureuse et fière de s'affirmer, de se manifester avec la belle et tumultueuse ostentation méridionale; et

c'était à présent le « neutraliste » qui se cachait comme un insecte inavouable. L'espèce en avait à peu près disparu, anéantie par le grand souffle qui s'élevait de toutes parts. Les Allemands se terraient, on ne sait où; et dès lors il devenait certain que la guerre était inévitable et imminente.

En l'espace de trois mois, s'était fait un immense travail. Il est, pour l'instant, impossible de peser et d'évaluer la part de chacun de ceux qui l'accomplirent. Mais, dès à présent, on peut dire que dans ce pays que gouverne avant tout l'opinion et qui plus que nul autre a dans le sang les traditions et les habitudes du Forum et des vieilles républiques, c'est surtout la parole qui transforma les cœurs et décida l'action.

A ce point de vue, l'admirable campagne d'agitation et de propagande qu'y menèrent deux députés belges, Jules Destrée, et Georges Lorand, eut une importance et des

conséquences qu'on ne saurait comparer à rien de ce qui s'y fit avant l'arrivée de d'Annunzio et dont il est difficile de se rendre compte si l'on n'a pas assisté à l'une ou l'autre de ces conférences où, durant plus de six mois, infatigablement, de ville en ville, depuis les plus petites jusqu'aux plus populeuses, ils poussèrent le cri de détresse de la Belgique martyrisée, dévoilant les mensonges, la félonie, les monstruosités et les dévastations de la horde barbare, et faisant retentir avec une éloquence souveraine, la grande voix de la justice méconnue et du droit bafoué.

J'ai entendu plus d'une fois Jules Destrée et j'ai pu juger par moi-même de l'action prestigieuse, — le mot n'est pas trop fort, — qu'il exerçait sur les foules italiennes. C'étaient de beaux spectacles que je n'oublierai pas et où j'ai entrevu tout ce qu'il y a de mystérieux, d'incantatoire et de surnaturel dans la véritable éloquence.

Il s'avançait, l'air las, accablé, affaissé. La foule, comme toutes les foules en attendant leur maître, se tassait à ses pieds, silencieusement bruissante, indécise, amorphe, ne sachant pas encore ce qu'elle allait vouloir. Il commençait d'une voix éteinte, lente, presque hésitante, paraissant chercher péniblement ses idées et ses expressions, mais tâtant en réalité les points sensibles, les points magnétiques de l'être énorme et inconnu dont il fallait atteindre l'âme. Au début, il était évident qu'il ne savait pas au juste ce qu'il allait dire. Il promenait ses mots sur l'assemblée, comme des antennes. Ils lui revenaient chargés de fluides, de sympathies, de forces et de renseignements précis. Alors le débit s'accélérait, le corps se redressait, grandissait et s'élargissait. La voix s'amplifiait, énorme, prenante ou sarcastique, bouleversant comme un orage toutes les pensées des auditeurs, s'écrasant aux parois des édifices les plus

vastes, débordant par les fenêtres et les portes et allant attiser jusqu'au bout des rues houleuses, les ardeurs et les haines dont frémissait la salle. Le masque fauve, brutal, ravagé, tout creusé d'ombre et tout balafré de lumière, d'une magnifique et puissante laideur, devenait le masque même et le visible symbole des passions furieuses et généreuses de la foule. En ces moments il méritait vraiment le nom que j'entendais murmurer autour de moi et que les Italiens lui donnaient avec une sorte de crainte et de joie désarmées devant une force irrésistible : il était « l'Orateur formidable ».

Mais toute cette puissance qui semblait aveuglément déchaînée était, au fond, très avisée, très subtile et merveilleusement disciplinée. Il fallait en effet une extrême prudence dans le maniement de ces foules exaltées mais ombrageuses; et tel orateur français, dont je ne veux pas citer le nom, qui

tenta la même aventure, l'apprit à ses dépens. L'Italien est généreux, courtois, hospitalier, exubérant, enthousiaste, mais fier et susceptible. Il n'admet pas facilement qu'on vienne lui dicter sa conduite, lui faire des reproches, lui donner des conseils. Il a conscience de sa valeur, il sait qu'il est l'aîné de notre civilisation et que nul n'a le droit de le prendre en tutelle. Il faut donc, sous les dehors de l'éloquence la plus fougueuse et la plus débridée, une parfaite maîtrise de soi, une circonspection et un tact infinis. Il faut souvent se faire entendre à demi-mot, se plier aux circonstances les plus diverses, les plus inattendues et en tirer parti. Je me rappelle, entre autres, une séance à Naples singulièrement épineuse. Le Napolitain, qui n'est guère belliqueux, tenait néanmoins à ne pas se montrer indifférent aux mouvements généreux qui agitaient le reste de l'Italie. Au dernier moment, on nous avait prévenus qu'il

nous était permis de parler de la Belgique et de ses malheurs, mais que toute allusion trop vive à la guerre, toute attaque trop violente contre les bandits d'outre-Rhin, soulèverait des protestations qui pourraient nuire à notre cause. N'étant pas orateur, je n'avais, moi, que mon pauvre discours écrit, qui, nécessairement immuable, devenait dangereux. Il fallait préparer le terrain. Destrée monte à la tribune; et, dans une magistrale improvisation, commence par établir un long, un patient, un savant parallèle entre l'art flamand et l'art italien, entre les grands peintres de Florence et de Venise et ceux des Flandres et du Brabant; de là, par une pente insensible, il glisse peu à peu à la détresse actuelle de la Belgique, aux atrocités, aux infamies de ceux qui l'oppriment, à toute l'histoire, à toutes les injustices, à toutes les menaces de cette guerre sans nom. Il est acclamé; les barrières étaient rompues.

A ce qu'il avait dit, il était inutile d'ajouter quelque chose, mais il était permis de tout dire.

Il faut du reste reconnaître qu'un magnifique élan de pitié et d'admiration pour la Belgique soutenait l'orateur et donnait d'avance à tous les mots une portée, une puissance qu'ils n'avaient jamais eues. Cette sympathie spontanée et unanime prenait parfois les formes les plus touchantes, les plus inattendues. Toutes les difficultés s'aplanissaient magiquement devant nous ; les interdictions les plus sévères étaient ingénieusement tournées ou bénévolement levées. Des villes où nous devions passer, les hôteliers nous télégraphiaient pour solliciter la faveur de nous héberger, et à l'heure du règlement de comptes, il était impossible de faire accepter la moindre rémunération, et tout le personnel, depuis le portier majestueux jusqu'aux plus humbles *fachini*, refusait héroï-

quement les pourboires. Si nous entrions dans un restaurant et qu'on nous reconnût, les clients se levaient, se concertaient, commandaient une bouteille de quelque vin fameux; puis l'un d'eux s'avançait et nous demandait gentiment et respectueusement de leur faire l'honneur de vider avec eux une coupe à la délivrance de la terre martyre. Une sorte de ferveur discrète et émouvante se lisait dans tous les regards au souvenir de ce que notre patrie avait souffert pour le salut du monde et l'on peut dire que nulle part le sublime sacrifice de la Belgique ne fut plus noblement, plus affectueusement admiré et compris; comme on reconnaîtra quelque jour, quand le temps aura fait son œuvre, que si d'autres motifs préparèrent l'Italie à prendre sur ses épaules le poids terrible d'une guerre qui n'était pas inévitable, les seules qui réellement et dans le fond des âmes, déchaînèrent sa résolution, furent l'admiration, l'indi-

gnation et l'héroïque pitié que lui inspira le spectacle sans cesse ravivé de nos malheurs immérités. Vous ne trouverez pas dans l'histoire plus noble sacrifice pour une plus noble cause.

EN RELISANT THUCYDIDE[1]

C'est surtout aux moments où se fait l'histoire, en ces jours où se gravent de grandes pages encore inachevées, devant lesquelles pâliront toutes celles qu'on avait écrites, qu'il est salutaire de se tourner vers le passé afin d'y chercher des leçons, des encouragements et des avertissements. A cet égard, l'infatigable et l'implacable guerre qu'Athènes soutint durant vingt-sept ans contre Lacédémone, et dont l'enjeu était l'hégémonie de la Grèce, offre avec celle que nous menons nous-mêmes, plus d'une analogie et des enseignements qui devraient nous faire

1. *Figaro*, 29 mai 1915.

réfléchir. Les conseils qu'elle nous donne sont d'autant plus précieux, d'autant plus éclatants ou plus profonds, qu'elle nous est racontée par un homme qui demeure avec Tacite, malgré l'effort des siècles, les progrès de la vie et toutes les occasions de faire mieux, le plus grand historien que la terre ait connu. Thucydide, en effet, est l'historien, par excellence, l'historien tout ensemble rapide et détaillé, minutieusement documenté et largement intuitif, n'exposant que des faits incontestables, devinant les intentions les plus cachées et embrassant d'un seul coup d'œil toutes les conséquences politiques présentes et futures des événements qu'il rapporte. Il est en même temps l'un des plus parfaits écrivains, des plus admirables artistes de la littérature universelle; et, à ce point de vue, dans un monde entièrement différent et presque opposé, il n'a d'égal que Tacite. Mais Tacite est avant tout un prodigieux poète

tragique, un peintre d'abîmes, de flammes et de sang, un psychologue de monstres et de crimes; au lieu que Thucydide est surtout un grand moraliste politique, un homme d'État doué d'une clairvoyance extraordinaire, un peintre de plein air et de liberté, et le psychologue des hommes sains, ingénieux, subtils, généreux et merveilleusement intelligents qui peuplaient la Grèce d'autrefois. L'un ramasse des ombres, entasse d'opulentes ténèbres qu'il troue à chaque phrase d'éclairs éblouissants, mais demeure sombre et oppressé jusque sur les sommets, au lieu que l'autre ne condense que des clartés, rassemble des sentences qui sont des faisceaux de rayons, reste lumineux et respire librement jusqu'en ses profondeurs. Le premier est passionné, orageux, farouche, indigné, ulcéré, honnêtement mais implacablement injuste et tout pétri de haines magnifiques; le second est toujours égal, toujours à la même hau-

teur, qui est celle que peut atteindre, en son plus bel effort, la belle raison humaine. Il n'a d'autre passion que celle du bien public, de la justice, de la gloire et de l'intelligence. On dirait que toute son œuvre se déroule dans l'azur, et il n'est pas jusqu'au tableau célèbre de la peste d'Athènes qui ne semble couvert de soleil.

Mais je n'ai pas à poursuivre ce parallèle qui n'est point mon objet. Je ne m'attarderai pas davantage, sauf à y revenir peut-être un jour, aux leçons que nous pourrions tirer de cette guerre du Péloponèse, où la situation d'Athènes en face de Lacédémone donne matière à plus d'un rapprochement avec celle de la France en face de l'Allemagne. Nous n'y voyons pas, il est vrai, comme dans notre cas, des peuples civilisés en lutte contre une nation moralement barbare; c'étaient des Grecs contre des Grecs, mais dans la même race physique, deux esprits différents et

incompatibles. Athènes représentait la vie humaine, dans son épanouissement heureux, amène, allègre et pacifique. Elle ne s'intéressait sérieusement qu'aux bonheurs, aux richesses légères, aux beautés inoffensives et parfaites, aux doux loisirs, aux gloires et aux arts de la paix. Si elle faisait la guerre, c'était en se jouant, en souriant encore, la considérant comme un plaisir plus violent que les autres ou comme un devoir joyeusement accepté. Elle ne s'astreignait à aucune discipline, elle n'était jamais prête, elle improvisait tout aux dernières minutes, « aimant mieux, comme disait Périclès, se former à la vaillance par une vie facile que par un exercice pénible, à l'aide des mœurs plutôt que des lois; ayant l'avantage de ne pas se tourmenter d'avance des peines à venir, sans pour cela, au moment de l'épreuve, se montrer moins brave que ceux dont la vie est un travail sans fin ».

Pour Sparte, au contraire, la vie n'était que ce travail sans fin, une contrainte incessante, n'ayant d'autre objet que la guerre. Elle était sombre, austère, rigide, hargneuse, presque ascétique, ennemie de tout ce qui excuse la présence de l'homme sur cette terre, ravageuse, pillarde, incendiaire, dévastatrice, nid de guêpes à côté d'une ruche d'abeilles, menace et danger perpétuels pour tout ce qui l'environnait, aussi dure à elle-même qu'à autrui, et possédant un idéal qui peut paraître haut, si l'idéal de l'homme est d'être malheureux et l'esclave satisfait d'une discipline impitoyable. Du reste, au rebours de ceux que nous combattons, généralement honnête, loyale et probe, assez respectueuse des dieux et de leurs temples, du droit des gens et des traités. Il n'en est pas moins vrai que si, dès le début, elle avait régné seule ou sans rencontrer une ongue résistance, la Grèce n'eût pas été ce

que nous appelons la Grèce. Elle n'aurait laissé dans l'histoire que la trace précaire de vertus guerrières inutiles et de petits combats sans gloire; et l'humanité n'eût pas eu le foyer de lumière vers lequel elle se tourne encore aujourd'hui.

***

Quelle devait être l'issue de cette guerre? C'est ici que commence la leçon qu'il serait bon d'approfondir. Il semble bien, dès les premières rencontres, qu'en ce conflit, comme dans le nôtre, la volonté insaisissable qui gouverne les peuples était favorable aux moins civilisés; et de fait Lacédémone l'emporta momentanément et pour abuser à ce point de la victoire qu'elle en perdit bientôt le fruit. Mais durant vingt-sept ans, Athènes tint en échec la volonté mauvaise; durant

vingt-sept étés, durant vingt-sept hivers, pour compter comme Thucydide, elle nous prouva que, malgré l'apparence, on peut lutter contre ce qui semble écrit dans les enfers ou dans les cieux. Bien plus, alors que Sparte, dont l'unique industrie, l'unique éducation, la seule raison d'être et le seul idéal, était la guerre, se flattait d'écraser en quelques semaines, sous le poids de ses formidables hoplites, une cité volage, insouciante et désordonnée, Athènes, malgré le coup déloyal que lui porta le sort en lui envoyant une peste qui enleva le tiers de sa population civile et le quart de son armée, Athènes, durant dix-sept années, tint manifestement la victoire dans ses mains, eut plus d'une fois, Lacédémone à sa merci, et ne commença de descendre l'âpre chemin de la défaite et de la ruine qu'après la désastreuse expédition de Sicile, où entraînée par ses rhéteurs et prise d'une inconcevable folie, tandis qu'elle avait

encore sur les bras l'effroyable ennemi qu'elle contenait à peine, elle jeta dans une aventure lointaine, inutile, inconnue et désespérée, toute sa flotte, tous ses soldats et toutes ses richesses. Elle résista encore dix ans au déclin de sa fortune, accumulant ses torts envers la sagesse et le simple bon sens, et serrant de ses propres mains le nœud qui devait l'étrangler, comme pour nous montrer que le destin n'est le plus souvent que notre démence et que l'inévitable fatalité ne prend racine qu'en des fautes qu'on pouvait éviter.



Mais ceci non plus n'était pas mon véritable objet. Je voulais simplement, en ces jours où nous avons à consoler tant de douleurs et tant de morts à honorer, rappeler une page écrite il y a plus de deux mille ans, à la gloire des héros athéniens tombés pour la

patrie dans les premiers combats de cette guerre. Selon la coutume des Grecs, les ossements des morts qu'on avait brûlés sur les champs de bataille étaient, à la fin de l'année, solennellement ramenés à Athènes et le peuple choisissait le plus grand orateur de la cité pour prononcer l'oraison funèbre. A Périclès, fils de Xanthippos, le Périclès de l'âge d'or de la beauté humaine, échut cet honneur. Après avoir fait un juste et magnifique éloge des institutions et de la patrie athéniennes, il poursuivit en ces termes que je cite d'après l'excellente traduction de M. E. A. Bétant :

« Si je me suis étendu sur les louanges de notre ville, c'est pour bien constater que la partie n'est pas égale entre nous et les peuples qui ne jouissent pas de semblables avantages, c'est aussi pour appuyer par des preuves non équivoques l'éloge des guerriers qui font l'objet de ce discours.

A cet égard, ma tâche est à peu près accomplie; car tout ce que j'ai exalté dans notre République est dû à leurs vertus et à celles de leurs pareils. Il est bien peu de Grecs auxquels on puisse donner des louanges si légitimes. Rien n'est plus propre à mettre en relief le mérite d'un homme que cette fin glorieuse qui, chez eux, a été la révélation et le couronnement de la valeur.

« Ceux qui, à d'autres égards sont moins recommandables, ont raison de s'immoler dans les combats pour leur pays; ils effacent ainsi le mal par le bien, ils rachètent par leurs services publics les torts de leur conduite privée. Mais tel n'a pas été le mobile de nos héros. Nul d'entre eux n'a faibli par le désir de jouir plus longtemps de la fortune; nul, dans l'espoir d'échapper à l'indigence et de s'enrichir, n'a voulu ajourner l'heure du danger; mais désirant par-dessus tout punir d'injustes adversaires, et regardant cette lutte comme la plus

glorieuse, ils ont voulu, à ce prix, satisfaire tout à la fois leur vengeance et leurs vœux. Ils ont livré à l'espérance la perspective incertaine de la victoire; mais se sont réservé la plus forte part du péril. Préférant se venger, et mourir plutôt que de céder pour sauver leur vie, ils ont repoussé la flétrissure de leur mémoire, bravé les chances du combat; et, dans un rapide moment, ils sont sortis de la vie au plus fort de la gloire, non à l'instant de la crainte.

« C'est ainsi que ces guerriers se sont montrés les dignes enfants de la patrie. Quant à vous qui leur survivez, souhaitez que vos jours soient plus heureusement préservés, mais déployez contre les ennemis le même héroïsme. Ne vous bornez pas à exalter en paroles les biens attachés à la défense du pays et au châtiment de ceux qui l'attaquent mais contemplez chaque jour, dans toute sa splendeur, la puissance de notre République;

nourrissez-en votre enthousiasme, et, quand vous en serez bien pénétrés, songez que c'est à force d'intrépidité, de prudence et de dévouement, que ces héros l'ont élevée si haut. Bien que le succès n'ait pas toujours couronné leurs efforts, ils n'ont pas voulu frustrer Athènes de leur vaillance; mais lui ont payé le plus magnifique tribut. En s'immolant pour la patrie ils ont acquis une gloire immortelle et trouvé un superbe mausolée, moins dans la tombe où ils reposent, que dans le souvenir toujours vivant de leurs exploits. Les hommes illustres ont pour tombeau la terre entière. Non seulement leur pays conserve leurs noms gravés sur des colonnes, mais jusque dans les régions les plus lointaines, à défaut d'épitaphe, la renommée élève à leur mémoire un monument immatériel.

« Les prenant donc aujourd'hui pour modèle et plaçant le bonheur dans la liberté, la liberté dans le courage, ne reculez pas

devant les hasards des combats. Ce ne sont pas les malheureux privés de l'espérance d'un meilleur sort qui ont le plus de raison de sacrifier leur vie, mais ceux qui ont encore à perdre et à qui un revers peut ravir de précieux avantages. Pour l'homme de cœur, l'humiliation qui suit un acte de faiblesse est plus poignante que cette mort qu'on ne sent pas, lorsqu'elle vient frapper dans sa force le guerrier animé par l'espérance commune.

« Aussi n'est-ce pas des larmes, mais plutôt des encouragements que je veux offrir aux pères qui m'écoutent. Ils savent, eux qui ont grandi au milieu des vicissitudes de la vie, que le bonheur est pour ceux qui obtiennent, comme vos fils, la fin la plus glorieuse ou, comme vous, le deuil le plus glorieux, et pour qui le terme de la vie est la mesure de la félicité.

« Je sais qu'il est difficile de vous persua-

der car souvent le bonheur d'autrui vous rappellera celui dont vous jouissiez naguère. Je sais que la douleur n'est pas dans l'absence des biens qu'on n'a pas connus, mais dans la privation de ceux dont on s'était fait une douce habitude. Reprenez donc courage dans l'espoir d'avoir d'autres enfants, vous à qui l'âge le permet encore. De nouveaux fils remplaceront dans les familles ceux qui ne sont plus; l'État y gagnera à la fois de réparer ses pertes et de voir garantir sa sûreté; car on ne saurait apporter dans les délibérations le même patriotisme et la même sagesse, lorsqu'on n'a pas, comme les autres, des enfants exposés au danger.

« Et vous qui approchez du terme de la carrière, considérez comme un gain d'en avoir passé la plus grande partie dans le bonheur. Songez que le reste sera court et allégé par la loire de vos enfants. La passion de l'honneur est la seule qui jamais ne vieillisse; et, dans

la caducité de l'âge, le seul plaisir n'est pas, comme on le prétend, d'amasser des richesses, mais de commander le respect.

« Maintenant que chacun de vous se retire, après avoir donné des larmes à ceux qu'il a perdus. »

Ces paroles prononcées il y a vingt-trois siècles, retentissent dans nos cœurs comme si elles étaient d'hier. Elles célèbrent nos morts, mieux que ne le saurait faire la plus vivante de nos voix. Inclinons-nous devant leur beauté souveraine et devant le grand peuple qui les applaudissait et n'était pas incapable de les comprendre.

LE MASSACRE DES INNOCENTS

Le Massacre des Innocents parut pour la première fois en 1886, dans une petite revue : *La Pléiade*, que quelques amis et moi avions fondée au Quartier Latin, et qui mourut d'inanition après son sixième numéro. Si je fais place ici à ces modestes pages d'un début sans éclat, — car je n'avais rien imprimé jusqu'à ce jour, — ce n'est pas que je m'abuse sur les mérites de cette œuvre de jeunesse, où je m'étais simplement appliqué à reproduire de mon mieux les divers épisodes d'un tableau du musée de Bruxelles, peint au XVIe siècle par Pieter Breughel-le-Vieux. Mais il m'a semblé que les événements avaient trans-

formé cet humble exercice littéraire en une sorte de vision symbolique; car il n'est que trop vraisemblable que des scènes analogues ont dû se répéter dans plus d'un de nos malheureux villages des Flandres ou de Wallonie; et que pour les décrire telles qu'elles viennent de se passer, il n'y aurait qu'à changer le nom des bourreaux et probablement, hélas! à en accentuer la cruauté, l'injustice et l'horreur.

Je supprime les premiers alinéas qui retarderaient assez inutilement le récit.



Le lendemain, on l'enterra, et il n'y eut plus d'événements extraordinaires à Bethléem cette semaine-là. Mais le dimanche suivant, des loups affamés parcoururent le pays, après la grand'messe, et il neigea jusqu'à

midi; puis le soleil brilla soudain et les paysans rentrèrent dîner comme d'habitude et s'habillèrent pour le salut.

A ce moment il n'y avait personne sur la place, car il gelait cruellement; seuls, les chiens et les poules vaguaient sous les arbres, où des moutons broutaient un triangle de gazon; et la servante du curé balayait la neige dans son jardin.

Alors une troupe d'hommes armés passa le pont de pierre au bout du village et s'arrêta dans le verger. Des paysans sortirent de leur demeure, mais rentrèrent terrifiés en reconnaissant les Espagnols et se mirent aux fenêtres afin de voir ce qui allait se passer.

Il y avait une trentaine de cavaliers couverts d'armures, autour d'un vieillard à barbe blanche. Ils portaient en croupe des lansquenets jaunes ou rouges qui mirent pied à terre et coururent sur la neige pour se dégourdir, pendant que plusieurs soldats habillés de fer

descendaient aussi et pissaient contre les arbres auxquels ils avaient attaché leurs chevaux.

Puis ils se dirigèrent vers l'auberge du Soleil-d'Or et frappèrent à la porte. On leur ouvrit en hésitant; et ils allèrent se chauffer près du feu en se faisant verser de la bière.

Ensuite ils sortirent de l'auberge avec des pots, des cruches et des pains de froment destinés à leur compagnons rangés autour de l'homme à barbe blanche qui attendait au milieu des lances.

Comme la rue était déserte, le chef envoya des cavaliers derrière les maisons, afin de garder le village du côté de la campagne, et ordonna aux lansquenets d'amener devant lui les enfants âgés de deux ans et au-dessous, pour les massacrer, selon qu'il est écrit en l'Évangile de Saint-Mathieu.

Ils allèrent d'abord à la petite auberge du

Chou-Vert, et à la chaumière du barbier, voisines au milieu de la rue.

L'un d'eux ouvrit l'étable, et une bande de porcs s'en échappa qui se répandit de tous côtés. L'aubergiste et le barbier sortirent de leur maison et demandèrent humblement aux soldats ce qu'ils désiraient; mais ceux-ci n'entendaient pas le flamand et entrèrent afin de chercher les enfants.

L'aubergiste en avait un qui pleurait en chemise sur la table où l'on venait de dîner. Un homme le prit dans ses bras et l'emporta sous les pommiers, tandis que le père et la mère le suivaient en poussant des hurlements.

Les lansquenets ouvrirent encore l'étable du tonnelier, celle du forgeron, celle du sabotier; et les veaux, les vaches, les ânes, les cochons, les chèvres, les moutons et les lapins se promenèrent sur la place. Lorsqu'ils enfoncèrent le vitrage du charpentier, plusieurs paysans, parmi les vieillards et les plus

riches de la paroisse, s'assemblèrent dans la rue et s'avancèrent vers les Espagnols. Ils ôtèrent respectueusement leurs bonnets et leurs feutres devant le chef au manteau de velours, en demandant ce qu'il comptait faire; mais lui-même ignorait leur langue et quelqu'un alla chercher le curé.

Il s'apprêtait pour le salut et revêtait une chasuble d'or dans la sacristie. Le paysan cria : « Les Espagnols sont dans le verger! » Épouvanté, le prêtre courut à la porte de l'église, suivi des enfants de chœur qui portaient les cierges et l'encensoir.

Alors il vit les animaux des étables circulant sur la neige et sur le gazon, les cavaliers dans le village, les soldats devant les portes, les chevaux liés aux arbres le long de la rue, les hommes et les femmes suppliant autour de celui qui tenait l'enfant en chemise.

Il s'élança dans le cimetière, et les paysans

se tournèrent avec inquétude vers leur prêtre qui arrivait comme un dieu couvert d'or et l'environnèrent devant l'homme à barbe blanche.

Il parla flamand et latin; mais le chef haussait lentement les épaules pour exprimer qu'il ne comprenait point.

Ses paroissiens lui demandaient à voix basse : « Que dit-il? que va-t-il faire? » D'autres, voyant le curé, sortaient craintivement de leurs fermes, des femmes accouraient et chuchotaient dans les groupes, tandis que les soldats qui assiégeaient un cabaret, se joignaient au grand rassemblement qui se formait sur la place.

Alors celui qui tenait par la jambe l'enfant de l'aubergiste du Chou-Vert, lui trancha la tête d'un coup d'épée.

Ils la virent tomber devant eux, suivie du reste du corps qui saignait sur l'herbe. La mère ramassa celui-ci et l'emporta en oubliant

la tête. Elle trotta vers sa maison mais se heurta contre un arbre et tomba à plat ventre dans la neige où elle demeura évanouie, cependant que le père se débattait entre deux soldats.

De jeunes paysans lancèrent quelques pierres; mais les cavaliers abaissèrent leurs lances, les femmes s'enfuirent et le curé se mit à hurler avec ses paroissiens, au milieu des moutons, des oies et des chiens.

Néanmoins, comme les soldats s'éloignaient, ils se turent pour voir ce qu'ils allaient faire.

La bande entra dans la boutique des sœurs du sacristain; puis elle sortit tranquillement, sans faire de mal aux cinq femmes qui priaient à genoux sur le seuil.

Ensuite ils avisèrent l'auberge du bossu de Saint-Nicolas. Là aussi on leur ouvrit à l'instant pour les apaiser; mais ils reparurent au milieu d'un grand tumulte, avec trois enfants sur les bras, entourés du bossu,

de sa femme et de ses filles, qui les suppliaient à mains jointes.

Arrivés devant le vieillard, ils déposèrent les enfants au pied d'un orme, où ils restèrent assis sur la neige en leurs habits de fête. Mais l'un d'eux, qui avait une robe jaune, se leva et courut en chancelant vers les moutons. Un soldat le poursuivit, l'épée nue; et l'enfant mourut la face dans l'herbe, pendant que l'on tuait les autres autour de l'arbre.

Tous les paysans et les filles de l'aubergiste prirent la fuite en poussant de grands cris et rentrèrent dans les fermes. Resté seul, le curé suppliait les Espagnols avec des hurlements, se traînant à genoux d'un cheval à l'autre, les bras en croix, tandis que le père et la mère, assis sur la neige, pleuraient pitoyablement leurs enfants morts, étendus en travers de leurs jambes.

En parcourant la rue, les lansquenets remarquèrent la grande maison bleue d'un

fermier. Ils voulurent enfoncer la porte, mais elle était de chêne et couverte de clous. Ils prirent alors des tonneaux gelés dans une mare devant le seuil et s'en servirent pour monter à l'étage où ils pénétrèrent par la fenêtre.

Il y avait eu une fête en cette ferme; et des parents étaient venus manger des gaufres, du flan et du jambon. Au bruit des vitres brisées, ils s'étaient réfugiés derrière la table couverte de cruchons et de vaiselle. Les soldats entrèrent dans la cuisine; et après une bataille où plusieurs furent blessés, s'emparèrent des petits garçons, des petites filles et du valet qui avait coupé le pouce d'un lansquenet, et sortirent en fermant la porte pour empêcher les habitants de les accompagner.

Quand ils furent devant le vieillard, ils jetèrent les enfants sur le gazon et les tuèrent paisiblement avec leurs lances et leurs épées, pendant que sur toute la façade de la maison

bleue, les femmes et les hommes penchés aux fenêtres de l'étage et du grenier, blasphémaient et s'agitaient éperdument à la vue des robes blanches, roses ou rouges de leurs petits, immobiles sur l'herbe entre les arbres. Puis les soldats pendirent le valet de ferme à l'enseigne de la Demi-Lune, de l'autre côté de la rue; et il y eut un long silence dans le village.

Le massacre à présent s'étendait. Les mères s'échappaient des masures, et à travers les jardins et les potagers, essayaient de fuir dans la campagne; mais les cavaliers les poursuivaient et les refoulaient dans la rue. Des paysans, le bonnet dans leurs mains jointes, suivaient à genoux ceux qui entraînaient leurs enfants, parmi les chiens qui aboyaient joyeusement dans le désordre. Le curé, les bras au ciel, courait le long des maisons, priant désespérément comme un martyr; et les soldats, tremblant de froid,

soufflaient dans leurs doigts en circulant sur la route, ou, les mains dans leurs poches de leur haut-de-chausse, et l'épée sous le bras, attendaient devant les fenêtres des maisons qu'on escaladait.

Voyant la douleur craintive des paysans, ils entraient maintenant par petites bandes dans les fermes; et tout le long de la rue c'étaient les mêmes scènes. Une maraîchère qui habitait la vieille chaumière de briques roses, à côté de l'église, poursuivait, armée d'une chaise, deux hommes qui emportaient ses enfants dans une brouette. Elle devint malade en les voyant mourir; et on l'assit sur sa chaise, contre un arbre de la route.

D'autres soldats grimpèrent dans les tilleuls, devant une ferme peinte en lilas, et enlevèrent des tuiles afin de s'introduire dans la maison. Quand ils reparurent sur le toit, le père et la mère, les bras tendus, s'élevèrent aussi dans l'ouverture, et ils les renfoncèrent à

plusieurs reprises en leur assénant des coups d'épée sur la tête, avant de redescendre dans la rue.

Une famille, enfermée dans la cave d'une énorme chaumière, pleurait par le soupirail où le père brandissait furieusement une fourche. Un vieillard chauve sanglotait tout seul sur un tas de fumier, une femme en robe orange s'était évanouie sur la place et son mari la soutenait sous les aisselles, en gémissant à l'ombre d'un poirier; une autre embrassait sa petite fille qui n'avait plus de mains, et lui soulevait alternativement les bras pour voir si elle ne voulait pas revivre. Une autre s'échappa dans la campagne et les soldats la poursuivaient entre les meules, à l'horizon des champs de neige.

Sous l'estaminet des Quatre-fils-Aymon, se voyait le tumulte d'un siège. Les habitants s'étaient barricadés, et les soldats tournaient autour de la demeure sans y pouvoir pénétrer.

Ils essayaient de grimper jusqu'à l'enseigne, en s'aidant des espaliers de la façade, lorsqu'ils découvrirent une échelle derrière la porte du jardin. Ils l'appliquèrent au mur et montèrent à la file. Mais l'aubergiste et toute sa famille leur lancèrent alors par les fenêtres, des chaises, des assiettes, et des escabeaux. L'échelle se rompit et les soldats tombèrent.

Au fond d'une cabane, une autre bande trouva une paysanne qui lavait ses enfants, devant le feu, dans un cuvier. Étant vieille et presque sourde elle ne les entendit pas entrer. Deux hommes prirent le cuvier, l'emportèrent; et la femme ahurie les suivit avec les vêtements des petits qu'elle voulait rhabiller. Mais quand elle vit, tout d'un coup, du haut du seuil, les taches de sang sur la neige, les berceaux renversés, les femmes agenouillées et celles qui agitaient les bras autour des morts, elle se mit à crier formidablement en frappant les soldats qui

déposèrent le cuvier pour se défendre. Le curé accourut également et les mains jointes sur sa chasuble, implora les Espagnols devant les enfants nus qui se lamentaient dans l'eau. Des soldats arrivèrent qui l'écartèrent et lièrent la folle à un arbre.

Le boucher avait caché sa petite fille, et appuyé contre le mur de sa maison, affectait de regarder avec indifférence. Un lansquenet et un de ceux qui avaient une armure, entrèrent chez lui et découvrirent l'enfant dans un chaudron de cuivre. Alors le boucher, désespéré, saisit un coutelas et les poursuivit dans la rue; mais une troupe qui passait le désarma et le pendit par les pieds aux crocs du mur, entre les bêtes écorchées, où il remua les bras et la tête en blasphémant jusqu'à la tombée de la nuit.

Du côté du cimetière, il y avait un grand rassemblement devant une longue grange peinte en vert. L'homme pleurait à chaudes

larmes sur le seuil. Comme il était fort gros et de joviale figure, les soldats assis au soleil, contre le mur, l'écoutaient avec attendrissement en caressant le chien. Mais celui qui emmenait l'enfant faisait des gestes pour dire : « Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute ! »

Un paysan pourchassé sauta dans une barque amarrée au pont de pierre et s'éloigna sur l'étang avec sa femme et ses enfants. N'osant se risquer sur la glace, les soldats marchaient pleins de colère dans les roseaux. Ils grimpèrent dans les saules de la rive pour tâcher d'atteindre les fugitifs à coups de lance, et n'y parvenant pas, ils menacèrent longtemps toute la famille épouvantée dans sa barque.

Le verger cependant était toujours plein de monde ; car c'est là que l'on tuait la plupart des enfants aux pieds de l'homme à barbe blanche qui présidait au massacre. Les petits garçons et les petites filles qui mar-

chaient déjà seuls s'y réunissaient aussi et regardaient curieusement mourir les autres en mangeant les tartines de leur goûter, ou se groupaient autour du fou de la paroisse qui jouait de la flûte sur l'herbe.

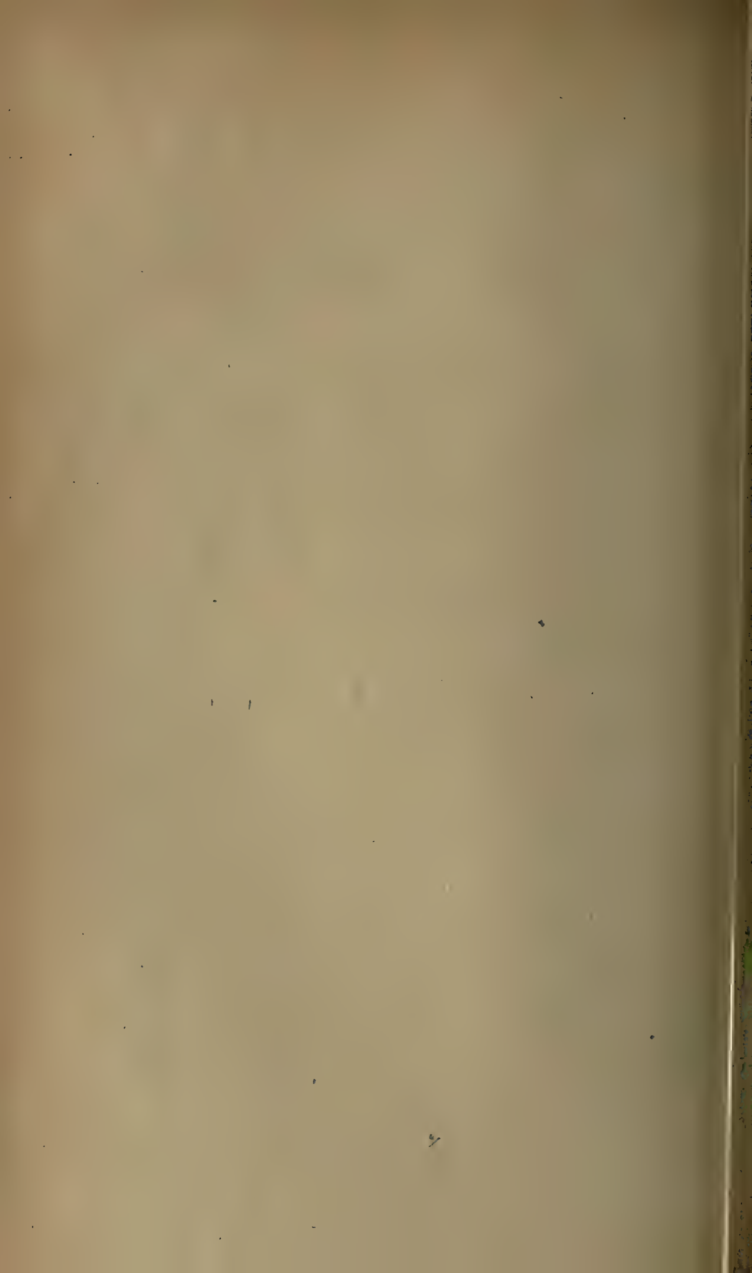
Alors il y eut tout à coup un long mouvement dans Bethléem. Les paysans couraient vers le château qui se trouvait sur une butte de terre jaune, au bout de la rue. Ils avaient aperçu le seigneur penché sur les créneaux de la tour, d'où il contemplait le massacre. Et les hommes, les femmes, les vieillards, les mains tendues, le suppliaient comme un roi dans le ciel. Mais, lui, levait les bras et haussait les épaules pour exprimer son impuissance; et comme ils l'imploraient de plus en plus terriblement, la tête nue, agenouillés dans la neige, en poussant de grandes clameurs, il rentra dans sa tour et les paysans n'eurent plus d'espoir.

Lorsque tous les enfants furent exterminés,

les soldats fatigués essuyèrent leurs épées et soupèrent sous les poiriers. Ensuite les lansquenets montèrent en croupe et ils quittèrent tous ensemble Bethléem, par le pont de pierre, comme ils étaient venus.

Enfin le soleil se coucha derrière la forêt. Las de courir et de supplier, le curé s'était assis sur la neige, devant l'église, et sa servante se tenait près de lui. Ils voyaient la rue et le verger pleins de paysans qui circulaient sur la place et le long des maisons. Des familles, l'enfant mort sur les genoux, ou dans les bras, racontaient leur malheur avec étonnement. D'autres le pleuraient encore où il était tombé, près d'un tonneau, sous une brouette, au bord d'une mare, ou l'emportaient silencieusement. Plusieurs lavaient déjà les bancs, les chaises, les tables, les chemises tachées de sang et relevaient les berceaux jetés dans la rue. Mais presque toutes les mères se lamentaient sous les arbres, de-

vant les petits corps étendus sur le gazon, et qu'elles reconnaissaient à leurs robes de laine. Ceux qui n'avaient pas d'enfants se promenaient sur la place et s'arrêtaient autour des groupes désolés. Les hommes qui ne pleuraient plus, poursuivaient avec les chiens leurs bêtes échappées ou réparaient leurs fenêtres brisées et leurs toits entr'ouverts, tandis que le village s'apaisait aux clartés de la lune qui montait dans le ciel.



LES DIEUX DE LA GUERRE[1]

La guerre offrit toujours aux méditations des hommes un thème magnifique et incessamment renouvelé. Il demeure, hélas! bien certain que la plupart de nos efforts et de nos inventions convergent toujours avec elle et en font une sorte de miroir diabolique où se reflète, à l'envers et en creux, le progrès de notre civilisation.

Je ne veux aujourd'hui l'envisager qu'à un seul point de vue, afin de constater une fois de plus qu'à mesure que nous conquérons quelque chose sur les forces inconnues, nous nous livrons davantage à celles-ci. Dès

1. De *L'Intelligence des fleurs*, 1907.

que nous avons saisi dans la nuit ou le sommeil apparent de la nature une lueur, une source d'énergie nouvelle, nous devenons souvent ses victimes et presque toujours ses esclaves. On dirait qu'en croyant nous délivrer, nous délivrons de redoutables ennemis. Il est vrai qu'à la longue ces ennemis finissent par se laisser conduire et nous rendent des services dont nous ne saurions plus nous passer. Mais à peine l'un d'eux a-t-il fait sa soumission qu'en passant sous le joug il nous met sur la trace d'un adversaire infiniment plus dangereux, et notre sort devient ainsi de plus en plus glorieux et de plus en plus incertain. Parmi ces adversaires, il s'en trouve d'ailleurs qui semblent tout à fait indomptables. Mais peut-être ne demeurent-ils rebelles que parce qu'ils savent mieux que les autres faire appel à de mauvais instincts de notre cœur qui retardent de plusieurs siècles sur les conquêtes de notre intelligence.

*
* *

Il en va notamment ainsi dans la plupart des inventions qui se rapportent à la guerre. Nous l'avons vu en de récents et monstrueux conflits. Pour la première fois, depuis l'origine de l'histoire, des puissances entièrement nouvelles, des puissances enfin mûres et dégagées de l'ombre de séculaires expériences préparatoires, vinrent supplanter les hommes sur le champ de bataille. Jusqu'en ces dernières guerres, elles n'étaient descendues qu'à mi-côte, se tenaient à l'écart et agissaient de loin. Elles hésitaient à s'affirmer, et il y avait encore quelque rapport entre leur action insolite et celle de nos propres mains. La portée du fusil ne dépassait pas celle de notre œil, et l'énergie destructive du canon le plus meurtrier, de l'explosif le

plus redoutable gardait des proportions humaines. Aujourd'hui, nous sommes débordés, nous avons définitivement abdiqué, notre règne est fini, et nous voilà livrés comme des grains de sable, aux monstrueuses et énigmatiques puissances que nous avons osé appeler à notre aide.



Il est vrai que, de tout temps, la part humaine des combats fut la moins importante et la moins décisive. Déjà, aux jours d'Homère, les divinités de l'Olympe, se mêlaient aux mortels dans les plaines de Troie et, presque invisibles mais efficaces dans leur nuée d'argent, dominaient, protégeaient ou épouvantaient les guerriers. Mais c'étaient des divinités encore peu puissantes et peu mystérieuses. Si leur intervention paraissait

surhumaine, elle reflétait la forme et la psychologie de l'homme. Leurs secrets se mouvaient dans l'orbite de nos secrets étroits, elles émanaient du ciel de notre intelligence, elles avaient nos passions, nos misères, nos pensées, à peine un peu plus justes, plus hautes et plus pures. Puis, à mesure que l'homme s'avance dans le temps, qu'il sort de l'illusion, que sa conscience augmente, que le monde se dévoile, les dieux qui l'accompagnent grandissent mais s'éloignent, deviennent moins distincts mais plus irrésistibles. A mesure qu'il apprend, à mesure qu'il connaît, le flot de l'inconnu envahit son domaine. A proportion que les armées s'organisent et s'étendent, que les armes se perfectionnent, que la science progresse et asservit les forces naturelles, le sort de la bataille échappe au capitaine pour obéir au groupe de lois indéchiffrables qu'on appelle la chance, le hasard, le destin. Voyez, par

exemple, dans Tolstoï, l'admirable tableau, qu'on sent authentique, de la bataille de Borodino ou de la Moskova, type de l'une des grandes batailles de l'Empire. Les deux chefs, Koutouzof et Napoléon, se tiennent à une telle distance du combat, qu'ils n'en peuvent saisir que d'insignifiants épisodes et ignorent presque tout ce qui s'y passe. Koutouzof, en bon fataliste slave, a conscience de la « force des choses ». Énorme, borgne, somnolent, écroulé devant une cabane, sur un banc recouvert d'un tapis, il attend l'issue de l'aventure, ne donne aucun ordre, se contentant de consentir ou non à ce qu'on lui propose. Mais Napoléon, lui, se flatte de diriger des événements qu'il n'entrevoit même pas. La veille, au soir, il a dicté les dispositions de la bataille; or, dès les premiers engagements, par cette même « force des choses » à laquelle se livre Koutouzof, pas une seule de ces dispositions n'est

ni ne peut être exécutée. Néanmoins, fidèle au plan imaginaire que la réalité a complètement bouleversé, il croit donner des ordres et ne fait que suivre, en arrivant trop tard, les décisions de la chance qui précèdent partout ses aides de camp hagards et affolés. Et la bataille suit son chemin tracé par la nature, comme un fleuve qui coule sans se soucier du cri des hommes rassemblés sur ses rives.

***

Pourtant Napoléon, de tous les généraux de nos dernières guerres, est le seul qui maintienne l'apparence d'une direction humaine. Les forces étrangères qui secondaient ses troupes et qui déjà les dominaient, sortaient à peine de l'enfance. Mais aujourd'hui que ferait-il? Parviendrait-il à ressaisir la centième part de l'influence qu'il avait

sur le sort des batailles? C'est qu'à présent les enfants du mystère ont grandi, et ce sont d'autres dieux qui surplombent nos rangs, poussent et dispersent nos escadrons, rompent nos lignes, font chanceler nos citadelles et couler nos vaisseaux. Ils n'ont plus forme humaine, ils émergent du chaos primitif, ils viennent de bien plus loin que leurs prédécesseurs et toute leur puissance, leurs lois, leurs intentions se trouvent hors du cercle de notre propre vie et de l'autre côté de notre sphère intelligente, dans un monde absolument fermé, le monde le plus hostile aux destinées de notre espèce, le monde informe et brut de la matière inerte. Or, c'est à ces inconnus aveugles et effroyables, qui n'ont rien de commun avec nous, qui obéissent à des impulsions et à des ordres aussi ignorés que ceux qui régissent les astres le plus fabuleusement éloignés, c'est à ces impénétrables et irrésistibles énergies que

nous remettons le soin de trancher ce qui est le plus proprement, le plus exclusivement réservé aux plus hautes facultés de la forme de vie que nous représentons seuls sur cette terre; c'est à ces monstres inclassables que nous confions la charge presque divine de prolonger notre raison et de faire le départ du juste et de l'injuste...

*
* *

A quelles puissances avons-nous donc livré nos privilèges spécifiques? — Je fais parfois ce rêve que l'un de nous soit doué d'un œil qui saisisse tout ce qui évolue autour de nous, tout ce qui peuple ces clartés où flottent nos regards et que nous croyons transparentes et vides, comme l'aveugle-né si d'autres sens ne le détrompaient point — croirait vides les ténèbres qui enserrent son

front. Imaginons qu'il perce le tain de cette sphère de cristal où nous vivons et qui ne réfléchit jamais que notre propre face, nos propres gestes et nos propres pensées. Imaginons qu'un jour, à travers toutes les apparences qui nous emprisonnent, nous atteignions enfin les réalités essentielles, et que l'invisible qui de toutes parts nous enveloppe, nous abat, nous redresse, nous pousse, nous arrête ou nous fait reculer, dévoile subitement les images immenses, affreuses, inconcevables que revêtent sûrement, dans un creux de l'espace, les phénomènes et les lois de la nature dont nous sommes les fragiles jouets. Ne disons pas que ce n'est là qu'un songe de poète; c'est maintenant, en nous persuadant que ces lois n'ont ni forme ni visage et en oubliant si facilement leur toute-puissante et infatigable présence, c'est maintenant que nous sommes dans le songe, dans le tout petit songe de l'illusion humaine; et

c'est alors que nous entrerions dans la vérité éternelle de la vie sans limites où baigne notre vie. Quel spectacle écrasant et quelle révélation qui frapperait d'effroi et paralyserait au fond de son néant toute énergie humaine! Voyez-vous, par exemple, entre tant d'autres triomphes illusoires de notre aveuglement, voyez-vous ces deux flottes qui se préparent au combat? — Quelques milliers d'hommes, aussi imperceptibles et inefficaces sur la réalité des forces mises en jeu qu'une pincée de fourmis, dans une forêt vierge, quelques milliers d'hommes se flattent d'asservir et d'utiliser, au profit d'une idée étrangère à l'univers, les plus incommensurables et les plus dangereuses de ses lois. Essayez de donner à chacune de ces lois un aspect ou une physionomie proportionnée et appropriée à sa puissance et à ses fonctions. Pour ne pas vous heurter dès l'abord à l'impossible, à l'inimaginable, négligez, si vous en avez

peur, les plus profondes et les plus grandioses, entre autres celles de la gravitation, à laquelle obéissent les vaisseaux et la mer qui les porte, et la terre qui porte la mer, et toutes les planètes qui soutiennent la terre. Il vous faudrait chercher si loin, dans de telles solitudes, dans de tels infinis, par delà de tels astres, les éléments qui la composent, que l'univers entier ne suffirait pas à lui prêter un masque, ni aucun rêve à lui donner une apparence plausible.

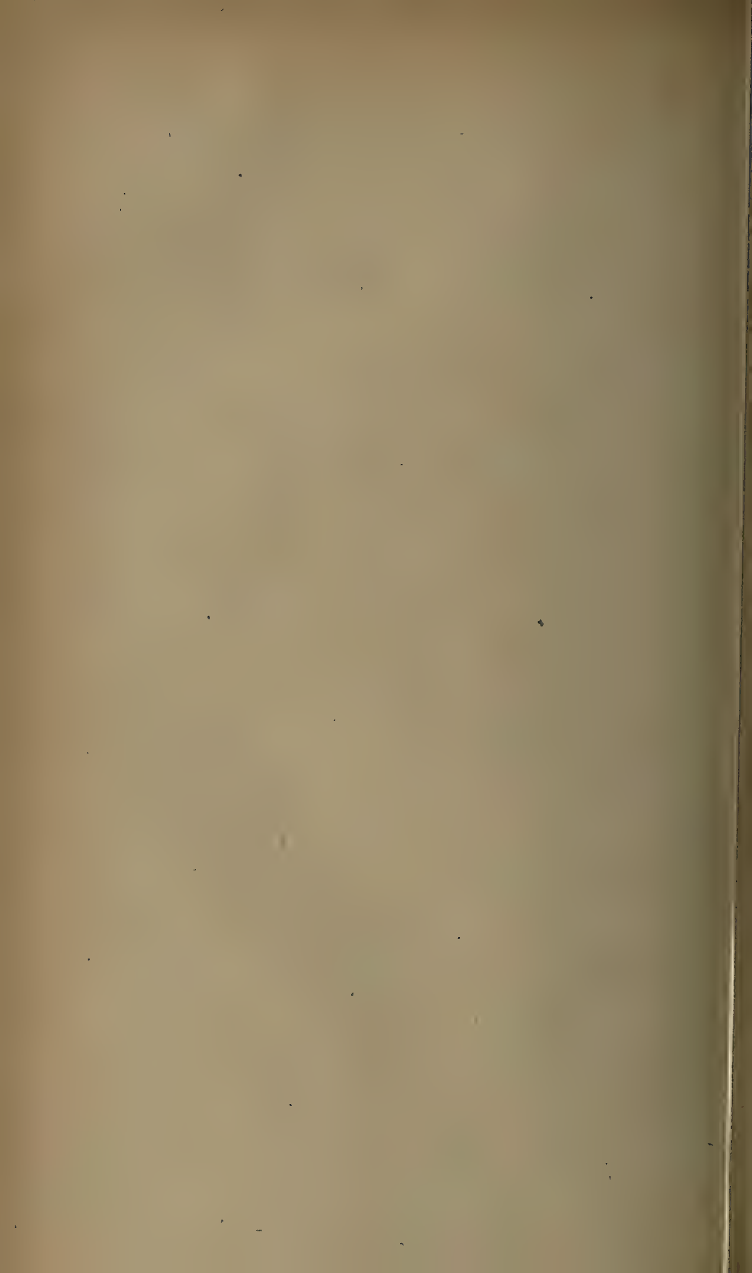
***

Ne prenons donc que les plus limitées, s'il en est qui connaissent des limites, les plus proches de nous, s'il en est qui soient proches. Bornons-nous pour l'instant à celles que ces vaisseaux croient soumises en leurs flancs, à celles que nous croyons spécialement dociles

et filles de nos œuvres. Quelle monstrueuse face, quelle ombre gigantesque attribuerons-nous, pour ne parler que d'elle, à la puissance des explosifs, dieux récents et suprêmes, qui viennent de détrôner, aux temples de la guerre, tous les dieux d'autrefois? D'où, de quelles profondeurs, de quels abîmes insondés surgissent-ils, ces démons qui jusqu'ici n'avaient jamais atteint la lumière du jour? A quelle famille de terreurs, à quel groupe imprévu de mystères faut-il les rattacher? — Mélinite, dynamite, panclastite, cordite et roburite, lyddite et balistite, spectres indescriptibles, à côté desquels la vieille poudre noire, épouvante de nos pères, la grande foudre même qui résumait pour nous le geste le plus tragique de la colère divine, semblent des bonnes femmes un peu bavardes, un peu promptes à la gifle, mais presque inoffensives et presque maternelles; personne n'a effleuré le plus superficiel de vos

innombrables secrets, et le chimiste qui compose votre sommeil, aussi profondément que l'ingénieur ou l'artilleur qui vous réveille, ignore votre nature, votre origine, votre âme, les ressorts de vos élans incalculables et les lois éternelles auxquelles vous obéissez tout à coup. Êtes-vous la révolte des choses immémorialement prisonnières? la transfiguration fulgurante de la mort, l'effroyable allégresse du néant qui tressaille, l'éruption de la haine ou l'excès de la joie? Êtes-vous une forme de vie nouvelle et si ardente qu'elle consume en une seconde la patience de vingt siècles? Êtes-vous un éclat de l'énigme des mondes qui trouve une fissure dans les lois de silence qui l'enserrent? Êtes-vous un emprunt téméraire à la réserve d'énergie qui soutient notre terre dans l'espace? Ramassez-vous en un clin d'œil, pour un bond sans égal vers un destin nouveau, tout ce qui se prépare, tout ce qui s'élabore, tout

ce qui s'accumule dans le secret des rocs, des mers et des montagnes? Êtes-vous âme ou matière ou un troisième état encore innomé de la vie? Où puisez-vous l'ardeur de vos dévastations, où appuyez-vous le levier qui fend un continent et d'où part votre élan qui pourrait dépasser la zone des étoiles où la terre votre mère exerce sa volonté? — A toutes ces questions, le savant qui vous crée répondra simplement que « votre force vient de la production brusque d'un grand volume gazeux dans un espace trop étroit pour le contenir sous la pression atmosphérique ». Il est certain que cela répond à tout, que tout est éclairci. Nous voyons là le fond du vrai, et nous savons dès lors, comme en toutes choses, à quoi nous en tenir.



PRO PATRIA[1]

Bien que rien ne me donne droit à l'honneur de parler au nom de mes compatriotes réfugiés, il convient cependant, puisqu'une aimable insistance m'amène ici, de remercier d'abord l'Angleterre de l'accueil qu'elle fait à leur détresse. Je ne suis qu'une voix dans la foule, et si mes paroles dépassent cette enceinte, et prêtent à celui qui les prononce une autorité qu'il n'a pas par lui-même, c'est qu'elles sont chargées d'une immense reconnaissance.

Dans cette affreuse guerre dont l'enjeu est

1. Discours prononcé au Queen's Hall de Londres, le 7 juillet 1915.

le salut et l'avenir de l'humanité, avant tout saluons la France, notre admirable sœur qui porte le plus grand poids, et qui, depuis plus de onze mois, après avoir brisé son premier et plus redoutable élan, lutte pied à pied, corps à corps, sans défaillance, sans relâche, avec un sourire héroïque, contre la plus formidable entreprise de pillage, de massacre et de dévastation que la terre ou l'enfer ait conçu depuis que l'homme connaît l'histoire de la planète qu'il occupe. Il y a là une révélation de qualités et de vertus qui dépasse tout ce que nous attendions de la part d'une nation qui nous avait pourtant accoutumés à en attendre tout ce qui fait la gloire et la beauté de l'homme. Il faut vivre en France, comme je le fais depuis bien des années, pour comprendre et admirer autant qu'elle le mérite, l'incomparable leçon de courage, d'abnégation, de fermeté, de décision, de sang froid, de dignité consciente, de maîtrise

de soi, de bonne humeur, de générosité chevaleresque, de charité et de sacrifice total que donne en ce moment au monde civilisé ce grand et noble peuple qui a civilisé plus d'une moitié du monde.

Saluons également la Russie sans limites, aux merveilleux soldats innocents, ingénus comme des saints d'autrefois et ignorant la peur comme des enfants qui ne savent pas encore ce que c'est que la mort. Là-bas, sur un front formidable, qui va de la Baltique à la mer Noire, avec un héroïsme touffu, silencieux et presque désarmé, et parmi des défaites qui ne sont que des victoires qui attendent, elle commence le grand travail de notre délivrance. Et saluons enfin la petite mais prodigieuse Serbie, qu'il faudra mettre quelque jour au sommet du monument de gloire que l'Europe élèvera demain au souvenir de ceux qui l'ont déchargée de ses chaînes.

Voilà pour eux. Ils ont droit à toute notre

reconnaissance, à toute notre admiration. Ils font magnifiquement tout ce qu'il fallait faire. Mais ils occupent dans la hiérarchie splendide du devoir, une place à part. Ils sont les protagonistes du devoir direct, matériel, tangible, irrécusable, inévitable. Cette guerre est leur guerre. A moins d'accepter la pire des hontes, la servitude, le massacre, la ruine et la famine, ils devaient l'entreprendre; ils ne pouvaient pas ne pas la faire. Ils étaient attaqués par l'ennemi-né, l'ennemi irréductible et absolu, qu'ils connaissaient assez pour savoir qu'ils n'avaient rien à en attendre qu'un désastre total et sans rémission. Il y allait de leur existence en ce monde. Ils n'avaient pas le choix; il fallait se défendre; et tout autre peuple à leur place, en aurait fait autant; seulement il en est peu qui l'eussent fait avec la même abnégation, le même dévouement, la même persévérance, la même loyauté et la même bravoure souriante.

*
* *

Mais pour nous, il n'était pas question d'un devoir de ce genre. Cet effroyable drame ne nous regardait pas. Il ne demandait qu'à passer à côté de nous sans nous atteindre; et loin de nous porter dommage, il eût fait affluer parmi nous les richesses sans maîtres que les armées en marche entraînent dans leurs remous. A nous Belges surtout, paisibles, hospitaliers, inoffensifs et presque désarmés, cette guerre devait, de par les traités mêmes qui assuraient notre existence, demeurer complètement étrangère. Certes, nous aimions la France parce que nous la connaissions aussi bien que nous-mêmes et qu'elle se fait aimer de tous ceux qui la connaissent. Mais nous n'avions aucune haine contre l'Allemagne. Il est vrai que malgré les vertus que

nous croyions qu'elle possédait et qui n'étaient que des masques d'espion, notre cœur ne répondait guère à ses avances obséquieusement perfides. Car l'Allemand, entre tous les habitants de notre planète, a cette particularité singulière et unique, que d'emblée, faisant probablement appel à des intuitions instinctives et profondes, il sait se rendre antipathique. Mais encore une fois, quelles que fussent nos préférences, nos traités, notre parole, la raison même de notre existence, tout nous interdisait de prendre part à ce conflit. C'est alors qu'est venu l'incroyable ultimatum, la monstrueuse sommation que vous savez, qui nous donnait douze heures pour choisir entre la ruine, la mort et le déshonneur. Comme vous le savez également, nous n'eûmes pas besoin de douze heures pour faire notre choix. Ce choix ne fut qu'un cri d'indignation et de résolution, spontané, farouche, irrésistible. Nous n'avons pas envi-

sagé un seul instant les circonstances atténuantes qu'aurait pu invoquer notre faiblesse. Nous n'avons pas songé une minute à l'absolution que l'histoire nous eût donné plus tard en considérant qu'une lutte contre des forces à ce point disproportionnées était inutile; que l'écrasement, le massacre et l'anéantissement étaient inévitables et que ce sacrifice de tout un petit peuple ne pouvait rien sauver, presque rien retarder et n'avait aucun poids dans l'immense balance où allaient se peser les destinées du monde. Il n'en fut pas question. On ne vit qu'un chose : la parole donnée. Il fallait mourir pour elle; et depuis ce jour nous mourons. Remontez le cours de l'histoire, interrogez les peuples de la terre et nommez ceux qui ont fait ou qui auraient fait ce que nous avons fait. Combien en trouvez-vous? Je ne juge pas ceux que je passe sous silence, car ce serait entrer dans le secret des cœurs que je n'ai pas le droit de violer; mais

en tout cas, il en est un que je puis nommer à haute voix sans crainte de me tromper, c'est le peuple anglais. Lui aussi est entré dans la lutte, non point par intérêt, par nécessité, par haine héréditaire, mais uniquement pour une question d'honneur. Il n'a pas souffert ce que nous avons souffert, il n'y a pas engagé ce que nous y avons engagé, c'est-à-dire tout ce que nous possédions sous la voûte des cieux; mais il ne doit cette immunité qu'à des circonstances extérieures. Le principe et la qualité de l'acte sont identiques. Nous nous trouvons sur le même plan, à un degré plus haut que les autres combattants. Ils sont les soldats de la nécessité, nous sommes les volontaires de l'honneur; et sans rien enlever à leurs mérites, ce titre ajoute aux nôtres tout ce qu'une idée pure et désintéressée ajoute aux plus beaux actes de courage. Et c'est pourquoi, nulle part en ce monde, notre sacrifice n'a été compris, admiré

et aimé comme il l'est ici. Vous vous êtes reconnus en nous. Il est indubitable, et nous le sentons aussi profondément que vous le sentez, il est indubitable, qu'à notre place, vous auriez fait exactement ce que nous avons fait. Vous l'auriez fait avec la même simplicité, la même ardeur tranquille et sûre, la même bonne foi. Vous vous seriez dévoués aussi totalement, avec le même mépris des phrases inutiles, la même conscience, la même ténacité. Et si je ne crains pas de recommencer devant vous l'éloge de ce que nous avons fait, c'est que tout cet éloge retombe sur vous-mêmes qui n'auriez pas hésité à faire les mêmes choses.

***

En effet, nous avons l'un et l'autre la même conception de l'honneur; et cette même pensée doit porter les mêmes fruits. A vos yeux

comme aux nôtres, une promesse formelle, une parole donnée est la chose la plus sacrée qui se puisse échanger entre deux hommes. Or, bien plus que la valeur d'un homme, parce qu'elle s'étend beaucoup plus loin, la valeur d'un peuple se mesure à l'idée qu'il se fait de son honneur et surtout à ce qu'il est capable de lui sacrifier. Sur toutes les autres idées qui mènent l'humanité, notamment sur l'idée religieuse, on peut ne pas s'entendre mais qui ne s'accorde pas sur celle-ci n'a plus droit au nom d'homme. Elle est le foyer le plus pur, le centre de plus en plus ardent de toute vertu, de toute dignité humaine.

Vous vous êtes entièrement sacrifiés à cette idée; et au nom de cette même idée, aussi puissante dans vos âmes que dans les nôtres, vous êtes venus à notre secours, comme nous savions que vous y viendriez, car nous comptions sur vous avec la même certitude que vous comptiez sur nous. Vous

êtes prêts aux mêmes sacrifices et vous en portez déjà fièrement les plus lourds. Aussi, dans cette énorme lutte, sommes-nous unis par des liens plus fraternels encore que ceux qui nous unissent aux autres alliés. Notre union est plus haute et plus généreuse, puisqu'elle est fondée tout entière sur les pensées et les sentiments les plus nobles qui puissent animer un cœur. Et cette union dans une confiance et une affection réciproques qui grandissent et s'élèvent d'heure en heure, nous aide l'un et l'autre à dépasser notre devoir.



Car nous l'avons dépassé et le dépassons chaque jour davantage. Nous avons fait et faisons bien plus que nous n'étions tenus de faire. Pour nous Belges, il nous fallait résister loyalement, énergiquement, jusqu'au bout

de nos forces, comme nous l'avions promis. Mais il eût été permis à l'honneur le plus ombrageux de déposer les armes, après l'immense et héroïque effort des premiers jours, et d'espérer la clémence du vainqueur en nous reconnaissant vaincus. Rien ne nous obligeait à nous immoler tout entiers, à offrir successivement en holocauste à notre pensée, tout ce que nous possédions sur cette terre, à continuer la lutte après l'écrasement, jusque dans les dernières tortures de la faim qui étreignent aujourd'hui trois millions d'entre nous. Rien ne nous y obligeait que l'idée de plus en plus haute que se font du devoir ceux qui ont commencé de le pratiquer et qui meurent en l'accomplissant.

Quant à vous, Anglais, vous deviez nous venir en aide, c'est-à-dire nous envoyer les troupes que vous aviez sur pied; mais rien non plus ne vous obligeait, après les premiers combats inutiles, à vous dévouer avec une

ardeur, une abnégation sans égales, à jeter dans l'immense et mortelle bataille toute votre jeunesse, la plus belle de ce monde, toutes vos richesses, les plus prodigieuses de cette terre; et à faire surgir de votre sol, par un miracle qu'on jugeait impossible, en moins de mois qu'il n'eût naguère fallu d'années, les plus belles, les plus solides, les plus tenaces armées qu'on ait vues s'aligner dans cette guerre. Rien non plus ne vous y obligeait que cette même émulation, cette même ivresse du devoir, cette même passion de la justice, cette même religion de la parole donnée qui, pour être sûre de tenir tout ce qui fut promis, dépasse même ce qu'on n'eût pas osé promettre.

***

Maintenant, depuis quelques semaines, est entré dans la lice un nouveau combattant

qui occupe dans la hiérarchie sacrée du devoir et de l'honneur et dans l'histoire morale de cette guerre, une place tout à fait à part, c'est l'Italie que je veux dire; et je tiens en terminant à lui payer le tribut d'hommages qui lui est dû et que, je n'en doute point, vous lui rendrez avec moi, car vous avez entre tous, qualité pour le rendre.

L'Italie n'avait de traité qu'avec nos ennemis. Par un premier acte de justice, en présence d'une agression inique, elle s'est dégagée de ce traité qui allait l'entraîner dans un crime qu'elle eut le courage de juger et de condamner dès le début, alors que ses alliés d'hier étaient encore dans l'éclat formidable d'une puissance qui paraissait inébranlable. A la suite de ce verdict digne de la patrie du droit, elle se trouvait libre, elle n'avait plus d'obligation envers qui que ce fût. Plus rien ne la forçait de se mêler à ce carnage qu'elle pouvait tranquillement contempler du haut

de ses villes délicieuses; et dont elle n'avait, en attendant la douzième heure, qu'à récolter les premiers fruits. Il n'existait donc plus de pacte, plus d'écrit signé de la main des rois ou des peuples, engageant son destin. Mais voici qu'au spectacle imprévu et de jour en jour plus déconcertant et plus abominable de l'invasion barbare, des mots à demi effacés et des traités secrets écrits par des mains inconnues dans l'âme et la conscience de tout homme, se révélèrent et s'éclairèrent peu à peu. J'ai été plus ou moins témoin de ces choses et j'ai pu, pour ainsi dire, suivre des yeux, le réveil et la promulgation irrésistible de ces grandes lois mystérieuses de justice, de pitié et d'amour, plus hautes et plus impérissables que toutes celles que nous avons gravées dans le marbre ou le bronze. A mesure que montaient les crimes, s'élevait et se propageait la puissance de ces lois. On peut envisager de bien des façons l'inter-

vention de l'Italie. Comme toute action humaine, et surtout comme toute action politique, elle a mille causes, parmi lesquelles beaucoup sont petites. On y peut voir la haine légitime et la rancune séculaire contre un ennemi héréditaire. On y peut découvrir l'intention intéressée de prendre part, sans trop de risques, à une victoire déjà certaine et à des dépouilles d'avance distribuées. On y peut rechercher tout ce qu'on veut; il y a de tout dans les résolutions des hommes; mais il convient de plaindre ceux qui n'en considèrent que les côtés mesquins; ce sont les seuls qui ne comptent jamais et qui trompent toujours. Pour trouver la vérité réelle et qui demeure, il faut apprendre à regarder les grandes masses et les grands sentiments. C'est en eux et dans leurs mouvements simples et profonds que s'affirme la volonté des âmes et du destin, c'est-à-dire de ce qui forme la substance éternelle d'un peuple. Et le mou-

vement des grandes masses et des grands sentiments, c'est ici l'immense élan de sympathie et d'indignation qui, grossissant peu à peu, pénétrant de plus en plus avant dans les couches populaires et s'amplifiant de proche en proche, poussa toute une nation à prendre sur soi le poids d'une guerre qu'elle savait écrasante et sans merci, d'une guerre que chacun de ceux qui la réclamait savait être une guerre qu'il devrait faire lui-même, de ses propres mains, avec son propre corps, d'une guerre qui allait l'arracher aux douces habitude de la paix, à ses travaux, à son bien-être, qui allait peser de façon effrayante sur tout ce qu'il aimait et l'exposer durant des semaines et peut-être des mois, à des souffrances incroyables et à une mort presque certaine pour le tiers ou la moitié de ceux qui demandaient à l'affronter. Et tout cela, je le répète, sans aucune nécessité matérielle, sans autre mobile qu'un beau sentiment de l'hon-

neur et qu'un magnifique élan de pitié et d'admiration envers un petit peuple étranger injustement martyrisé. Voilà, on ne saurait trop le redire, qui est, comme le sacrifice que la Belgique et l'Angleterre ont fait à l'idée de l'honneur, un fait nouveau et sans précédent dans l'histoire.

LA FLAMME IMMORTELLE[1]

Lorsqu'on voit l'effroyable perte de tant de jeunes existences, lorsqu'on voit tant de forces physiques et morales, tant d'intelligences et de magnifiques promesses impitoyablement abattues en leur premier essor, on est près de désespérer. Jamais si belles énergies, si belles espérances ne furent ainsi jetées, pêle-mêle, coup sur coup et sans relâche, dans un néant d'où ne monte aucune réponse. Jamais l'humanité, depuis qu'elle existe, ne fit pareil gaspillage de ses trésors, de sa substance et de son avenir.

Voici plus de douze mois, que sur tous

1. *Figaro*, 29 août 1915.

les champs de bataille, où les plus braves, les plus sincères, les plus ardents, les plus dévoués meurent nécessairement les premiers; où les moins courageux, les moins généreux, les plus faibles, les malades, les moins désirables, en un mot, ont seuls quelque chance d'échapper au carnage, s'opère une sorte de monstrueuse sélection à rebours qui semble méthodiquement poursuivre la ruine de l'espèce. Et l'on se demande avec inquiétude quel sera l'état de la terre après la grande épreuve, et ce qu'il restera et ce qu'il adviendra d'une humanité décapitée et diminuée de tout ce qu'elle avait de plus haut et de meilleur.

Il est certain que la question est une des plus sombres qu'ait eues à se poser l'anxiété des hommes. Il y a là une vérité matérielle devant laquelle on demeure désarmé; et si on l'accepte telle qu'elle se présente, on ne découvre aucun remède au mal qui nous

menace. Mais les vérités matérielles et tangibles ne sont jamais qu'un angle plus ou moins saillant de vérités plus grandes et profondément immergées. D'autre part, le genre humain semble être une force de la nature si nécessaire et si indestructible, qu'il a toujours jusqu'ici, non seulement surmonté les épreuves les plus désespérées, mais a su en tirer avantage et en sortir plus grand et plus fort qu'il n'était.



Il est entendu que la paix est préférable à la guerre; ce sont deux termes qu'il est insensé de comparer entre eux. Il est entendu que si ce cataclysme déchaîné par une folie sans nom ne s'était pas abattu sur le monde, l'humanité eût sans doute atteint avant peu un point culminant dont il est impossible de prévoir les surprises et les révé-

lations. Il est entendu que si le tiers ou le quart des sommes fabuleuses dépensées pour exterminer et détruire avait été consacré à des œuvres de paix, toutes les iniquités qui empoisonnent l'atmosphère que nous respirons eussent été magnifiquement réparées et que la question sociale, qui est la grande question de vie ou de mort que la justice pose à l'avenir du genre humain, eût été une fois pour toutes et définitivement résolue dans un bonheur que nos fils ou nos petits-fils ne connaîtront peut-être pas encore. Il est entendu que la disparition de quatre ou cinq millions de jeunes vies fauchées au moment où elles allaient s'épanouir, laissera dans l'histoire un abîme qu'il ne sera pas facile de combler, comme il est entendu que parmi ces morts se trouvaient des intelligences et des génies qui ne reviendront plus et qui portaient des inventions et des découvertes qu'on ne retrouvera peut-être pas avant des siècles. Il est

entendu que nous ne connaîtrons jamais les conséquences de ce refoulement du progrès et de ces dilapidations sans précédent. Mais tout ceci accordé, il est bon de se ressaisir et de se redresser. Il n'y a pas de perte irréparable. Tout se transforme, rien ne périt et ce qui paraît jeté au néant n'est nullement anéanti. Notre monde moral comme notre monde physique est une sphère immense mais hermétiquement close d'où rien ne peut sortir, d'où rien ne peut tomber pour se dissoudre dans l'espace. Tout ce qui existe, tout ce qui se fait sur cette terre y demeure et y porte ses fruits; et les pires dilapidations ne sont que des richesses matérielles ou spirituelles, un instant projetées, qui retombent sous une autre forme. Il n'y a pas d'issue, il n'y a pas de fuites, il n'y a pas de fissures, il n'y a pas d'à côté, il n'y a pas de déchet ou d'oubli. Tout cet héroïsme, de toutes parts répandu, ne quitte pas notre globe; et si le courage de

nos combattants semble si général et si extraordinaire, c'est que toute la puissance des morts est passée dans ceux qui survivent. Toutes ces forces de sagesse, de patience, d'honneur, de sacrifice, qui croissent de jour en jour, et que nous-mêmes, qui sommes loin du danger, sentons monter en nous sans savoir d'où elles viennent, elles ne sont autre chose que l'âme des héros que recueillent et qu'absorbent nos âmes.

Il est bon, par moments, de considérer les choses invisibles comme si on les voyait. C'est à quoi s'appliquèrent les grandes religions qui ne firent que représenter sous des formes appropriées aux mœurs qu'elles rencontraient, les vérités latentes, profondes, instinctives, universelles et essentielles qui mènent l'humanité. Toutes ont pressenti et reconnu cette vérité haute entre les plus hautes : la communion des vivants et des morts, et lui ont donné des noms divers qui

désignent la même certitude mystérieuse : réversibilité des mérites chez les chrétiens, transmigration ou réincarnation des âmes chez les boudhistes, shintoïsme ou culte des ancêtres parmi les Japonais, qui sont plus convaincus que nul autre peuple que les morts ne cessent pas de vivre, dirigent tous nos actes, s'élèvent par nos vertus et deviennent des dieux.

« L'une des surprises de l'avenir, dit quelque part Lacafdio Hearn, l'écrivain qui a le mieux étudié et compris cet admirable culte des ancêtres, l'une des surprises de l'avenir sera assurément le retour à des croyances et à des idées depuis longtemps abandonnées parce qu'on était persuadé qu'elles ne contenaient aucune vérité, — croyances qu'appellent encore barbares, païennes, médiévales, ceux qui les condamnent par simple routine. De jour en jour, les recherches de la science nous apportent de nouvelles preuves

que le sauvage, le barbare, l'idolâtre, le moine, sont arrivés, par des routes différentes, aussi près de certains points de l'éternelle vérité que n'importe quel penseur de ce siècle. Nous apprenons aussi que les théories des astrologues et des alchimistes n'étaient que partiellement et non point totalement fausses. Nous avons même des raisons de supposer qu'aucun rêve du monde invisible, qu'aucune hypothèse de l'invu ne furent jamais imaginés dans lesquels la science future ne retrouvera quelque germe de réalité. »

On pourrait, à ces lignes, ajouter bien des choses; notamment tout ce que la *métapsychique*, la plus récente de nos sciences, est en train de découvrir au sujet des facultés miraculeuses de notre subconscient. Mais pour revenir plus directement à ce que nous disions, n'a-t-on pas remarqué qu'après les grandes batailles de l'Empire les naissances

se multiplièrent d'une façon extraordinaire, comme si les vies brusquement fauchées dans leur fleur n'étaient pas réellement mortes et avaient hâte de reparaître parmi nous afin d'y achever leur carrière? Si l'on pouvait suivre des yeux ce qui se passe dans le monde idéal qui nous domine de toutes parts, on constaterait sans doute qu'il en va de même des forces morales qui semblent se perdre sur les champs de carnage. Elles savent où aller, elles connaissent leur but et elles n'hésitent point. Ce que nos admirables morts abandonnent, c'est à nous qu'ils le lèguent; et quand ils périssent pour nous, ce n'est pas métaphoriquement et d'une manière détournée, mais très réellement et d'une façon directe qu'ils nous laissent leur vie. Tout homme qui succombe dans un acte de gloire émet une vertu qui redescend sur nous; et dans la violence d'une fin prématurée, rien ne s'égare et rien ne s'évapore. Il donne en grand et d'un

seul coup ce qu'il nous eût accordé dans une longue existence de devoir et d'amour. La mort n'entame pas la vie; elle ne peut rien contre elle. Le total de celle-ci demeure toujours pareil. Ce qu'elle enlève à ceux qui tombent passe en ceux qui restent debout. Si le nombre des lampes diminue, la hauteur de la flamme s'élève. La mort ne gagne rien tant qu'il y a des vivants. Plus elle exerce de ravages, plus elle augmente l'intensité de ce qu'elle n'atteint point; plus elle poursuit ses victoires illusoires, mieux elle nous prouve que l'humanité finira par la vaincre.

IN MEMORIAM[1]

Jour des Morts 1915.

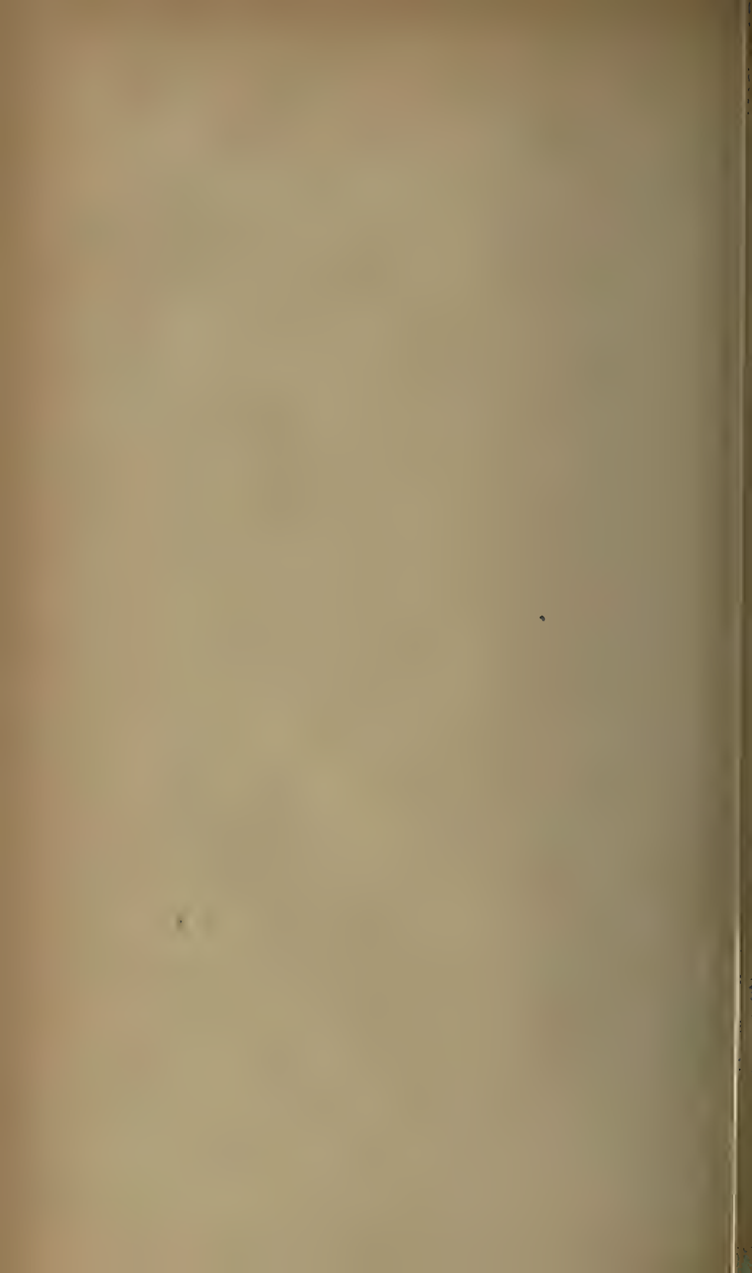
Ceux qui tombent pour la patrie ne devraient pas être comptés parmi les morts. Il faudrait leur donner un autre nom. Ils n'ont rien de commun avec ceux qui finissent dans leur lit une existence épuisée, presque toujours trop longue et souvent inutile. La mort qui partout ailleurs n'est qu'objet de terreur et d'horreur, et n'apporte que néant et que désespoir; la mort, sur les champs de bataille, dans le choc de la gloire, devient plus belle qu'une naissance et répand plus de vie que l'amour. Aucune vie ne donnera

1. *Excelsior*, 1er novembre 1915.

jamais ce que la jeunesse de nos héros nous offrit en prodiguant en un instant les jours et les années qu'elle avait devant elle. Il n'y a pas de sacrifice comparable à celui qu'ils ont fait; et c'est pourquoi il n'y a pas de gloire qui puisse monter aussi haut que la leur, ni de reconnaissance qui puisse surpasser celle que nous leur devons. Ils n'ont pas seulement droit à la meilleure place dans nos souvenirs; ils ont droit à tous nos souvenirs, à tout ce que nous sommes, puisque nous ne sommes que par eux.

Maintenant, c'est en nous que leur vie brusquement arrêtée doit reprendre son cours. Quelle que soit notre foi et le Dieu qu'elle adore, une chose est presque certaine, et malgré toutes les apparences le devient chaque jour davantage : la vie et la mort se confondent, les vivants et les morts ne sont que des moments à peine différents d'une existence unique et infinie, et ne forment qu'une

même famille immortelle. Ils ne sont pas sous terre, dans le creux de leurs tombes, mais au fond de nos cœurs où tout ce qu'ils étaient poursuivra sa carrière. Ils vivent en nous comme nous mourons en eux. Ils nous voient, nous entendent de plus près que lorsqu'ils étaient dans nos bras; veillons donc à ce qu'ils ne voient que des actes et n'entendent que des mots dignes d'eux.



MISS EDITH CAVELL[1]

En glorifiant aujourd'hui la mémoire de Miss Edith Cavell, nous ne glorifions pas seulement l'héroïne tombée au milieu de son œuvre de pitié et d'amour, mais toutes celles qui de toutes parts ont accompli et accomplissent encore le même sacrifice et sont prêtes, dans les mêmes circonstances, à affronter le même sort.

Les Athéniens du temps de Périclès, chaque hiver, durant leur grande guerre, nous apprend Thucydide, célébraient aux frais de l'État les funérailles des victimes de la der-

1. Allocution prononcée dans une réunion privée, le 18 décembre 1915.

nière campagne. Les ossements rangés par tribus, étaient exposés sous une tente et honorés pendant trois jours. Au milieu de cette foule de défunts reconnus et glorieux, s'élevait un lit vide, couvert de tentures, et dédié aux *Invisibles*, c'est-à-dire à ceux dont les corps n'avaient pu être retrouvés. Élevons aussi parmi nous et d'abord, dans le recueillement de cette salle où ne peuvent retentir que des paroles presque religieuses, un pareil autel mystérieux et sacré aux héroïnes invisibles de cette guerre, c'est-à-dire à toutes celles qui ont péri d'une mort obscure et qui n'a pas laissé de trace, comme aussi à toutes celles qui vivent encore et dont personne ne dira les souffrances et les sacrifices. Ayons ici, sous les yeux de l'esprit, tous les faits héroïques que nous connaissons; mais réservons une place glorieuse à tous ceux, incomparablement plus nombreux et peut-être plus beaux que nous ne connaissons

pas encore; et surtout à tous ceux que nous ne connaîtrons jamais, car la gloire a ses injustices, comme la mort a ses fatalités.

***

Il est cependant peu probable que parmi ces sacrifices on en puisse découvrir un plus admirable que celui de Miss Edith Cavell. Je n'ai pas à rappeler les circonstances de cette mort que personne n'ignore et qu'on n'oubliera plus. Tout y est rassemblé par le destin pour que du creux de l'ombre la plus basse s'élève la gloire la plus pure. Il a mis dans le fond toute la haine, toute l'horreur, toute la vilenie, toute la lâcheté et toute l'infamie, pour faire éclater dans le haut toute la pitié, toute la bravoure et la grâce innocentes, tout ce qui fait le bien, toute la douceur d'aimer, afin de nous montrer jusqu'où peuvent des-

cendre des hommes et monter une femme; et comme s'il avait eu la volonté expresse et manifeste de tirer d'un seul coup des tristesses et des beautés éparses en cette guerre, un exemple unique et incomparable qui fût en même temps un immortel et consolant symbole.

***

Et l'on dirait qu'il a pris soin que ce symbole fût aussi juste, aussi général que possible. Il n'a pas choisi une héroïne éclatante et guerrière, comme il l'eût fait autrefois : une Judith, une Lucrèce, ni même une Jeanne d'Arc. Il n'a pas eu besoin de paroles retentissantes, de vêtements magnifiques, d'attitudes et d'accessoires tragiques, de mise en scène grandiose. La beauté qui nous touche est devenue plus simple, elle fait moins de

bruit et s'est réfugiée plus près de notre cœur. Et c'est pourquoi il est allé chercher dans l'ombre une petite infirmière semblable à tant de milliers d'autres. On ne sait pas, à voir son humble image, si elle est riche ou pauvre, petite bourgeoise ou grande dame. Elle passerait partout inaperçue jusqu'à l'heure de l'épreuve où la gloire reconnaît ses élus, et l'on dirait que la bonté a presque effacé les traits particuliers de son visage, pour qu'il ressemblât davantage au visage pensif et mélancoliquement souriant de toutes celles qui sont bonnes sur cette terre.

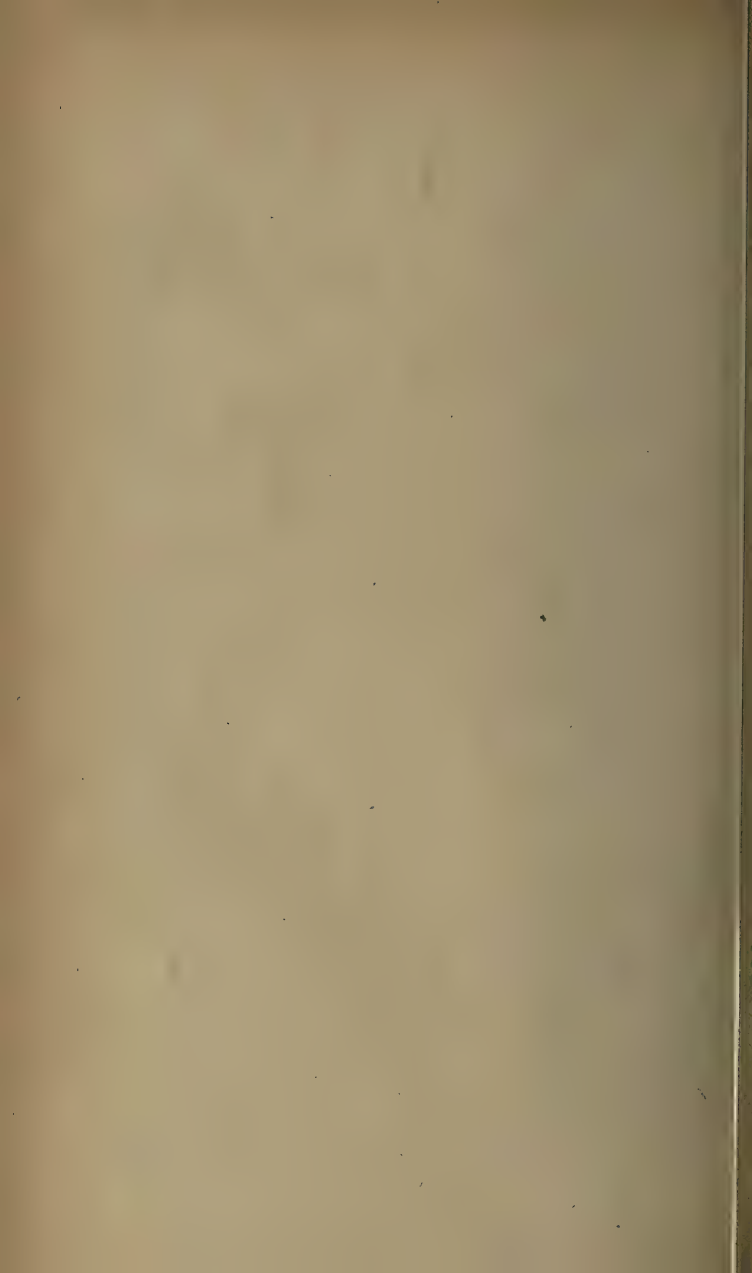
Il fallait en effet réunir sous ces traits le dévouement caché et l'héroïsme tranquille de toutes les femmes qui font leur devoir, c'est-à-dire de toutes celles que nous voyons sans cesse autour de nous, travailler, espérer, veiller, soulager, secourir, s'épuiser sans se plaindre, souffrir dans le secret et pleurer leurs morts dans le silence.

Elle a passé comme un éclair pour illuminer un instant cette foule innombrable et confuse, en confirmant notre confiance et notre admiration. Elle ajoute une dernière beauté aux grandes révélations de cette guerre; car celle-ci en nous apprenant bien des choses qui ne sortiront plus de notre mémoire, nous a surtout révélés à nous-mêmes. Aux premiers jours de l'effroyable épreuve, on ne savait pas ce que les hommes et les femmes allaient faire. On interrogeait vainement le passé pour y apprendre l'avenir. Il n'y avait pas de passé comparable. On reportait les yeux sur le présent et on les refermait pleins d'inquiétudes. Dans quel état nous retrouverions-nous en face du devoir, du sacrifice, de la douleur et de la mort, après tant d'années de paix, de bien-être, de plaisirs, d'insouciance et de laisser-aller moral? Quelle avait été la marche invisible et profonde de la conscience humaine et des

forces secrètes qui sont le tout de l'homme durant ce long répit où elles n'avaient pas eu à affronter le sort? Étaient-elles endormies, affaiblies ou perdues, allaient-elles répondre à l'appel du destin, ou descendues trop bas ne retrouveraient-elles point l'énergie nécessaire pour remonter à la surface de la vie? Il y eut une minute d'angoisse et de silence; et tout à coup dans cette angoisse et ce silence, la plus éclatante réponse, le plus magnifique cri de résurrection, de justice, d'héroïsme et de sacrifice que la terre ait entendu depuis qu'elle roule par les routes de l'espace et du temps. Elles étaient toujours là, les forces idéales! Elles remontaient de toutes parts, du fond de toutes les âmes accourues, non seulement intactes, mais plus radieuses, plus pures, plus nombreuses, plus vibrantes, plus puissantes que jamais! A l'étonnement de tous, qui les possédaient en les ignorant, elles avaient grandi et s'étaient affermies dans la

négligence et l'oubli apparents. Aujourd'hui, il n'y a plus de doute. On peut tout attendre de ceux, on peut tout espérer de celles qui surmontent la longue et dure épreuve. Si l'héroïsme dépensé par l'homme sur les champs de bataille n'a jamais été comparable à celui qui s'y dépense en ce moment, on peut dire que du côté de la femme, il échappe bien davantage encore à toute comparaison. On savait qu'un certain nombre d'hommes étaient capables de donner leur vie pour la patrie, pour la foi, pour une noble idée; mais on ne savait pas que tous, durant d'interminables mois, en masses profondes et unanimes, tiendraient tête à la mort; et surtout, on ne soupçonnait point, ou du moins on l'avait quelque peu oublié depuis le temps des grands martyres, que la femme était prête au même don de soi, à la même patience, aux mêmes holocaustes, à la même grandeur d'âme et allait se montrer,

dans moins de sang peut-être mais parmi plus de larmes, — car c'est toujours à elle qu'aboutissent les douleurs, — l'émule et l'égale de l'homme.



COMMUNICATIONS ANORMALES[1]

Dans un volume qui était sous presse au moment où éclata la guerre et qui attend l'heure de la paix, j'avais, sous le titre : *L'Hôte inconnu*, consacré, entre plusieurs autres, une étude spéciale à certains phénomènes d'intuition, de lucidité, de clairvoyance ou de clairaudience, de vision à distance et même de vision de l'avenir, qu'on a groupés sous le nom d'ailleurs assez impropre et mal composé de *psychométrie*, qui est, pour emprunter la bonne définition du Dr Maxwell, « la faculté qu'ont certaines personnes de se mettre en relation, soit spontanément, soit le plus souvent par l'intermé-

1. *Cosmopolitan*, New-York, février 1916.

diaire d'un objet, avec des choses et des gens inconnus et souvent fort éloignés d'elles ».

L'existence de cette faculté n'est plus sérieusement niée par quiconque s'est occupé quelque peu de métapsychique, et il est facile à qui veut s'en donner la peine, de la constater, car les sujets qui la possèdent, s'ils sont assez rares, ne sont pas inaccessibles. Elle a fait l'objet d'expériences déjà nombreuses et de quelques études, parmi lesquelles je citerai celle de M. Duchatel : *Enquête sur des cas de psychométrie*, et le récent livre du Dr Osty : *Lucidité et Intuition*, qui est le travail le plus complet et le plus pénétrant que, jusqu'ici, nous possédions sur la matière.

***

Voyons maintenant, à l'aide d'un exemple vivant, de quelle façon s'exerce cette fa-

culté, une des plus étranges de notre subconscience et dans laquelle il faudra sans doute chercher la clef de bien des manifestations qui semblent provenir d'un autre monde.

On donne à Mme X...[1], l'un des meilleurs médiums de cette catégorie, un objet quelconque ayant appartenu ou ayant été touché et manié par la personne au sujet de laquelle on désire l'interroger. Mme X..., quand elle opère, est en état d'hypnose; mais il est d'autres psychomètres notoires qui gardent toute leur conscience normale, de sorte que l'hypnose ou l'état somnambulique n'est, en général, nullement indispensable à l'éveil de cette lucidité extraordinaire.

Quand on a mis l'objet entre les mains du médium, — en pratique c'est le plus souvent une lettre, — on lui dit : « Mettez-vous en

1. Cette étude n'étant pas une « réclame », je ne donnerai le nom d'aucun médium et m'interdis d'avance de répondre à toute lettre qui me serait adressée à ce sujet.

communication avec la personne qui a écrit cette lettre ou à qui appartient cet objet ».

Aussitôt le médium voit non seulement la personne en question, son aspect physique, son caractère, ses habitudes, ses préoccupations, son état de santé; mais encore, dans une série de tableaux rapides et changeants qui se succèdent comme les images du cinématographe, aperçoit et décrit avec précision, les lieux qui avoisinent cette personne, le paysage qui l'entoure, l'appartement qu'elle occupe, les gens avec lesquels elle vit et qui lui veulent du bien ou du mal, la psychologie et les intentions les plus secrètes et les plus inattendues de tous les comparses de son existence. Si, par vos questions, vous le dirigez vers le passé, il remonte tout le cours de l'histoire du sujet. Si vous l'orientez vers l'avenir, il semble fréquemment le découvrir avec la même assurance. Mais ici, il faut faire des réserves. On entre dans les régions dé-

fendues, les erreurs sont presque constantes et le contrôle à peu près impossible. Il est donc préférable de ne pas se hasarder dans ces parages dangereux. En attendant que la question soit mieux étudiée, on peut affirmer que la prédiction de l'avenir, quand elle prétend embrasser un certain espace de temps, est presque toujours illusoire. Elle ne voit guère juste que lorsqu'il s'agit d'événements très prochains, déjà en formation ou en voie d'exécution et se confond alors avec les pressentiments qui, eux aussi, ne sont exacts qu'à très brève échéance. En résumé, dans l'état présent de notre expérience, on constate que ce que nous prédisent les psychomètres ou les voyants n'a une certaine valeur et quelque chance d'être vrai, qu'autant qu'ils traduisent nos propres pressentiments, pressentiments qui peuvent du reste nous être entièrement inconnus, et qu'ils vont découvrir au fond de notre sub-

conscience. Ils se bornent, quand ils sont réellement doués, à éclairer et à nous révéler notre intuition inconsciente et personnelle d'un événement qui pend sur nous. Mais quand ils se hasardent à prédire un événement général, par exemple l'issue d'une guerre, une épidémie, un tremblement de terre, qui ne nous intéresse pas exclusivement, ou qui est trop lointain pour se trouver dans le champ assez limité de notre intuition, ils se trompent et nous trompent presque toujours.



Quant à la nature de cette intuition, il est fort difficile de la pénétrer. S'agit-il d'événements en cours ou déjà réalisés, mais encore latents et perçus avant que leur connaissance nous parvienne par les voies normales des sens ou de l'intelligence? Notre instinct de

conservation, toujours en éveil, remarque-t-il des causes ou des indices qui échappent à notre raison toujours inattentive et endormie? Faut-il croire à une sorte d'autosuggestion qui nous incite à réaliser les choses qu'on nous a prédites ou que nous pressentons? Ce n'est pas le lieu d'examiner ce problème trop complexe, qui touche à toutes les énigmes de la subconscience et de la préexistence de l'avenir.

Reste un autre point sur lequel il est bon d'appeler l'attention afin de prévenir les malentendus et les déconvenues. L'expérience montre que le médium voit nettement la personne au sujet de laquelle on l'interroge, dans son état présent et habituel, mais non pas nécessairement et exactement dans l'état accidentel du moment. Il vous dira, par exemple, j'aperçois la personne en question, légèrement souffrante et étendue sur une chaise longue, dans un jardin disposé de

telle façon, parmi telles fleurs et jouant avec un chien de telle taille et de telle race. Après enquête, on reconnaîtra que tous ces détails sont rigoureusement conformes à la vérité, à cela près qu'à cet instant précis, cette personne qui, d'ordinaire, se tient dans ce jardin, se trouvait dans la maison ou en visite chez un voisin. Il y a donc assez souvent erreur sur le temps et assez rarement simultanéité entre l'acte et la vision. En un mot, l'acte habituel masque fréquemment l'acte accidentel. C'est, j'y insiste, un point qu'il ne faut pas perdre de vue, afin de ne pas demander à la psychométrie ce qu'il est entendu qu'elle ne peut nous donner.

***

Cela dit, dans les angoisses que sème de tous côtés l'épouvantable guerre, est-il

permis, sans profaner la douleur, de donner à ceux ou à celles qu'inquiète jusqu'à la mort le sort d'un être aimé, l'espoir qu'ils puissent trouver, parmi ces étranges phénomènes d'outre-moi, que tant de mensonges ont injustement ravalés, une lueur ou un réconfort qui ne soit pas dérisoire ou fallacieux? J'ose affirmer, — et je ne réponds pas à la légère, mais après avoir étudié le problème avec toute l'attention qu'il exige et avoir fait personnellement ou avoir fait faire sous mon contrôle maintes expériences, — j'ose affirmer, sans perdre un instant de vue le respect que nous devons aux larmes, qu'il y a là, dans les cas sans issue où toutes communications normales sont impossibles, une source bizarre mais réelle et sérieuse d'information et de consolation. Je pourrais citer un grand nombre d'épreuves qui eurent lieu pour ainsi dire sous mes yeux et parmi des proches ou des amis absolument sûrs. L'es-

pace m'étant mesuré, je n'en rapporterai qu'une qui représente et résume suffisamment toutes les autres. Une mère avait trois fils sur le front. Elle recevait des deux aînés des nouvelles assez régulières; mais depuis plusieurs semaines, le plus jeune, qui se trouvait dans les tranchées, en Belgique, où de violents combats avaient eu lieu, ne donnait plus signe de vie. Affolée, elle le pleurait déjà, quand on lui conseilla de consulter Mme X... Le médium la rassura dès les premiers mots; lui dit qu'elle voyait son fils blessé, mais nullement en danger, qu'il se trouvait dans une sorte de hangar transformé en ambulance et très bien soigné par des gens qui ne parlaient pas sa langue; que, pour l'instant, il lui était impossible d'écrire, ce qui le tourmentait énormément; mais que dans quelques jours elle recevrait une lettre de sa main. En effet, quelques jours plus tard, la mère eut une carte de ce

fils, un peu sèche, un peu brève et d'une écriture un peu tourmentée, disant que tout allait bien et qu'il était en bonne santé. Soulagée, elle n'en demanda pas davantage, se dit simplement que la voyante, comme toutes les voyantes, s'était naturellement trompée et n'y pensa plus. Mais deux ou trois petits mots qui suivirent le premier, toujours aussi secs, aussi guindés, comme des mots qui cachent quelque chose, finirent par l'inquiéter, si bien que, n'y tenant plus, elle pria instamment son fils de lui dire toute la vérité, quelle qu'elle fût. Il lui avoua alors qu'il était blessé, mais non grièvement, qu'il se trouvait dans une sorte de hangar transformé en ambulance et fort bien soigné par des médecins et des infirmiers anglais; tel, en un mot, que l'avait vu le médium.

Je le répète, ce fait n'a rien d'extraordinaire dans l'expérience médiumnique, et serait sans valeur s'il était isolé, car de sim-

ples coïncidences pourraient fort bien l'expliquer. Mais il fait partie d'une série très normale; et j'en pourrais citer plusieurs autres dont j'ai eu personnellement connaissance. Ils ne feraient d'ailleurs que répéter, avec des variantes sans intérêt, les traits essentiels de celui-ci, et ne se trouveraient à leur place que dans une étude technique.

***

La réussite est donc à peu près certaine? Oui, si surprenante et téméraire que paraisse l'assertion, les mécomptes sont en somme assez rares, à condition que le médium soit bien choisi et que l'objet qui sert d'intermédiaire n'ait pas passé par un trop grand nombre de mains; car il recèlera et révèlera autant de personnalités distinctes qu'il aura subi de contacts. Il sera donc nécessaire d'éli-

miner d'abord et successivement toutes ces personnalités accessoires, pour n'arrêter l'attention du médium que sur le sujet de la consultation. Il faudra, d'autre part, se garder d'exiger des précisions que la nature de sa vision ne lui permet pas de donner. S'il s'agit, par exemple, d'un soldat prisonnier en Allemagne, le médium verra très nettement le soldat en question, son état de santé, son état d'esprit, la manière dont il est traité, ses compagnons, les baraquements ou la la forteresse où il est interné, l'aspect du camp, de la ville, du pays d'alentour; mais il lui sera presque toujours impossible de dire le nom de ce camp, de cette ville ou de ce pays. En effet, il ne peut décrire que ce qu'il aperçoit, et à moins que cette ville ou ce camp ne soit surmonté d'un écriteau qui porte son nom, il n'y trouvera rien qui lui permette de l'identifier avec une rigueur suffisante. Ajoutons enfin, qu'avec les médiums

en état d'hypnose, comme ils n'ont pas conscience de ce qu'ils disent, on s'expose à des coups terribles. S'ils voient la mort, ils l'annoncent brutalement, sans se douter qu'ils ont devant eux une mère, une femme, une sœur foudroyée; si bien, qu'en ce qui concerne Mme X..., notamment, pour prévenir de tels coups, on a dû prendre certaines précautions.

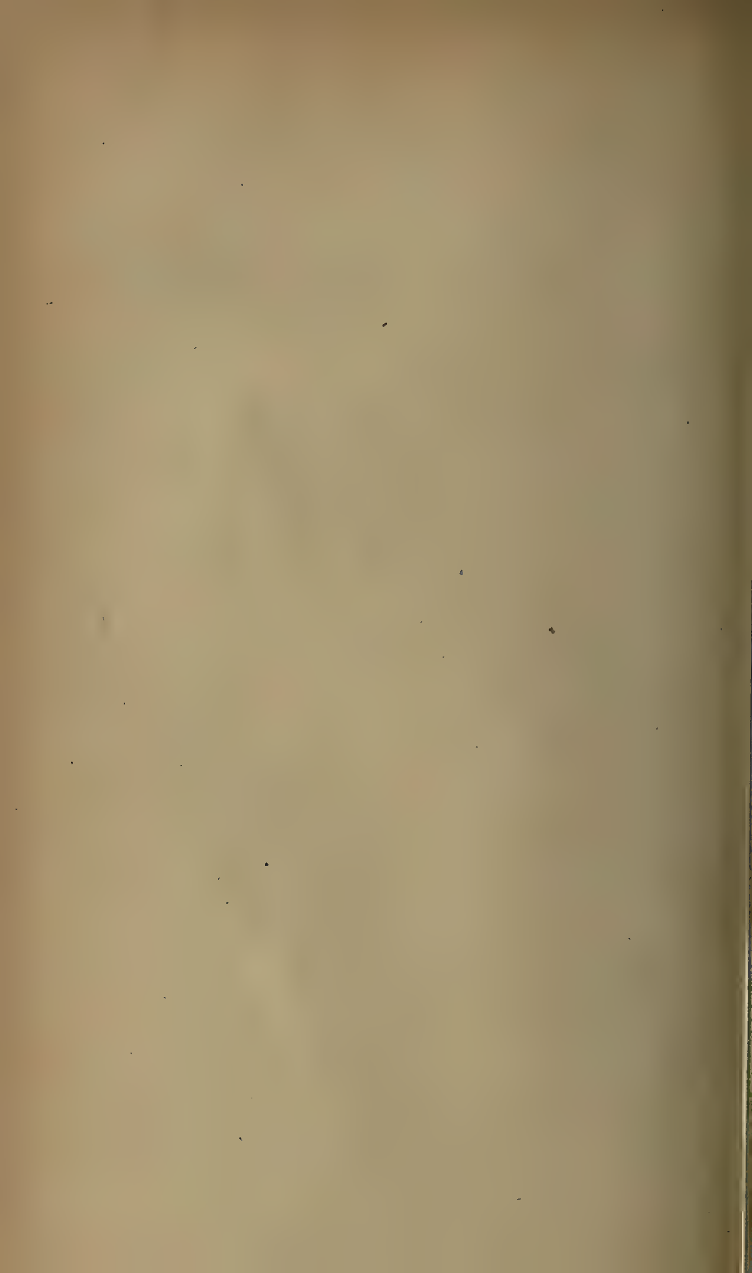
***

Quelle est donc la nature de cette faculté bizarre et incroyable? Dans l'étude dont j'ai parlé au début de cet article, j'ai tenté d'examiner les diverses hypothèses qui se présentent. Il est malheureusement impossible de reproduire ici, même en la résumant impitoyablement, cette discussion infiniment trop longue. Je n'en donnerai que les conclusions abrégées, ou plutôt, les essais de conclusions, car l'énigme, comme la plupart

des énigmes que nous offre ce monde, est probablement sans fond. Après avoir écarté la théorie spirite qui exige l'intervention des morts ou des désincarnés et n'est pas aussi ridicule que le pense le profane, mais que rien jusqu'ici n'est venu confirmer de façon suffisante, il y a lieu de se demander tout d'abord si cette faculté se trouve en nous ou dans le médium. Déchiffre-t-il simplement, comme il fait probablement quand il s'agit de l'avenir, les notions, les connaissances ou les certitudes latentes que nous portons en nous; ou bien est-ce lui seul, par lui-même et indépendamment de nous, qui aperçoit ce qu'il nous révèle? L'expérience semble prouver qu'il faut adopter la dernière hypothèse, car la vision se produit avec une égale netteté quand l'objet révélateur est apporté par un tiers qui ignore tout et n'a jamais entendu parler de la personne à qui l'objet avait appartenu. Il paraît dès lors à peu près cer-

tain que l'étrange vertu se trouve réellement dans l'objet en quelque sorte galvanisé par une vertu complémentaire du médium. Il faudrait donc supposer que cet objet, ayant absorbé comme une éponge, une partie de l'âme de celui qui le toucha, reste en communication constante avec celle-ci; ou, plus vraisemblablement, qu'il sert à dépister parmi la foule prodigieuse des êtres, celui qui l'imprégna de son fluide, à peu près comme le chien policier (du moins on l'affirme), à qui on a fait flairer un vêtement, peut démêler, parmi d'innombrables pistes qui s'entrecroisent, celle de l'homme qui porta ce vêtement. Il semble de plus en plus certain qu'étant les cellules d'un immense organisme, nous sommes reliés à tout ce qui existe par un inextricable réseau d'ondes, de vibrations, d'influences, de courants, de fluides sans nom, sans nombre et ininterrompus. Presque toujours, chez presque tous les hommes,

tout ce qu'apportent ces fils invisibles tombe dans les ténèbres de l'inconscience et passe inaperçu, ce qui ne veut pas dire qu'il y demeure inactif. Mais, parfois, une circonstance exceptionnelle, comme dans le cas présent la merveilleuse sensibilité d'un médium de premier ordre, nous révèle brusquement, par les vibrations et l'action irrécusable d'un de ses fils, l'existence du réseau vivant et infini. Tout cela, j'en conviens, est assez incroyable, mais au fond, ne l'est guère davantage que les phénomènes de la radio-activité, des ondes hertziennes, de la photographie, de l'électricité, de l'hypnotisme, du sens de l'orientation chez certains animaux, de la génération qui condense en une particule infinitésimale tout le passé et l'avenir, physique, moral et intellectuel de milliers d'êtres. Notre vie se réduirait à bien peu de chose si nous en écartions de parti pris tout ce que notre intelligence ne peut pas embrasser.



LES PROPHÉTIES[1]

A la fin d'une étude sur *La Connaissance de l'avenir*, qui fait également partie du volume dont je viens de parler, et où j'examine un certain nombre de phénomènes relatifs à la perception anticipée des événements : pressentiments, prémonitions, précognitions, prédictions, etc., je conclus à peu près en ces termes : « En résumé, s'il nous est difficile de concevoir que l'avenir préexiste, peut-être nous est-il tout aussi difficile de comprendre qu'il ne préexiste point ; outre que certains faits tendent à prouver qu'il est aussi réel, aussi définitif, qu'il a, dans le temps ou l'éternité, autant de fixité, autant de relief que le

1. *Figaro*, 1er avril 1916.

passé. Or dès qu'il préexiste, il n'est pas surprenant que nous le puissions connaître; il est même étonnant, étant donné qu'il pend sur nous de toutes parts, que nous ne le découvrions pas plus souvent et plus facilement. »

Il est surtout étonnant et à peu près inconcevable que cette guerre universelle, la plus énorme catastrophe qui ait bouleversé l'humanité depuis ses origines, tandis qu'elle approchait en portant dans ses flancs d'innombrables malheurs qui allaient nous atteindre presque sans exceptions, n'ait pas projeté plus nettement sur nous, du fond des jours où elle se préparait, son ombre menaçante. Il semble qu'elle aurait dû encombrer tout l'horizon de l'avenir comme elle encombrera tout l'horizon du passé. Un secret d'un tel poids, en suspens dans le temps, aurait dû peser sur toutes les existences et faire sourdre de toutes parts des pressentiments

ou des révélations. Il n'en fut rien. Nous allions et venions sans inquiétude sous le désastre qui, d'année en année, de jour en jour, et bientôt d'heure en heure, descendait sur le monde; et nous ne l'aperçûmes que lorsqu'il toucha notre tête. Il était, il est vrai, plus ou moins prévu par la raison, mais elle n'y croyait guère; et, du reste, je ne parle pas en ce moment des inductions de l'intelligence, toujours incertaines et résignées d'avance aux démentis que leur donnent chaque jour les caprices des faits.

***

Mais je le répète, à côté ou au-dessus de ces inductions de la logique habituelle, dans le domaine moins connu des intuitions anormales, de la divination, de la prédiction ou de la prophétie proprement dite, on ne trouve

rien qui avertisse de l'immense péril. Ce n'est pas à dire que les prédictions ou prophéties recueillies après coup fassent défaut; on en compte, paraît-il, jusqu'à quatre-vingt trois, mais aucune, excepté celles du curé d'Ars et de Sonrel, que nous examinerons dans un instant, ne mérite une discussion sérieuse. Je ne citerai donc pour mémoire que les plus connues d'entre elles; et d'abord la fameuse prophétie de Mayence ou Strasbourg, prétendument découverte par un certain Jecker dans un vieux couvent fondé près de Mayence par Sainte Hildegarde, dont on n'a pu retrouver le texte original et dont, jusqu'en ces derniers temps, on n'avait jamais entendu parler. Vient ensuite une autre prophétie de Mayence ou de Fiensberg, publiée par la *Neue Métaphysische Rundschau*, de Berlin, en février 1912, où la fin de l'empire allemand est annoncée pour l'année 1913. Ensuite, diverses prédictions de Mme de Thèbes, de

Dom Bosco, du bienheureux André Bobola, du moine polonais Korzenicki, du moine russe Thosmas, de Tolstoï, du frère Hermann, etc., qui ont encore moins d'intérêt; et enfin la prophétie du frère Johannès, publiée par M. Joséphin Peladan, dans le *Figaro* du 10 septembre 1914, qui, n'apportant aucune preuve d'authenticité, ne peut être tenue, en attendant, que pour une ingénieuse fantaisie littéraire.

Tout cela, à l'examen, ne laisse qu'un résidu sans valeur. Mais les prédictions du curé d'Ars et de Sonrel sont plus curieuses et dignes de fixer un instant l'attention.

Le curé d'Ars, Jean-Baptiste Vianney, comme chacun sait, était un très saint prêtre qui paraît avoir été doué de facultés médiumniques extraordinaires. La prophétie en question fut connue en 1862, trois ans après la mort du thaumaturge et confirmée par une lettre de Mgr Perriot, adressée, le 24 fé-

vrier 1908, au R. P. Dom Gréa. Elle a d'ailleurs été consignée, dès 1872, dans un recueil intitulé : *Voix prophétiques ou signes, apparitions et prédictions modernes*. Elle a donc date certaine. Je passe ce qui concerne la guerre de 1870, qui n'offre pas les mêmes garanties; mais voici ce qui se rapporte à la guerre actuelle; je cite le texte de 1872 :

« Les ennemis ne s'en iront pas tout à fait; ils reviendront encore et ils détruiront tout sur leur passage, on ne leur résistera pas, mais on les laissera s'avancer, et après cela on leur coupera les vivres et on leur fera éprouver de grandes pertes; ils se retireront vers leur pays, on les accompagnera, et il n'y en aura guère qui rentreront; alors on leur reprendra tout ce qu'ils auront enlevé et même beaucoup plus[1]. »

1. Les termes de la prophétie confirmée par la lettre de Mgr Perriot, datée du 24 février 1908, diffèrent quelque peu; mais le sens est le même. La voici : « Plus

Quant à la date de l'événement, elle est précisée de façon assez frappante par ces mots : « On voudra me canoniser, mais on n'en aura pas le temps ». Or, les préliminaires de la canonisation du curé d'Ars furent commencés en juillet 1914, et abandonnés à cause de la guerre.

Voici maintenant la prédiction « Sonrel ». Je la résumerai aussi brièvement que possible d'après l'excellente étude que lui a consacrée M. de Vesmes, dans les *Annales des Sciences psychiques*[1].

Le 15 juin 1914, — remarquez la date, — le Professeur Charles Richet remettait à

tard, il y aura une autre guerre avec l'Allemagne. Elle sera mieux conduite que la première. Oh! les petits Français, comme ils se battent bien! On laissera les Allemands pénétrer en France. Mais on se réunira derrière eux; ils seront battus et de tous ceux qui seront entrés en France, il en rentrera très peu dans leur pays. Alors la France recouvrera ce qu'elle avait perdu et quelque chose de plus. »

1. Numéro d'août-octobre 1915.

M. de Vesmes, de la part du Dr Amédée Tardieu, un manuscrit dont voici la substance :

« Le 23 ou 24 juillet 1869, le Dr Tardieu se promenant dans les jardins du Luxembourg avec son ami Léon Sonrel, ancien élève de l'école normale supérieure et physicien à l'Observatoire de Paris, ce dernier eut une sorte de vision au cours de laquelle il prédit divers épisodes précis et topiques de la guerre de 1870 : quête pour les blessés, au départ, et montant de la somme recueillie dans les képis, incidents du voyage vers la frontière, la bataille de Sedan, la déroute, la guerre civile, le siège de Paris, sa propre mort, la naissance d'un enfant posthume, la carrière politique du docteur, etc., prédictions qui, toutes, se vérifièrent et sont attestées par de nombreux témoignages qui méritent la plus complète créance. Mais je n'insiste pas sur cette partie du récit, et je ne m'arrête qu'à ce qui nous intéresse en ce moment.

« J'attends depuis deux ans, dit textuellement le Dr Tardieu, *dans ce manuscrit du 3 juin* 1914, j'attends depuis deux ans, les suites de la prédiction qu'on va lire. Je laisse de côté tout ce qui concerne la famille de mon ami Léon et mes affaires personnelles. Mais j'ai, en ce moment, un fait personnel, trop concordant, comme toujours, avec les événements généraux, pour que je puisse douter de ce qui suit :

« *Ah ! mon Dieu ! Ma patrie est perdue : la France est morte... Quel désastre ! Ah ! la voilà sauvée ! Elle va jusqu'au Rhin ! O France ! ô ma patrie bien-aimée, te voilà triomphante; tu es la reine des nations... Ton génie resplendit dans l'univers... Tout le monde t'admire...* »

Voilà ce que contient le document écrit au Mont-Dore le 3 et remis à M. de Vesmes le 13 juin 1914, à un moment où personne ne

pensait à la terrible guerre qui ravage aujourd'hui la moitié du monde.

Interrogé, après la déclaration de guerre, par M. de Vesmes, au sujet de la phrase prophétique : « J'attends depuis deux ans les suites de la prédiction qu'on va lire », le Dr Tardieu répondit le 12 août 1914 : « J'attends depuis deux ans, voici pourquoi. Mon ami Léon ne m'a pas fixé l'année, mais les événements généraux sont vus en même temps que les miens propres. Or, les événements privés qui me concernent, douteux depuis deux ans, sont certains depuis avril ou mai dernier.

« Depuis mai dernier, mes amis savent que je leur annonce la guerre prochaine avant septembre, en me basant sur la coïncidence avec mes événements personnels que je tiens secrets. »

***

Ce sont, jusqu'ici, les seules prophéties quelque peu dignes d'attention que l'on connaisse. Elles sont timides, vagues et laconiques; mais dans ces régions où la moindre lueur prend une importance extraordinaire, elles ne paraissent pas négligeables. Je conviens du reste qu'on n'a pas encore eu le temps de mener à bien une enquête sérieuse sur ce point, mais je m'étonnerais fort qu'elle donnât des résultats positifs et ne permît pas de constater que le gigantesque événement, dans son ensemble, en tant qu'événement d'ordre général, n'avait pas été prévu ou pressenti, tandis que nous apprendrons probablement, l'enquête terminée, que des centaines de morts, d'accidents, de blessures, de ruines,

de malheurs particuliers qui s'y trouvaient inclus, avaient été prédits par des voyants, des médiums, des rêves, ou tout autre mode de prémonition, avec une netteté suffisante à éliminer toute espèce de doute. J'ai dit ailleurs ce que je pense de ce genre de prédictions particulières, qui ne semblent être autre chose que la lecture de pressentiments que nous portons en nous; pressentiments qui ne sont eux-mêmes, dans la plupart des cas, que la perception par les sens encore mal connus de notre subconscience, d'évenements en formation ou en voie d'exécution, qui échappent à l'attention de notre intelligence. Il resterait du reste à expliquer comment une blessure ou une mort tout accidentelle peut être perçue, en tant qu'événement en formation, par ces sens subliminaux. En tout cas, il se confirmerait une fois de plus, après cette grande épreuve, que la connaissance de l'avenir, dès qu'il ne s'agit pas d'un fait stricte-

ment personnel et d'ailleurs très prochain, est toujours illusoire ou plutôt impossible.

Hormis ces cas strictement personnels qu'il convient de réserver pour l'instant, il paraît donc plus certain que jamais qu'il n'y a aucune communication entre nous et l'énorme réservoir d'événements qui n'ont pas encore eu lieu et qui, cependant, semblent déjà exister quelque part où ils attendent l'heure de s'écouler sur nous, ou plutôt le moment où nous passerons sous eux. Quant aux infiltrations exceptionnelles et précaires qui ne sont pas seulement du présent encore inconnu, déguisé ou voilé, mais vraiment de l'avenir, outre celles que nous venons d'examiner et qui sont indécises, je n'en connais, pour ma part, que quatre ou cinq qui paraissent rigoureusement constatées, que je discute dans l'étude dont j'ai parlé plus haut et qui, du reste, n'ont pas rapport à cette guerre. Elles sont si rares, en somme, qu'elles

ne prouvent pas grand chose; tout au plus semblent-elles confirmer que le réservoir existe, plein de faits futurs, aussi réels, aussi distincts, aussi immuables que ceux du passé; et permettent-elles d'espérer qu'il y a, pour y parvenir, des chemins que nous ne connaissons pas encore, mais qu'il n'est pas à tout jamais impossibles de découvrir.

En attendant, disons nous, pour prendre patience, que la prédiction surnaturelle de l'avenir n'a jamais sauvé les peuples ni les rois, corrigé ni guidé personne. Ce n'est pas au dehors, mais en nous, que se trouvent les forces qui peuvent atteindre aux vérités et nous faire du bien.

LA VOLONTÉ DE LA TERRE[1]

La lutte d'aujourd'hui n'est qu'une reprise de celle qui n'a cessé d'ensanglanter l'Europe occidentale depuis la naissance historique de celle-ci. Les deux principaux épisodes en sont, comme chacun sait, l'envahissement de la Gaule romaine (en y ajoutant le nord de l'Italie), par les Germains et la double conquête de l'Angleterre par les Anglo-Saxons et les Normands. Sans s'attarder ici aux questions de races qui sont complexes, incertaines et toujours discutables, on peut, en regardant d'un autre

1. *Figaro*, 3 mars 1916.

point, voir dans la persistance et l'acharnement de cette lutte, le choc de deux volontés, dont l'une ou l'autre ne succombe un moment que pour se redresser avec plus d'énergie et d'obstination. Il y a, d'un côté, la volonté de la terre ou de la nature qui, ouvertement, dans l'espèce humaine comme dans toutes les autres, favorise la force physique et brutale; et de l'autre, la volonté de l'humanité ou du moins d'une partie de celle-ci, qui cherche à faire régner d'autres énergies plus subtiles et moins animales. Il est incontestable que la première l'a toujours emporté jusqu'ici. Mais il l'est également qu'elle ne l'a jamais emporté qu'en apparence et pour un court moment. Elle s'est régulièrement perdue dans son triomphe même. La Gaule envahie et surmontée ne tarde pas à s'assimiler son vainqueur, de même que l'Angleterre transforme peu à peu ses conquérants. Les instruments de la volonté de la terre,

au lendemain de la victoire, se retournent contre elle et arment la main du vaincu. Il est probable qu'aujourd'hui encore, si les événements suivaient le cours prescrit par le destin, le même phénomène se reproduirait. L'Allemagne, après avoir écrasé et asservi la plus grande partie de l'Europe, après l'avoir rejetée en arrière et accablée de maux sans nombre, finirait, elle aussi, par se retourner contre la volonté qu'elle représente; et cette volonté qui, jusqu'à ce jour, avait trouvé dans cette race un instrument docile et des complices préférés, serait obligée de les chercher ailleurs, ce qui lui serait moins facile qu'autrefois.

***

Mais voici qu'à la stupéfaction de tous ceux qui les considéreront un jour de sang-

froid, les événements remontent tout à coup le cours irrésistible et, pour la première fois depuis que nous sommes à même de l'observer, la volonté adverse rencontre une résistance inattendue et insurmontable. Si cette résistance, comme dès à présent il n'est plus permis d'en douter, se maintient victorieuse jusqu'au bout, il n'y aura peut-être jamais eu revirement comparable dans l'histoire de l'homme; et celui-ci aura remporté sur la volonté de la terre, de la nature ou de la fatalité, un triomphe infiniment plus significatif, plus lourd de conséquences et peut-être plus décisif que tous ceux qui, dans d'autres domaines, semblent avoir couronné avec plus d'éclat son effort.

Ne nous étonnons donc point que la résistance soit énorme et se prolonge au delà de tout ce que l'expérience des guerres nous avait enseigné. C'est notre défaite prompte et facile qui était écrite aux annales du destin.

Nous avions contre nous toute la force acquise depuis l'origine de l'Europe. Il nous faut renverser le sens de la rotation de l'histoire. Nous sommes sur le point d'y réussir; et, s'il est vrai que, du haut d'autres mondes, des êtres intelligents nous contemplent, ils assistent sans doute au plus curieux spectacle que notre planète leur ait offert depuis qu'ils l'ont découverte parmi la poussière d'astres qui scintille autour d'elle dans l'espace. Ils doivent se dire, déconcertés, que des lois séculaires et fondamentales y sont inopinément transgressées.

***

Inopinément? C'est trop dire. Cette transgression d'une loi inférieure qui n'était plus à la hauteur de l'homme, se préparait depuis assez longtemps; mais il s'en est fallu de peu

qu'elle ne fût effroyablement châtiée. Elle n'a réussi que grâce au concours d'une partie de ceux qui grossirent autrefois le grand flot auquel aujourd'hui ils résistent avec nous, comme si quelque chose dans l'histoire du monde ou les plans du destin était changé; ou plutôt comme si nous étions enfin parvenus à y changer quelque chose et à fléchir des lois auxquelles jusqu'à ce jour nous étions entièrement soumis.

Mais il ne faut pas croire qu'après la victoire la lutte sera terminée. Les forces profondes de la terre ne désarmeront pas sitôt et la guerre invisible se poursuivra longtemps sous la paix. Si nous n'y prenons garde, la victoire nous sera même plus funeste que la défaite. En effet, cette défaite n'eût été, comme les précédentes, qu'une victoire ajournée. Elle aurait épuisé, dispersé, absorbé l'ennemi en le répandant sur le monde; au lieu que notre victoire nous apportera un double

danger. Elle laissera l'adversaire dans un isolement farouche où, ramassé sur soi, resserré, purifié par le malheur et la misère, il renforcera secrètement ses redoutables vertus, tandis que de notre côté, n'étant plus contenus par sa menace insupportable mais salutaire, nous donnerons carrière à des défauts et à des vices qui, tôt ou tard, nous livreront à sa merci. Avant de songer à la paix, il faudra donc s'assurer de l'avenir et le rendre impuissant à nous nuire. On ne saurait prendre trop de précautions quand on va, comme nous, contre le désir manifeste de la puissance qui nous porte.

***

C'est en quoi notre effort est pénible et méritoire. Nous allons, on ne saurait assez le répéter, contre la volonté de la terre. Nos

adversaires sont poussés par une force qui nous refoule. Ils avancent dans le sens de la nature, au lieu que nous remontons le grand courant qui fait le tour du globe. La terre a une idée qui n'est plus la nôtre. Elle demeure convaincue que l'homme est un animal en tout pareil aux autres animaux. Elle n'a pas encore remarqué qu'il s'écarte du troupeau. Elle ne sait pas encore qu'il a surmonté ses plus hautes montagnes. Elle n'a pas encore entendu parler de justice, de pitié, de loyauté, d'honneur; elle ignore ce que c'est ou le confond avec la faiblesse, la maladresse, la stupidité et la crainte. Elle est restée aux certitudes originelles qui étaient indispensables au début de la vie. Elle retarde sur nous, et l'écart qui nous sépare grandit rapidement. Elle pense moins vite et n'a pas encore eu le temps de nous comprendre. Du reste, elle ne compte pas comme nous et les siècles pour elles sont moins que

nos années. Elle est lente parce qu'elle est à peu près éternelle, tandis que nous sommes prompts parce que nous n'avons pas beaucoup d'heures devant nous. Il se peut que sa pensée rejoigne un jour la nôtre; en attendant, nous avons à défendre notre avance et à nous prouver à nous-mêmes, comme nous commençons de le faire, qu'il est permis d'avoir raison contre elle, que notre avance n'est pas mortelle et qu'il est possible de la maintenir.

***

Car il devient difficile de soutenir que la terre ou la nature a toujours raison et que ceux qui ne suivent pas aveuglément son impulsion sont nécessairement condamnés à périr. Nous avons appris à l'observer plus attentivement et nous avons acquis le droit

de la juger. Nous avons constaté que, loin d'être infaillible, elle ne cesse de se tromper. Elle hésite, elle tâtonne. Elle ne sait pas au juste ce qu'elle veut. Elle commence par d'énormes bévues. Elle peuple d'abord le monde de monstres hétéroclites et incohérents dont pas un n'est viable et qui disparaissent tous. Elle acquiert peu à peu, aux dépens de la vie qu'elle crée, une expérience qui est le fruit cruel d'innombrables souffrances qu'elle inflige avec indifférence. A la longue, elle s'assagit, se refrène, s'amende, se reprend, revient sur ses pas, redresse ses erreurs et dépense à les réparer le meilleur de son intelligence et de ses forces. Il est incontestable qu'elle perfectionne ses méthodes et se montre plus habile, plus prudente, moins excessive qu'au début. Il n'en demeure pas moins que dans tous les règnes, dans tous les organismes et jusqu'en notre propre corps, les malfa-

çons, les doubles emplois, les inadvertances, les repentirs, les absurdités, les complications inutiles, les économies sordides et le gaspillage insensé continuent. Il n'y a donc aucune raison de croire que nos adversaires sont dans la vérité parce qu'elle est avec eux. Elle ne possède pas plus que nous la vérité. Elle la cherche comme nous et ne la trouve pas plus facilement. Non plus que nous elle ne semble savoir où elle va, ni où la mène ce qui mène toutes choses. Nous n'avons pas à l'écouter sans examen, et il n'y a pas lieu de s'inquiéter et se désespérer si l'on n'est pas de son avis. Nous n'avons pas affaire à une sagesse infaillible et immuable contre laquelle il serait fou de dresser sa pensée. Nous sommes en train de lui prouver qu'elle est dans l'erreur, que la raison d'être de l'homme est plus haute que celle qu'elle lui avait provisoirement assignée, qu'il dépasse déjà ses prévisions et qu'elle a tort de retarder sa marche. Elle est

d'ailleurs pleine de bonne volonté, sait reconnaître à l'occasion ses fautes, obvier à leurs conséquences désastreuses et ne se roidit nullement dans un amour-propre inflexible et majestueux. Nous saurons la convaincre si nous savons persévérer. Il y faudra beaucoup de temps, car je le répète, elle est lente, mais non point obstinée. Il y faudra beaucoup de temps parce qu'il s'agit d'un très long avenir, d'un très grand revirement et de la plus importante victoire que l'homme ait jamais espérée.

LA VIE DES MORTS[1]

L'autre jour, j'ai visité une femme que j'avais connue heureuse avant la guerre et qui avait perdu son fils unique dans un des combats de l'Argonne. Elle était veuve, presque pauvre, et maintenant que ce fils, son orgueil et sa joie, n'était plus, il ne lui restait plus aucune raison de vivre. Je m'attendais à une de ces douleurs sans issue, au pied desquelles tous les mots tombent comme des mensonges injurieux et honteux. Qui de nous ne connaît aujourd'hui ces tristes entrevues et ce sombre devoir? A mon étonnement, ses yeux, vers lesquels j'osais à peine

1. *Cosmopolitan*, New-York, mars, 1916.

lever les miens, étaient sans larmes. Elle souriait comme sourient ceux qui possèdent enfin une félicité que nul ne peut atteindre et que rien en ce monde ou dans l'autre ne saurait ébranler. Elle savait à présent que la mort n'existe pas. Elle était convaincue que celui qu'on pleurait était plus vivant que jamais. Il ne la quittait plus; et tous deux, par delà cette tombe que l'amour avait transfigurée, retrouvaient une vie plus heureuse, plus ardente et plus étroitement unie que celle qu'un sort injuste avait essayé de briser.

Autour d'elle on plaignait la malheureuse mère; et comme elle ne pleurait pas, qu'elle souriait dans un silence qu'on ne comprenait point, on la croyait folle.

***

Était-elle aussi folle qu'ils pensaient? En ce moment, les grandes questions d'outre-

tombe nous pressent de toutes parts. Il est probable que sur la terre, depuis qu'elle existe, il n'y eut jamais autant de morts.

A mesure que nous avançons en âge, et surtout depuis que s'est déchaînée l'effroyable démence où les mois homicides se succèdent et se précipitent, nous comptons plus de parents et d'amis parmi ceux qui nous quittent que parmi ceux qui demeurent avec nous; et le monde invisible est plus peuplé que celui que nous voyons. L'empire du néant ne fut jamais aussi puissant, aussi terrible; c'est à nous d'élargir l'empire de la vie. En présence de cette mère, qui a tort ou raison? Ceux qui sont convaincus que leurs morts sont à jamais détruits ou ceux qui sont persuadés qu'ils ne cessent pas de vivre et croient les voir et les entendre? Savons-nous ce qui meurt dans nos morts et même s'il y meurt quelque chose? Quelle que soit notre foi religieuse, il est en tout cas

un lieu où ils ne peuvent périr; c'est en nous qu'il se trouve; et si la malheureuse mère outrepassait la vérité, elle en était plus près que les désespérés qui nourrissent la triste certitude que plus rien ne subsiste de ceux qu'ils ont aimés. Elle ressentait trop vivement ce que nous ne ressentons pas assez. Elle se souvenait trop et nous ne savons pas nous souvenir. Entre les deux erreurs, il y a place pour une grande vérité; et s'il faut choisir, c'est de la sienne qu'il convient de nous rapprocher. Apprenons à acquérir par la raison l'assurance que lui donnait une sage folie. Elle nous apporte une leçon nécessaire en ces jours où nos deuils ne s'interrompent plus. Depuis qu'il y a des hommes et qui meurent, nous n'avons pas encore appris à vivre avec nos morts et surtout à vivre avec eux sans tristesse et sans effroi. Nous ignorons ce qu'il faut leur offrir pour qu'ils s'attachent à nous. Ils ne réclament pas

de larmes, mais une affection heureuse et confiante. Qu'elle nous enseigne à ressusciter ceux que nous regrettons. Elle appelait les siens, nous repoussons les nôtres, nous en avons peur et nous nous étonnons qu'ils se découragent, pâlissent, s'effacent et nous quittent pour toujours. Ils ont besoin d'amour autant que les vivants. Ils ne meurent pas à l'heure qu'ils descendent dans la terre; mais à mesure qu'ils descendent dans l'oubli; et l'oubli seul rend la séparation irrévocable. Ne le laissons point s'accumuler sur eux. Il suffirait de leur accorder chaque jour une seule de ces pensées que nous répandons sans compter sur tant d'objets inutiles; ils ne songeraient plus à s'éloigner, ils resteraient autour de nous et nous ne saurions plus ce que c'est qu'une tombe; car il n'est pas de tombe, si profonde soit-elle, dont une pensée ne soulève la dalle et ne disperse les débris.

***

Il n'y aurait plus de différence entre les vivants et les morts si nous savions nous souvenir. Il n'y aurait plus de morts. Le meilleur de ce qu'ils furent nous demeure après que le destin les a retirés : tout leur passé nous appartient, qui est plus étendu que le présent et bien plus assuré que l'avenir. Nous les avons possédés sachant que nous devions les perdre; sachons les perdre comme si nous les possédions encore. La présence matérielle n'est pas tout en ce monde; et nous nous en passons souvent sans nous désespérer. Nous ne pleurons point ceux qui vivent en des pays où nous n'irons jamais, parce que nous savons qu'il dépend de nous de les y retrouver. Qu'il en soit de même pour nos morts. Au lieu de les croire

disparus sans retour, disons-nous qu'ils sont dans une contrée où il est sûr que nous irons bientôt et qui n'est pas bien loin. En attendant que nous y allions tout entiers, nous pouvons les y visiter par la pensée aussi facilement que s'ils étaient encore dans une région qu'habitent les vivants. Le souvenir des morts est même plus vivant que celui des vivants, comme s'ils y aidaient, comme si, de leur côté, ils faisaient un effort mystérieux pour rejoindre le nôtre. Essayez donc de rappeler ceux que vous avez perdus, avant qu'il soit trop tard, avant qu'ils soient trop loin, et vous verrez qu'ils accourront plus vite, viendront plus près de votre cœur, vous appartiendront davantage, seront aussi réels que lorsqu'ils étaient dans la chair. En dépouillant celle-ci, ils n'ont dépouillé que les moments où ils nous aimaient moins ou que nous n'aimions point. Maintenant ils sont purs, ils ne sont revêtus que des plus belles

heures de l'existence, ils n'ont plus de défauts, de petitesses, de travers. Ils ne peuvent plus déchoir, se tromper ou nous faire de la peine. Ils ne songent plus qu'à nous sourire, à nous environner d'amour, à nous apporter un bonheur qu'ils puisent à pleines mains dans un passé qu'ils revivent avec nous.

POUR LA POLOGNE

Les alliés se sont solennellement engagés à ne pas conclure de paix séparée. Ils viennent récemment de promettre, par une convention aussi irrévocable, qu'ils ne déposeront les armes qu'après la délivrance de la Belgique. Ces deux actes, l'un de prudence et l'autre de justice élémentaires, semblent d'abord superflus. Ils étaient pourtant nécessaires. Il est bon que les peuples, encore plus que les hommes, parce que leur conscience est moins sûre, se prémunissent contre les erreurs, les faiblesses et les ingratitudes qui trop souvent accompagnent la lutte, et plus souvent encore

succèdent à la victoire. Ils feront demain pour la Serbie ce qu'ils ont fait pour la Belgique; mais il est une troisième victime dont on ne parle pas assez, qui a les mêmes droits que les deux autres; . . . .

. . . .

. . . . SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE . . . .

. . . .

Je n'ai pas à rappeler le sort de la Pologne. Il est à certains égards plus tragique et plus digne de pitié que celui de la Belgique et de la Serbie. Elle n'a même pas eu l'occasion de choisir entre le déshonneur et le martyre.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE . . . .

. . . .

. . . .

Il est vrai que le Grand-Duc Nicolas a fait à la Pologne de nobles et généreuses promesses et que ces promesses ont été renouvelées à l'ouverture de la Douma. C'est bien; et cela montre l'irrésistible force de la conscience d'un grand empire qui se réveille.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Du reste, il ne s'agit pas ici d'intentions, de confiance, de pitié, ni même d'intérêt. D'autres ont dit et rediront mieux que je ne le saurais faire, l'épouvantable détresse de la Pologne et le danger, beaucoup plus redoutable et plus imminent qu'on ne croit, des intrigues allemandes qui vont nous enlever et tourner malgré eux, contre nous, vingt millions de désespérés et près d'un million de soldats qui mourront peut-être plutôt que de se joindre à nos ennemis, mais qui, en tout cas, ne pourront pas combattre dans nos rangs, ...

. . . .

. . . . SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE . . . .

. . . .

Mais si grave que soit ce péril, je le répète, c'est bien moins de lui que de justice qu'il est en ce moment question.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il faut que l'idée de justice domine seule tout ce que nous entreprenons, car nous ne nous sommes unis et levés et nous n'existons qu'en son nom. Nous occupons, en ce moment, tous les sommets de cette

justice où nous ont portés un élan, des sacrifices et un héroïsme que nous ne reverrons peut-être plus. ....

....

....

....

.... SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE ....

....

....

....

....

....

ÉPILOGUE

Avant de fermer ce livre, je veux peser une dernière fois dans ma conscience, les paroles de haine et de malédiction que j'y ai, malgré moi, prononcées. Nous avons affaire au plus étrange des ennemis. Il a ressuscité de parti pris, sciemment, dans sa pleine lucidité, sans nécessité comme sans excuses, tous les crimes que l'on croyait à jamais ensevelis dans un passé barbare. Il a foulé aux pieds tous les préceptes que l'homme avait si péniblement dégagés des cruelles ténèbres de ses origines; il a violé toutes les lois de la justice, de l'humanité, de la loyauté, de l'honneur, depuis les plus hautes qui touchent presque aux dieux jusqu'aux plus simples, aux plus élémen-

taires qui appartiennent encore aux mondes inférieurs. Il n'y a plus de doute sur ce point; la preuve en est faite et refaite et la certitude définitivement acquise.

Mais d'autre part, il est non moins certain qu'il a fait montre de vertus qu'il ne serait pas digne de nous de nier; car on s'honore à reconnaître la valeur de ceux que l'on combat. Il est allé à la mort en masses profondes, compactes, disciplinées, avec un héroïsme aveugle, obstiné, sans espoir, dont on n'avait pas eu d'exemple aussi sombre, et qui, à maintes reprises, a forcé notre admiration et notre pitié. Il a su se sacrifier avec une abnégation sans précédent à une idée que nous savons fausse et inhumaine, mais qu'il croit haute et juste; et un sacrifice de ce genre, quel qu'en soit l'objet, est toujours la preuve d'une force qui survit à celui qui s'y dévoue et doit imposer le respect.

Je sais bien que cet héroïsme n'est pas semblable à celui que nous aimons. Pour nous l'héroïsme doit être avant tout volontaire, affranchi de toute contrainte, actif, ardent, enjoué, spontané; au lieu que chez eux s'y mêle beaucoup de servilité, de passivité, de tristesse, de soumission morne, ignorante, massive, et de craintes assez basses. Il n'en est pas moins vrai qu'au moment du péril, de toutes ces distinctions il reste peu de chose; et qu'aucune force au monde ne saurait pousser vers la mort un peuple qui ne porte pas en soi la force de l'affronter. Nos soldats ne s'y sont pas trompés. Interrogez ceux qui reviennent des tranchées : ils exècrent l'ennemi, ils ont horreur de l'agresseur injuste, arrogant, grossier, trop souvent cruel et perfide; ils ne haïssent pas l'homme, ils en ont pitié; et après la bataille, dans le blessé sans défense ou le prisonnier désarmé, reconnaissent avec étonnement un frère de

misère qui obéit comme eux à ses devoirs et à des lois que lui aussi croit hautes et nécessaires. Sous l'ennemi insupportable, ils voient le malheureux qui porte également le poids de la vie. Ils oublient ce qui les divise pour ne retenir que ce qui les unit dans une destinée commune; et nous donnent une grande leçon. Mieux que nous qui sommes loin des dangers, au contact de vérités et de réalités profondes et terribles, ils démêlent déjà ce que nous n'apercevons pas encore; et leur instinct obscur devance probablement le jugement de l'histoire et notre propre jugement lorsque nous y verrons plus clair. Apprenons d'eux à être justes et à séparer ce qu'il faut mépriser et détester, de ce qu'on peut plaindre, aimer et respecter.

Mettant à part l'agression impardonnable et l'inexpiable violation des traités, il s'en est

fallu de bien peu que cette guerre, en dépit de sa démence, ne devînt un sanglant mais magnifique témoignage de grandeur, d'héroïsme, d'esprit de sacrifice. L'humanité était prête à s'élever au-dessus d'elle-même et à dépasser tout ce qu'elle avait fait jusqu'à ce jour. Elle l'a dépassé. On n'avait pas connu de peuples qui fussent capables, durant des mois, et bientôt des années, de renoncer à leur repos, à leur sécurité, à leurs richesses, à leur bien-être, à tout ce qu'ils possédaient et aimaient, à leur vie même, pour accomplir ce qu'ils croyaient être leur devoir. On n'en avait jamais vu qui tout entiers fussent à même de comprendre et d'admettre que le bonheur de chacun de ceux qui vivent au moment de l'épreuve, ne compte pas quand il s'agit de l'honneur de ceux qui ne vivent plus ou du bonheur de ceux qui ne vivent pas encore. Nous sommes ici sur des sommets qui n'avaient pas été atteints. Et si, du côté des

ennemis, ce renoncement sans exemple n'avait été empoisonné dans sa source, si la guerre qu'ils nous font avait été aussi belle, aussi loyale, aussi généreuse, aussi chevaleresque que celle que nous leur faisons; on peut croire qu'elle eût été la dernière et se fût terminée, non point dans un combat, mais comme le réveil d'un mauvais rêve, dans un noble étonnement fraternel. Ils n'ont pas permis qu'il en fût ainsi; et c'est, n'en doutons point, la déception que l'avenir leur pardonnera le plus difficilement.

Maintenant, que ferons-nous? Nous faudra-t-il haïr jusqu'à la fin des jours? Le poids de la haine est le poids le plus lourd que l'homme puisse porter sur cette terre, et nous courberions sous le fardeau. Mais d'autre part, nous ne voulons plus être, une fois de plus, les dupes et les victimes de la confiance et de l'amour. Ici encore, nos soldats, dans leur

simplicité clairvoyante et toute proche des vérités, devancent l'avenir et nous apprennent ce qu'il convient d'admettre et d'éviter. Nous l'avons vu, ils ne haïssent pas l'homme, mais ils ne s'y fient point. Ils n'y retrouvent l'être humain que lorsqu'il est sans armes. Ils savent, pour l'avoir trop souvent éprouvé, que tant qu'il en possède, il ne résiste pas au délire de nuire, de trahir, de tuer et qu'il ne devient bon que lorsqu'il est impuissant.

Est-il ainsi de nature ou a-t-il été perverti par ceux qui le mènent? Les chefs ont-ils entraîné tout ce peuple; ou tout ce peuple a-t-il poussé ses chefs? Ceux-ci l'ont-ils rendu semblable à eux-mêmes; ou ne les a-t-il choisis et supportés que parce qu'ils lui ressemblaient déjà? Le mal est-il parti d'en bas ou d'en haut, ou était-il partout? C'est le grand point obscur de cette effroyable aventure. Il n'est pas facile de l'éclaircir; et moins facile encore d'y trouver une excuse. En effet, s'ils

prouvent qu'ils ont été trompés et corrompus par leurs maîtres, ils prouvent en même temps qu'ils sont moins intelligents, moins affermis dans la justice, l'honneur et l'humanité, moins civilisés en un mot que ceux qu'ils prétendaient avoir le droit d'asservir au nom d'une supériorité que leur démonstration même anéantit; et, d'autre part, s'ils n'établissent pas que leurs erreurs, leurs perfidies et leur cruautés qu'il n'est plus possible de nier, ne sont imputables qu'à ces maîtres, elles retombent sur eux tous, de tout leur poids impitoyable. Je ne sais comment ils échapperont à cette étreinte, ni ce que décidera l'avenir qui est plus sage que le passé, de même que l'aurore, au dire d'un vieux proverbe slave, est plus sage que la nuit. En attendant, imitons la prudence de nos admirables soldats qui, mieux que nous, savent à quoi s'en tenir.

TABLE DES MATIÈRES

17179. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.





